

jean-claude chouard

Toto chez les Zénètes

‘mémoires iconoclastes d’un ancien combattu’



Edité par l’auteur

En couverture :

Les gorges d'El Kantara, massif des Aurès (Algérie)
en 1958.

Toutes les embuscades y étaient possibles ...

Le courage de la guerre, qui est
brillant, est infiniment inférieur au
au courage de toute la vie et de
toutes les heures.

Fénelon

Avant-propos

Il y a plus de quarante ans que la guerre d'Algérie ci-devant appelée "opérations de sécurité et de maintien de l'ordre" ... (1) aurait pris fin. On le dit certes, mais ce n'est pas la vérité car si l'Algérie fut indépendante en 1962, l'état de guerre y est depuis lors habituel et récurrent.

A la guerre d'Algérie a succédé ... en quelque sorte... la guerre en Algérie. Et puis, il y a cette guérilla urbaine qui s'est développée dans les banlieues de nos villes et qui en est à la fois le prolongement avéré et la conséquence prévisible.

Les exactions de toute nature y sont maintenant monnaie courante, comme au bon vieux temps.

On parle pudiquement de zones de non droit ... pas encore de maintien de l'ordre ... mais à ce train-là ça ne saurait tarder !

Tout cela me semble à l'évidence orchestré par les mêmes agitateurs ou ce qu'il en reste et par leurs dignes successeurs qui sont animés peu ou prou par la même idéologie politico-religieuse, les mêmes ambitions et poursuivent les mêmes buts qu'autrefois.

D'ailleurs, dans les années qui ont suivi l'indépendance, il n'était pas rare d'entendre tous ces pourfendeurs de roumis (2) disciples du Prophète et partisans de Ben Bella puis de Boumediène, promettre sans ambages que désormais l'objectif de la révolution algérienne, qui n'a pas révolutionné grand chose soit dit en passant ... était de porter le fer de la guérilla sur l'autre rive de la Méditerranée.

Et bien, c'est fait ...!

(1) on nommait ainsi la guerre d'Algérie qu'on ne voulait pas reconnaître comme telle pour d'impertinentes raisons.

(2) Ce mot provient probablement de 'roums' nom donné par les Zénètes nomades aux Grecs fixés dans le pays. Il désignait les Infidèles avant qu'ils ne deviennent des mécréants.

En France après l'indépendance, plus personne n'était disposé à entendre ces bobards.

Sachant que le temps écoulé n'a qu'une relative importance en terre musulmane, on ne peut s'empêcher de rapprocher ces menaces de guérilla exportée des agressions qui se perpétuent presque journallement dans les quartiers colonisés de nos banlieues.

Le monde politique parisien qui n'a pas compris grand chose, quand il le fallait, à ce qui se passait là-bas, à la guérilla, au terrorisme (déjà) islamique et encore moins à ce qu'il convenait de faire pour s'y opposer avec efficacité, ne voulait plus rien entendre de l'Algérie.

Quant à la gentry journalistique, devenue gaullienne jusqu'au bout de la langue et du stylo, elle avait bien d'autres chats à fouetter et complètement déserté le sujet.

L'Algérie qui avait tenu la une de l'actualité pendant tant d'années n'intéressait plus personne.

Pour entendre ces provocations et les prendre au sérieux il ne restait donc qu'une poignée de pieds-noirs encore présents ... ou quelques voyageurs égarés. J'étais de ceux là.

Militaire du contingent et puis, à quelques mois de là en cette année 1959, redevenu civil dans le costume mais pas encore tout à fait dans la tête, je fus le témoin presque au jour le jour de l'inexorable régression économique et sociale de ce fabuleux pays.

Quelque mois après mon retour à la vie civile, je repartis illico au Maghreb pour une tournée professionnelle de plusieurs semaines.

Je retrouvais alors les 'Fellagha' non pas dans le djebel cette fois, mais attablés à siroter une bière au "Grand Café de Paris" de l'avenue Bourguiba, les Champs Elysées de Tunis ...

C'est ainsi que chaque année, au printemps et en automne, pendant vingt deux ans, j'y revins ... "sans désespérer" ... comme se plaisait à dire la presse de cette époque quand elle vantait le courage de nos chers députés siégeant jusqu'à l'aube.

Les hasards de l'existence ont fait qu'après les tragiques singeries vécues sous l'uniforme, j'ai parcouru ce pays de long en large pour y gagner ma vie en essayant de ne pas la perdre.

J'ai ainsi assisté à la spoliation concertée des populations qui composaient cette Algérie d'alors, toutes origines et religions confondues, sans que personne au monde ne lève le petit doigt pour tenter de s'y opposer ou d'en atténuer les néfastes conséquences ... bien au contraire !

Avec le recul, tous comptes maintenant presque soldés, on peut dire que les dictatures politiques du moment, quelles que furent leur tendance des deux côtés de la Méditerranée, ont bel et bien imposé à l'essentiel, au principal ... c'est à dire à la prospérité économique ... leurs absurdes prétentions.

Le crime de lèse-économie n'étant malheureusement pas reconnu comme tel, le résultat négatif global de cette situation stupide a été, sans vergogne, classé en pertes ... et définitivement occulté.

Décidément, le bilan de l'exécution sommaire de ce pays et de la rupture très mal consommée qui s'ensuivit est bien regrettable.

Nous en avons déjà payé le prix fort et ce n'est pas demain que nous finirons d'en supporter les fâcheuses conséquences indirectes.

C'est à ce titre qu'il convient d'en parler, d'en reparler, de dire et de raconter ce que l'on sait de cette mauvaise histoire ... afin que nul ne puisse prétendre en ignorer les termes.

Pour bien comprendre la situation du moment, il faut d'abord rappeler que le contexte des années 1950 était évidemment bien différent de ce que l'on connaît de nos jours.

A l'époque l'Algérie était, vue de France continentale (et plus particulièrement du nord de la Loire) un pays lointain dont on ne savait rien ou presque.

Les populations de la France profonde et de l'Algérie n'avaient aucune relation entre elles en dehors d'un éventuel contact à l'occasion du service militaire et à condition qu'il fut accompli par exemple dans les spahis ou les tirailleurs, ce qui restait une exception avant le début des ' événements ' .

Obtenir une communication téléphonique nécessitait souvent plusieurs heures ou plusieurs jours d'attente quand ce n'était pas impossible pour d'obscures raisons qui pouvaient aller d'une simple interruption indéterminée à l'acte de sabotage ordinaire.

Pour se rendre de Paris à Alger par le train puis par le bateau au moindre prix, il fallait entreprendre un long voyage truffé de temps d'attente et d'aléas de toute sortes. Il n'y avait pas de car ferry, bien sur. Les voitures embarquaient "à la ficelle", c'est-à-dire à la grue, et ne voyageaient pas en bagages accompagnés.

C'était donc une opération longue et coûteuse qui n'a rien à voir avec les embarquements actuels.

L'avion était beaucoup plus cher.

Le vol de nuit qualifié de 'postal', le plus abordable, un Bréguet deux ponts à hélices, ventru comme un poisson lune et qui ahanait à moins de 300 kmh après un décollage à la "Bernard et Bianca" ... coûtait à peu près 1000 euros d'aujourd'hui.

Il est vrai que l'hôtesse en petit tablier blanc faisait elle-même rôtir un excellent poulet, servait ses hôtes comme des seigneurs et venait ensuite maternellement border votre couverture en vous souhaitant une bonne nuit avant l'extinction des feux .

Les choses ont, hélas, bien changé depuis ...

Si Alger ou Oran n'était pas votre destination finale, alors là bonjour les dégâts... !

Certes, il y avait bien quelques villes intérieures desservies par une compagnie locale ... l'Aérotec ... surnommée l'aérotoc par les mauvaises langues dont j'étais, tellement le confort y était rudimentaire et la sécurité douteuse ... mais c'était exceptionnel.

Quant au train, nous en reparlerons !....

Mis à part l'INOX ce train rapide, rutilant et luxueux pour l'époque qui reliait Alger à Oran et à Constantine ... pour les autres lignes c'était l'aventure.

L'unité de temps de voyage frisait alors la semaine et vous aviez toutes les chances, selon votre destination finale, d'achever votre voyage en araba (1).

En bref il s'agissait d'une colonie lointaine, administrativement à peine améliorée par son statut bâtard de département français, dont le peuple de métropole se foutait comme de sa première liquette.

Certes les Ardéchois, les Catalans et les Corses, notamment, y étaient massivement présents mais ça faisait si longtemps qu'ils étaient partis que, dans ces provinces là, on avait oublié ces expatriés courageux qui avaient un jour choisi l'aventure pour tenter d'échapper aux difficultés et à la médiocrité de leur existence locale.

Par contre, sur place en Algérie, le régionalisme originel avait une grande importance.

On faisait naturellement plus confiance à un "pays" et une solidarité certaine existait entre Corses, Catalans ou Ardéchois comme elle existait entre Juifs, pour ne citer que celles là parmi d'autres catégories qui composaient alors la population dite des pieds-noirs ...

(1) Petite charrette en plateau faite de bric et de broc, attelée à un bourricot.

Vu de l'Est algérien ou d'Alger on considérait Oran, où fleurissaient les Martinez, les Lopez et autres Sanchez, comme une ville peuplée d'un ramassis de mozarabes (1).

Du côté des musulmans ce n'était guère mieux.

De l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud, ne régnait pas non plus une entente très cordiale.

Entre les populations originelles Berbères, Chaouias des Aurès ou Kabyles descendants des Zénètes avec un zeste de Romains ou de quelques Vandales qui passèrent par là au cours de l'histoire ... et un M'zabite du grand Sud, un Turc ou un Sémite plus ou moins originaire d'Arabie l'hostilité, le mépris ou la haine banale étaient fréquents.

Quant aux Juifs, eux aussi d'origine sémite le plus souvent ils se croyaient toujours les meilleurs, ne frayaient avec personne et se méfiaient de tout le monde ... comme toujours depuis la nuit des temps.

Les habitants de Bône (Annaba, de nos jours) avaient une réputation semblable à celle des marseillais à cause de leur faconde. Les histoires Bônoises étaient réputées et faisaient rire toute l'Algérie.

La plus célèbre concernait le cimetière que tout voyageur de passage se devait de visiter absolument ... car disaient les Bônois : “ il est tellement beau le cimetière de Bône, qu'envie de mourir il te 'donne' ! “

Alors qu'à Oran, dès le soir venu, on faisait dix fois le “passe rue” dans le centre de la ville, entre les rues d'Arzew et d'Alsace Lorraine pour se faire voir avec toute la famille tirée à quatre épingles dans sa rutilante automobile ... à Bône “on se faisait” à pied le cours Bertagnat pour “tchatcher” avec les voisins de rencontre en prenant le frais, en mangeant quelques brochettes cuites sur la braise du canoun et en tapant l'anissette ...

(1) Nom donné aux chrétiens espagnols soumis à la domination des Zénètes

Sous le même climat, les coutumes et les mentalités étaient bien différentes d'un bout à l'autre du pays, reproduisant celles des régions d'origine de la population européenne, plus ou moins influencées (... et plutôt plus que moins !) par les habitudes ancestrales et le mode de vie des populations de souche locale plus ancienne.

A Alger il y avait un peu de tout, comme toujours dans les capitales et la vie y était plus intense qu'ailleurs.

Du matin très tôt au milieu de la nuit, les rue du centre ville étaient, sauf “événements” et couvre-feu ... et le Samedi soir surtout, noires de monde.

Dans celles du très cosmopolite quartier de Bab-El-Oued toutes origines raciales ou sociales confondues, les comptoirs des bistrotts étaient pris d'assaut à l'heure de la kemia et de l'anisette.

On blaguait, on s'interpellait, on se chambrait en “pataouette”, ce sabir local à base de français, de maltais et d'arabe spontanément mélangés.

Dans le centre, à deux pas de la Grand'Poste, on se pressait chez Bitouche pour y manger avec les doigts et à “pisse-debout” des roubignoles de bourricot en papillote ...

“ La Purée “ (1) que c'était bon ... !

“ Ma parole ! ” (1) ce Bitouche, disaient les clients ... “ il doit se les faire en or celui-là, avec ces roubignoles ! “

Dans l'Est, on commençait à exploiter le pétrole récemment découvert au Sahara. Une bonne semaine était nécessaire pour acheminer les trains de pétrole jusqu'à la mer ... sur 700 km environ de voie unique ... et si tout allait bien , ce qui n'était pas toujours le cas, loin s'en faut !

En effet, de nombreux “ incidents “ , pour reprendre la terminologie officielle du moment, perturbaient la circulation ferroviaire en ces temps incertains.

(1) Expressions familières, parmi tant d'autres, de l'argot Pieds-Noirs.

En fait, il faut entendre par “incidents” des déraillements absolument catastrophiques et terriblement destructeurs provoqués par des explosifs de très forte puissance et nécessitant plusieurs jours d'interruption du trafic quand il ne fallait pas faire venir d'Alger l'unique grue de cent tonnes pas toujours disponible, car l'est algérien n'avait évidemment pas l'exclusivité de ces feux d'artifice .

Dans l'autre sens, descendaient vers le sud d'immenses trains de tubes pour alimenter le chantier de construction du pipeline devant relier Hassi-Messaoud à Bougie. (Béjaïa)

Ce travail titanesque a duré près de quatre ans et fut achevé quelques mois à peine avant l'indépendance.

Je n'en connais pas le prix, mais il a du être tout aussi titanesque pour le contribuable, eu égard aux difficultés innombrables auxquelles il fallut faire face ... sans parler de l'onéreuse protection assurée par l'armée et des 'bakchich' (1) payés par les pétroliers au FLN pour acheter la tranquillité des chantiers .

Mais quand on aime ... on ne compte pas.
C'est bien connu !

D'ailleurs, a-t-on chiffré le coût global des investissements massifs réalisés en Algérie entre 58 et 62 (et peut-être même après ... allez savoir!) dans le cadre, ou non, du fameux “Plan” dit de Constantine ... et alors même que la décision de tout larguer était patente ?

Je n'en sais rien, mais si cela a été fait ... la discrétion fut de rigueur ! A voir ce que j'ai vu de travaux entrepris aux quatre coins du pays à ce moment là, ce montant doit être absolument pharaonique ...

Ce fut le cadeau déposé délicatement et sans contrepartie, ça va de soi, dans la corbeille de divorce des accords d'Evian ...

On est Grand Seigneur ou on ne l'est pas !

(1) Pourboires , commissions , dessous de table etc ...

Ce récit anecdotique n'a pas d'autre prétention que de raconter la petite histoire d'un petit homme parmi tant d'autres qui furent expédiés en Algérie "manu militari" pour les besoins inavouables de la politique du moment, aux fins d'y maintenir un ordre républicain défailant et corrompu.

Comme tous les militaires du contingent qui participèrent à cette longue mascarade, je ne souhaitais pas être là et me demandais pourquoi, faute de motif moralement satisfaisant, la république me prenait ainsi mes vingt ans.

Malgré le temps passé - presque un demi siècle - je me le demande toujours et comme pour tant d'autres, d'une certaine façon, ce bât me blesse encore ...

Car je sais maintenant qu'un grand nombre de participants à cette sinistre farce ... quel que fût leur uniforme et sauf les apparatchik qui y recherchaient leur parcelle de gloire ... sont convaincus que ce désastre humain, économique et politique aurait pu être évité.

J'en ai souvent parlé, très librement, avec d'ex-sympathisants de l'OAS restés en Algérie après l'indépendance ... eh oui, il y en avait ... quelques 'bakchich' bien ciblés permettaient d'entretenir une amnésie de bon aloi !

J'en ai parlé plus souvent encore et non moins librement, avec d'ex-membres de l'ALN du maquis mis sur la touche au lendemain des accords d'Evian par les "combattants" marxistes des palaces internationaux, ceux à qui nous avons offert l'indépendance de l'Algérie sur un plateau doré ... bien que l'armée française fût totalement maître du terrain ... et qui en ont fait ensuite ce que l'on sait, de l'autogestion à l'auto-digestion, au lieu de rechercher un large consensus pour ne pas détruire économiquement ce pays en provoquant, comme ce fut le cas, l'exode massif de ses forces vives.

OAS: Organisation de l'Armée Secrète
ALN: Armée de Libération Nationale algérienne

Il est clair, pour eux comme pour moi, que les anciens “combattus” que nous sommes tous ont été floués, bernés sur toute la ligne ...

C'est sans doute ce sentiment très partagé qui nous a rendu silencieux pendant très longtemps.

La honte ...

Non pas la honte d'avoir participé à cette guerre comme on a pu, les uns et les autres, dans le difficile contexte du moment compliqué d'indifférence et de passions exacerbées ... un célèbre dicton Bônois (encore eux!) disait “on fait ça qu'on peut avec ça qu'on a” ... mais d'avoir tous été, algériens ou français, si outrageusement abusés, mystifiés par nos ténors respectifs ... qu'on en garde à jamais et quoi qu'on en dise aujourd'hui ... une rancune tenace envers ceux dont les idées partisans nous ont contraints à subir cette farce inutile pour un résultat aussi négatif.

Et oui ... quoi qu'on en dise aujourd'hui et on en dit beaucoup. Beaucoup trop.

L'un des grands sujets à la mode, qui refait surface à chaque occasion, est de chercher à prouver et sans doute à expier ... les actes de torture de cette guerre, à grand renfort de témoins plus ou moins crédibles, gâteux ou véreux à qui on demande avec sadisme de raconter leurs 'exploits' du passé, la larme à l'oeil avec des trémolos de regrets dans la voix.

Dans le 'paf' (1) d'aujourd'hui c'est un sujet croustillant et porteur qui génère de l'audimat.

C'est à pleurer !

(1) paysage audiovisuel français

Nous assistons à un florilège de fadaises médiatiques concoctées par tous ces refaiseurs d'histoire, tous ces analystes de l'analyse, ces jaspineurs de tout poil qui fleurissent sur nos antennes et qui cherchent à démontrer comme on enfonce une porte ouverte ... que cette guerre n'était pas propre !

La belle affaire... !

Car il faut que les guerres soient propres de nos jours ... sans doute du genre : "messieurs les anglais, nous vous en prions ... tirez les premiers !"

Dans l'asepsie universelle de la pensée contemporaine, on feint d'ignorer que la guerre est sale par définition et que quand on parle de sale guerre ... on 'pléonasme' allègrement.

En effet, quand on met un uniforme sur le dos d'un homme et qu'on le dresse au terrorisme ou à la contre guérilla, que l'élu décideur pour s'en laver les mains abandonne son pouvoir à la chose militaire, il n'est pas décent 50 ans plus tard de pignocher dans la soupe, de jouer à l'éminent moraliste à propos des méthodes employées alors sur le terrain et d'escamoter comme on le fait délibérément de nos jours avec beaucoup d'arrière-pensées idéologiques, la responsabilité de ces actes qui n'incombe qu'à ceux qui les ont suscités, couverts ou ordonnés :

Présidents, Ministres, Parlementaires et tutti quanti ...

Il ne faut pas se tromper de guignol et comme on le dit à Hanoï avec ce fin sourire chargé de malice ... "prendre les sampans du pont Thieu pour des canots de sauvetage".

Nous pouvons par ailleurs constater que tous ces bruyants redresseurs de torts sont très sélectifs dans leur soif de vérité historique. On ne les entend jamais évoquer d'autres situations, d'autres circonstances ou leurs généreux idéaux seraient bien mis à mal.

Pourtant, elles ne manquent pas ... !

Le sort réservé aux milliers de prisonniers de guerre à Dien-Bien-Phu que nous avons outrageusement laissé tomber, ne les interpelle pas outre mesure ... pour ne citer que cet exemple récent d'épouvantables tortures morales et physiques faites de hargne et de vengeance, inutiles et gratuites : les plus abjectes qui soient.

Ce récit est donc un témoignage qui s'adresse à mes petits enfants et à tous ceux de leur génération pour qu'ils sachent de quelle infamie est capable notre chère république et à quelles palinodies peuvent se livrer ceux qui prétendent la représenter pour que, peut-être et contrairement à leurs anciens, ils aient la sagesse de ne pas tomber en aveugle dans les mêmes culs de basse fosse idéologiques que nombre de leurs aînés.

Je veux y croire encore, par nécessité morale.

... Ils doivent se rappeler qu'il ne faut jamais faire totalement confiance à un président, à un ministre et encore moins à un général, quelle que soit la gloire dont il fût auréolé.

... Ils doivent se rappeler que leur arrière grand-père avait dix huit ans quand on l'envoya au front en 1915, qu'il ne s'en est sorti que par miracle, blessé et gazé, et que malgré ses glorieux états de service passés, il fut de nouveau mobilisé en 1939 ... comme si de rien n'était !

... Ils doivent se rappeler que leur grand oncle de la classe 38 n'est revenu qu'en 1945 parce que des clowns galonnés s'étaient trompés de guerre ...

... Ils doivent savoir que, dans les années 50, pour une brouille - être pris dans une rafle avec un couteau dans sa poche - on pouvait être déclaré engagé volontaire à l'insu de son plein gré ... sous la pression de la police et expédié en Indochine sans autre forme de procès pour deux ou trois ans ... à chasser le Viet !

Ils doivent savoir aussi comment, pourquoi et de quelle façon, comme tant d'autres de la génération des "3M" (Mendès - Mollet-Mitterrand) ... à ne surtout pas confondre avec la génération des rêveurs à la rose des années 81 ... leur grand père fut expédié en croisade pour combattre l'Infidèle révolté par une société qui ne lui accordait que le droit de se taire après avoir généreusement octroyé à ses aînés, à ses parents et à ses coreligionnaires ... celui de se faire trouer la peau pour la grandeur de la France !

Ils doivent savoir tout ça, car moi à vingt ans j'ignorais pratiquement tout de ce passé récent.

Mes anciens ne disaient rien de leur histoire ...

Sans doute par respect humain, ils ne pouvaient ou ne voulaient parler, ce qui arrangeait bien une société où la docilité et la langue de bois étaient de rigueur.

L'école de Jules Ferry non plus n'en disait rien ... mais pour d'autres raisons !

Au mieux elle n'enseignait pas la vérité et à ce propos, les choses n'ont guère changé depuis !

* * *

L'Algérie fait donc partie de ma vie. J'enrage d'avoir vu ce qui s'y est passé, de voir ce qui s'y passe encore et de ne pouvoir y retourner paisiblement ... à pieds, à cheval barbe bien sur ... et en voiture .

Il y a quelques années, l'un de mes amis eut le culot d'y faire un périple en faisant du camping parce que trouver un hôtel correct à un prix convenable n'est pas toujours chose facile en ville comme dans le bled (je les ai vu se dégrader un à un ..!) en compagnie de sa fille pour qu'elle découvre ce fabuleux pays. C'était juste avant que ne se généralisent les tueries dites "islamistes" ...

Je pense qu'il mesure maintenant les risques encourus !

J'ai connu là bas beaucoup de gens sincères, avant et après l'indépendance, dans des circonstances politiques souvent ... très agitées. J'ai pu apprécier dans ces moments-là et quelque soit le bord auquel ils appartenaient, pas toujours très convaincus d'ailleurs .. leur hospitalité, leur gentillesse et leur sens si particulier de l'accueil et de l'amitié.

Pour moi un fait est certain : qu'ils fussent Pieds-noirs, Kabyles, Chaouias ou M'zabites ... fils de Grec, de Turc, d'Arabe, de Romain, de Vandale ou de Zénète, ils étaient tous algériens ... 'à part entière'.

Ils souhaitaient tous vivre en paix dans ce pays de cocagne .. et ils ont échoué, blackboulés par la connerie universelle des idéaux de toutes sortes.

Quelle tristesse et quel gâchis !

Ce pays était prospère avant l'indépendance. C'était même me semble-t-il une région de France parmi les plus entrepreneurantes et les plus économiquement évoluées.

Il aurait certainement pu le rester "après" s'il n'avait été ruiné par ces prédateurs inexorables que sont et en vrac: la bêtise, la paresse, la corruption, la combine, la cruauté, le népotisme, les religions ... les présidents, les généraux et la folie des grandeurs.

Deux algériens d'aujourd'hui sur trois sont nés, nous dit-on, après la guerre d'Algérie.

Ils ne peuvent probablement pas imaginer ce qu'était leur pays "avant" ... et surtout comment il se situait parmi les autres aux alentours, dans le bassin méditerranéen.

Il faut donc dire cette réalité, car on ne peut éternellement l'escamoter.

Dans les années 50, pendant que l'Allemagne relevait ses ruines ... l'Espagne récemment ravagée par la guerre civile était ruinée et l'Italie commençait timidement, péniblement, à sortir d'une profonde misère.

On y cultivait encore la terre comme au siècle précédent.

On ne parlait pas d'industrie, mais d'artisanat à peine amélioré dans la plupart des cas.

Pour survivre, un grand nombre d'espagnols et d'italiens étaient encore contraints à l'exil, quand ils le pouvaient.

La France était un peu mieux lotie, mais seulement dans quelques régions privilégiées dont faisait partie l'Algérie très loin devant les autres.

Au fin fond de la Bretagne ou dans le Massif Central, on en était encore au 19^{ème} siècle. On y labourait la terre avec des animaux ... en Algérie avec des tracteurs à chenilles !

Sur le plan économique et quoi qu'en disent les statistiques officielles qui ne tiennent jamais compte de l'économie souterraine en ne retenant que ce qui est dûment enregistré, surtout à cette époque où on ne savait pas encore compter les oeufs dans le cul des poules ... l'Algérie avait une grande longueur d'avance.

Elle affichait un dynamisme et un modernisme étonnant dans bien des domaines.

Qu'on le veuille ou non, c'était un Eldorado même s'il ne l'était pas pour tout le monde.

* * *

Dix ans après l'indépendance, l'un de mes clients ex- officier de "l'ALN du maquis" révolté par le déclin de son pays, le laxisme et la corruption généralisés qui y régnaient m'a déclaré avec véhémence :

“ mais qu'avons nous fait de notre Pays ... car on ne peut pas nous dire que le colonialisme ne nous a rien laissé ... alors, qu'avons nous fait pour simplement, le garder comme il était ... ? ”

C'était une très bonne question ... Elle est toujours d'actualité, mais il ne m'appartient pas d'y répondre.

L'ALGERIE VERS 1930 ...

Pays essentiellement agricole

45.000 km² sont cultivés dont les 2/3 en céréales.

Sept millions de quintaux de blé

Six " " d'orge

Un million deux cent mille quintaux d'avoine

Cent mille quintaux de sorgho, de maïs, de seigle ...

Quinze millions d'hectolitres de vin

récoltés sur trois mille km² de vignes.

Deux millions de quintaux de fourrage

Un million trois cent mille quintaux d'olives

Un million trois " " de dattes

Un million de quintaux de pommes de terre

Six cent mille quintaux d'agrumes

Un demi-million de quintaux de légumes secs

Deux cent mille quintaux de tabac

Un million et demi de quintaux d'alfa (dont les 4/5 exportés en Angleterre ...)

Cent vingt mille quintaux de liège

Quarante mille quintaux de coton

Un important cheptel dont sept millions deux cent mille ovins ...

(France continentale : 9.800.000)

Mais aussi ...

Soixante dix fabriques de pâtes alimentaires.

De nombreuses huileries produisant 200.000 hectolitres d'huile.

Une vingtaine de fabriques de conserves de poisson.

Des tanneries, des brasseries, des distilleries etc

Deux millions de tonnes de minerai de fer

Un million de tonnes de phosphates

Mais encore ...

Trente cinq mille km de routes. Plus de cent mille automobiles.

Cinq mille km de voies de chemin de fer.

Le commerce extérieur de l'Algérie représente plus du tiers du total du commerce extérieur français. Contrairement à la Métropole qui importe beaucoup plus qu'elle n'exporte, le commerce extérieur de l'Algérie est largement excédentaire (3,3 à l'import / 4,6 milliards à l'export).



Une grande ville d'Algérie : Oran en 1960

Quand on croise les baïonnettes,
les idées ne passent plus.
Béranger

LE TEMPS DES QUESTIONS

Ce 15 Octobre 1957, à toute vapeur le train de nuit fonçait vers Marseille. C'était la seconde fois de ma vie que je descendais aussi bas. Avant mon service militaire je n'étais jamais allé au sud de la Loire, sauf une fois pour un camp scout dans les Hautes Alpes près d'Embrun six années plus tôt.

Nous étions seuls dans le compartiment.

Mon copain Michel s'était endormi, adossé au paquetage qu'on nous avait attribué la veille au fort de Vincennes. Tout à l'heure, sur le quai de la gare, les adieux de ma famille n'avaient pas été faciles à vivre ...

Dans ces moments-là chacun se comporte comme il peut. L'angoisse de ma mère et ses sanglots bruyamment exprimés, m'avaient paru quelque peu exagérés. J'étais gêné qu'elle se donne ainsi en spectacle sur un quai de gare surpeuplé et qu'elle manque aussi singulièrement de retenue.

Et oui, on est un peu con quand on est jeune !

Mon père, quant à lui, avait fait preuve à mes yeux d'une plus grande dignité qui forçait mon admiration et m'imposait le respect. Sans doute avait-il déjà connu pareille situation quand il était parti en 14, lui aussi par le train ... la fleur au fusil ? Après tout la guerre n'était-elle pas une affaire d'hommes ? Il était parti chasser le Boche ... J'allais chasser le Fell ... pas de doute, on se comprenait ! Le calme relatif du compartiment m'aidait à reprendre peu à peu mes esprits. J'en avais bien besoin. Dans le clair obscur du compartiment, nos blousons bien repassés en triangle, selon la mode militaire du moment se balançaient au gré des courbes de la voie. Les galons d'aspirant tout neufs rutilaient dans la pénombre.

A l'issu de trois mois de classes et des cinq mois passés à l'école des officiers de réserve (EOR) c'était enfin la consécration après tant de contraintes supportées, de vexations en tous genre et de sévices endurés.
Rien qu'à les regarder ces galons, je buvais du petit lait.
J'étais officier, enfin !

Oubliés, les maniements d'armes avec les doigts gelés ...
Oubliés, les réveils à minuit pour un "crapahut" dans la nuit glaciale jusqu'à l'aurore ...
Oubliées, les manoeuvres dans les Garrigues par 40° à l'ombre à suer sang et eau ...
Oubliées, les corvées de chiottes à genoux pour y décoller le tartre avec une brosse à dents.
Oubliés, les aboiements et les brimades journalières des petits chefs.
Oublié ... finalement, tout ce qu'il fallait oublier !

En quelques heures, par la magie de la nomination militaire, nous étions nous aussi devenus 'chefs', avec un grade hiérarchique plus élevé que ceux qui, la veille encore nous imposaient leur cruauté et leurs sarcasmes.
Enfin nous n'étions plus des abrutis, mais des hommes des vrais, capables de commander (.. hum, hum !) et de combattre la rébellion, d'imposer pour toujours à ces pauvres 'melons' égarés les valeurs immarcescibles de la république une et indivisible.
Fermez le ban !

Ils allaient voir ce qu'ils allaient voir... les Fell !
Les cinq mois de stage à l'EOR avaient été clôturés, peu de jours auparavant, par un "amphi-garnison " ... où les élèves officiers de cette promotion devaient choisir leur affectation future pour y exercer de nouveaux talents.

Ce n'était pas bien 'joli-joli'... cet amphi-garnison, quand j'y repense.

En ce temps-là, la république avait grand besoin de cadres de réserve pour faire face à une situation qualifiée de “très préoccupante” en Afrique du Nord ... et comme le nombre de sursitaires avait sensiblement augmenté dans le même temps (allez donc savoir pourquoi !) on n'avait pas lésiné sur le recrutement et ratissé très au large pour satisfaire les besoins du moment. Pour être sélectionné et “faire” l'EOR, le niveau d'étude importait donc moins que la vélocité en course à pied, ce qui n'eut guère d'influence néfaste sur les résultats obtenus sur le terrain ... il faut bien le remarquer.

Du coup, les promotions étaient, disons ... très étoffées et répondaient ainsi aux aspirations du commandement.

Un ami de mon père m'avait dit un jour de bombance familiale, entre la poire et le fromage :

“Crois moi, mon petit, dans l'armée plus on en prend (... du galon) mieux on se porte et si tu sais te démerder essaye d'être sous-officier.

C'est pas facile, mais si tu t'accroches, tu y arriveras.

Ainsi, moi, pendant la campagne de Crimée ... “

Bref, j'avais fait mieux, beaucoup mieux. Je l'avais ma sardine. Je voyageais en première classe sur des coussins moelleux alors que le vulgum bidasse s'entassait dans les couloirs de seconde. Demain sur le bateau, je partagerai avec mon copain Michel une cabine sur le pont supérieur alors que les autres s'entasseront dans les cales ...

Mais quand même cet amphi-garnison, quelle saloperie. Imaginez une grande salle, au fond une estrade, derrière l'estrade un grand tableau vert quadrillé à la craie. Dans chaque case une affectation et un espace pour y inscrire un nom. Certaines de ces affectations, les plus convoitées évidemment, concernaient la métropole. La plus grande partie était bien sûr en Algérie : Oran, Alger ... mais aussi le djebel en des lieux si reculés qu'ils ne portaient même pas de nom, mais des coordonnées topographiques.

C'étaient les plus inquiétantes ... du genre : "cote 859 au nord est de Tataouine".

Sur la partie droite du tableau figurait le rang de sortie de toute la promotion. Au premier coup d'oeil, nous avons tous compris le système... C'est dans un épais silence du haut de son estrade que le colonel commandant l'école nous fit savoir qu'après une demie heure de réflexion (sic) on procéderait à l'affectation définitive des candidats selon leur choix ... par ordre de classement.

Puis toute affaire cessante, en homme prudent, il se retira sur des positions stratégiques préparées à l'avance.

Dès que la porte fut refermée, l'assemblée devint fiévreuse ... Des tractations sordides opposèrent brutalement et sans aucune retenue ceux qui le matin même, en bons copains, se tapaient encore sur le ventre !

On y marchandait un prix en échange d'une affectation en métropole revenant 'de droit' à un autre mieux placé au classement ... ou bénéficiant d'un coup de piston privilégié !

D'autres s'insultaient, obligeant les petits chefs à intervenir...

De ci, de là on signait des chèques, de l'argent passait de main en main ... Finie ..." la fraternité des humbles, la fraternité des simples, la fraternité des soldats "...

On en était au chacun pour soi et Dieu pour tous !

Ainsi va la vie....

Michel et moi, regardions avec étonnement et résignation la curée qui se déroulait autour de nous.

Nous étions étonnés parce que, sans doute pour la première fois de notre vie, la société nous apparaissait dans toutes ses réalités et résignés parce que ni notre rang de sortie ... très proche du radiateur ... ni notre situation financière, au bord du gouffre ... n'autorisaient la moindre illusion quant à notre destination finale.

Ce fut pour tous deux les Aurès.

Quand le colonel nous revint ... une bonne heure après, probablement pour que les dernières tractations en cours puissent s'achever hors de sa vue, les dés étaient jetés et les soldats de l'an 57 prêts à partir en croisade !

De l'Algérie, nous ne connaissions rien ou presque ... nos instructeurs non plus d'ailleurs.

Ils avaient tous fait l'Indo, mais aucun n'avait encore servi sous les minarets ... Comme ils étaient censés nous instruire de cette guerre-là, ils le faisaient donc au travers de la précédente, comme d'habitude.

On était donc gavés d'Indochine ... une overdose !

Nos parents, du fond de leur campagne ou de leur quartier de ville, n'en savaient évidemment guère plus.

C'était, paraît-il, des départements français menacés par la subversion et le terrorisme d'une poignée de rebelles.

Comme si des bourguignons extrémistes se battaient pour l'indépendance de leur province en quelque sorte, en bravant les lois de la république, en assassinant au hasard, en faisant sauter les trains et en jetant des grenades dans les cinémas ...

Les 'arabes' et les pieds-noirs cohabitaient depuis si longtemps, cent trente ans, que ce pays était devenu pour toujours définitivement français.

La question ne devait même pas être posée et ces 'rebelles' n'étaient pas autre chose que des bandits de grand chemin téléguidés par des puissances étrangères qui voulaient s'accaparer les richesses de l'Algérie... et surtout le pétrole récemment découvert au Sahara.

Tout cela n'était qu'un vaste complot contre la France, cette jolie fille tant convoitée, contre la patrie des Droits de l'Homme, cette éternelle victime de la réaction ou du communisme international (selon votre opinion politique : rayez la mention inutile...).

Le train commençait à ralentir.

Nous approchions de Dijon.

Les rebelles bourguignons ne devaient pas être très actifs cette nuit là car la campagne était bien sereine sous ce beau clair de lune...

Qu'en sera-t-il là bas, dans les Aurès ?

Le clair de lune y est sans doute aussi beau, mais la nuit bien plus inquiétante sous le couvre-feu ...

Je ne connaissais pas mon affectation finale.

Nous devons l'un et l'autre nous présenter au colonel commandant un régiment d'artillerie antiaérienne à Batna.

Et, après ... advienne que pourra !

Mais, quelle pouvait donc bien être la mission d'une telle arme au coeur d'une zone de guérilla parmi les plus fameuses ... ?

Par la même occasion, je me demandais à quoi pourrait bien nous servir l'instruction obsolète sur les canons, les radars et autres calculateurs de tir modèles 1940 qui nous avait été infligée pendant notre formation, alors que bien d'autres choses nous attendaient ...

Cela devait faire partie de la culture militaire de base à laquelle nul ne peut échapper, même si la dite instruction est en retard d'un conflit ou deux ...

Traditionnel : mon père avait lui aussi connu ça avec le fusil Lebel, les bandes molletières, la capote bleu horizon et la guerre de position ... lors de la "redite" de 1939.

Gravement blessé en 1917 au chemin des Dames et de nouveau blessé et gazé en 1918, c'est sans doute pour le punir d'avoir refusé la Croix de Guerre qu'on n'a pas pu se passer de son expérience pour la nouvelle édition.

C'est ainsi qu'à l'âge de quatre ans j'ai eu la chance de le voir battre la semelle par -10° devant le pont de Conflans Ste Honorine ... HEU-REUX qu'il était, le dabe !

Cette fois la mobilisation ne dura qu'une année de course folle à travers la France avec les allemands au cul ... et se termina dans le Lot !

La débâcle fut pour lui une grande chance, disait-il
Sans cela, c'était reparti pour un tour.

* *
 *
 *

Dans un long crissement de métal mêlé aux soupirs de vapeur de la locomotive, le train s'immobilisa en gare de Dijon ...
Tout était calme alentour.
Je n'arrivais pas à dormir.
J'avais peur.

Mille et une questions se pressaient dans ma tête...
Je ne devais pas être suffisamment conditionné par la préparation militaire à laquelle j'avais participé sans grande conviction.
J'avais beau essayer de m'autopersuader de la moralité d'une telle aventure, je n'y parvenais pas.
Mais qu'allais-je faire là bas, au juste ?

Et pourtant, tous ces rouleurs de mécanique qui avaient fait l'Indo - nos instructeurs - n'avaient rien négligé pour nous forger un mental de convaincu.
On nous avait tout dit sur les gris, les bougnouls, les melons, les troncs de figuier et autres fellouzes qui allaient faire là-bas notre pain quotidien ... pendant ... pendant ...

Mais oui, au fait, pendant combien de temps ?
On n'en savait rien ; c'était vraiment l'inconnu sur tous les tableaux.
Au bonneteau de la république, c'est toujours la rouge qui gagne.

Passons la monnaie !

Nous partions maintenir l'ordre dans un département français où la guerre n'existait pas. Seul l'ennemi existait, sans qu'on puisse le voir, car il se cachait l'enfoiré et sans qu'on sache vraiment où il voulait en venir.

Le Fell rôdait partout, telle une bête immonde menaçant notre société, ennemi du peuple français.

Nous aurions à faire à un ramassis d'odieux terroristes, d'égorgeurs sans foi ni loi, qu'il fallait écraser comme vermine ... pour que vive la France !

Nous étions là pour ça ... et je venais d'avoir vingt ans.

**

ET VOGUE LA GALERE ...

Le DJEBEL DIRA, disait la rumeur militaire, était un ancien moutonnier affrété pour le transport de troupe.

Il n'était visiblement pas de la première jeunesse.

La traversée durait de vingt quatre à trente six heures selon l'état de la mer. Ce n'étaient pas à proprement parler une croisière de plaisance ... même en cabine de pont.

Alors dans la cale, n'en parlons pas !

Quelques couchettes sommaires, quelques hamacs en nombre manifestement insuffisant avaient été disposés de ci, de là, dans les entreponts à la place des crèches.

A l'évidence, on y embarquait plus d'hommes que les installations ne le prévoyaient ... et le "surbooking" ne semblait guère poser de problème à l'autorité militaire !

Un grand nombre d'hommes étaient donc allongés à même le sol, vautrés sur leur paquetage.

En cas de grosse mer, je ne vous dis pas l'ambiance ...

Sans transition (et je m'en excuse ...) je me souviens que l'excellent repas qu'on nous avait servi à la table du commandant avait du mal à passer.

Je m'en voulais de ne pouvoir jouir pleinement de notre situation privilégiée mais le coeur n'y était vraiment pas.

Certes, la mer était un peu houleuse mais ça n'expliquait pas ce malaise persistant déjà ressenti en arrivant à Marseille et tout au long de cette journée dans l'attente de monter à bord. Plus on approchait de la côte, plus mon intestin grêle faisait des noeuds ... qui n'avaient rien de marins.

A l'instant où la côte apparut j'aurais donné cher, très cher, pour repartir en sens inverse ... et à voir la tête de ceux qui passaient dans mon orbite, officiers d'active compris, je n'étais pas le seul. Il n'y avait guère que le

Pacha pour afficher une bonhomie de bon aloi.

Sans doute devait-il d'ores et déjà songer à son voyage de retour... Et une rotation, une ! Passons la monnaie ...

Le débarquement dans le port de Philippeville (Skikda) se fit dans la pagaille apparente et habituelle pour un port. N'ayant aucune troupe en charge, nous filâmes à l'anglaise vers la gare pour tenter de prendre le prochain train en partance.

Je faisais ainsi connaissance sans le savoir avec ce que serait ma vie de militaire : les chemins de fer algériens. Pour aller à Batna ... soit environ 180 km... une étape d'une nuit à Constantine était nécessaire. Les trains étaient en effet soumis à de multiples contraintes dues à la circulation sur voie unique, au mode de traction diesel et aux "ouvertures de voie" rendues nécessaires par les événements.

La vitesse moyenne des convois de voyageurs ne devait guère dépasser 20 à 30 km/h ... sur les lignes secondaires transversales comme celle-ci.

Il fallait donc prendre son temps, par nécessité.

Les voitures n'étaient pas de première jeunesse et le confort très rudimentaire : banquettes en bois , courants d'air et ambiance bruyante étaient au rendez-vous

A l'évidence leur carrière était commencée de longue date, probablement sous d'autres cieux dans les années 30, tout comme la locomotive Baldwin qui tirait le convoi ça sentait à plein nez le plan Marshall de l'après guerre !

Mais enfin, ça roulait...

A chaque halte ou croisement avec un autre train le conducteur de tête, celui de la locomotive, descendait de la machine muni d'une sorte de canne à pêche avec laquelle il attrapait les fils du téléphone entre deux poteaux, se connectait tant bien que mal et transmettait ainsi la position de son convoi au "dispatching " de la gare la plus proche qui orchestrait la marche des trains.

En échange, il recevait l'autorisation de repartir jusqu'à la prochaine halte ... En cas de croisement avec un autre train et en préambule à ces formalité de circulation, les deux locomotives s'arrêtaient côte à côte et les conducteurs entamaient un brin de "tchatche"... du genre :

“ Salut Paulo.. salut Rôbert ... comment ça va ta femme... et les petits ... et ton frère ... et ton oncle ... la putaing de ta soeur, ces enfoirés, ils ont fait encore sauter le 3351 ce matin à El Kantara ! Y finiront bien par avoir not'peau ces fumiers. A propos, tu connais Riton ... non pas le gros, le petit ... Et bien, il a eu un p'tit hier, le cinquième ouais, un garçon ! La vérité, y nique comme un lapin celui-là !.... Bon, et si on allait téléphoner Allez Tchaô Paulo, à la prochaine ! “

Dès que cette formalité réglementaire était accomplie, chaque train, lentement, lourdement, reprenait sa route en sens inverse. C'est alors que les deux conducteurs de queue (c'est ainsi qu'on appelait le cheminot perché sur le petit mirador du dernier wagon) ... pouvaient s'adresser un petit salut de la main en criant très fort pour couvrir le bruit d'enfer provoqué par le roulement du train sur les interrails trop proches : “Salut Ahmed ... Salut Hocine !”

Ainsi allait la vie du rail en Algérie avant que ne montent du Sahara les premiers trains de pétrole et que ne descendent les immenses trains de tubes nécessaires à la construction du pipe line de Hassi-Messaoud à la mer. Très curieusement, depuis que j'avais posé les pieds sur le sol algérien, ma peur au ventre avait disparu.

Je m'étais en quelque sorte déjà adapté....

**



Train de voyageurs en gare de Batna

Le train approchait de Batna et nous étions Michel et moi très attentifs au paysage grandiose des Aurès qui avait servi de décor, trois ans auparavant, au coup d'envoi des événements d'Algérie par l'assassinat près de Lambèse de deux instituteurs.

Ils avaient forcément pris le même train que nous la veille de l'attentat.

La sauvagerie du paysage était vraiment en harmonie avec cet acte odieux et ceux qui suivirent en réponse et avec la guérilla, ce super dialogue de l'absurde qui consiste à se porter des mauvais coups par personnes interposées ...

Le premier imbécile de terroriste venu est en effet capable de jeter une bombe dans un cinéma, de lancer une grenade à la terrasse d'un café ou de liquider deux malheureux enseignants descendus d'un autocar en plein djebel ... Rien que pour faire parler de lui... pour faire mousser sa cause' et accessoirement ... se prendre pour un héros.

Comme le premier imbécile d'officier supérieur venu est tout aussi capable de faire "coxer" (1) dans un douar quelque pauvre fellah déjà terrorisé par l'adversaire ... de le déclarer suspect sans raison précise ... de le faire torturer pour le faire parler, même s'ils n'a rien à dire et si par hasard il en réchappe, de le laisser croupir dans un camp prévu à cet effet en attendant une prochaine "corvée de bois" pour s'en débarrasser.

Dans les deux cas, à peine caricaturés, c'est beaucoup moins dangereux pour les belligérants que d'être face à face à la sortie d'une tranchée, de se perforer la panse à la baïonnette, sous les obus, la mitraille ou les shrapnels en respirant du gaz moutarde ...

(1) Expression militaire à la mode qui avait remplacé le 'faire aux pattes' utilisé en 1939 .

Le train venait de s'immobiliser en gare de Batna.

Sur le quai, appuyé contre la charrette servant au transbordement des bagages, un employé des chemins de fer attendait que les voyageurs en descendent.

Je m'approchais de lui pour savoir à qui je devais m'adresser.

Très brun, le visage rond et jovial orné d'une énorme moustache et surmonté d'une chechia tronconique, il me faisait penser à un Turc ... (allez donc savoir pourquoi... !)

“Bonjour mon lieutenant, je m'appelle Hamou qu'il me dit tout de go, ici tout le monde me connaît, je suis le brigadier de manoeuvre ... “

Je ne savais pas ce qu'était dans une gare un 'brigadier' de la manoeuvre, ni à quoi ça pouvait bien servir, mais je compris immédiatement qu'il s'agissait d'une importante et incontournable fonction, comme peut l'être au théâtre l'instrument des trois coups ...

Je ne savais pas non plus à ce moment là que Hamou et moi serions appelés à nous fréquenter assidûment dans les mois et années à venir et même à nous revoir dans le civil bien longtemps après l'indépendance de l'Algérie ...

D'un doigt grassouillet pointé vers une porte située sur le quai d'en face, il me désigna le bureau du “Commissaire de gare” en me précisant qu'à cette adresse, j'obtiendrais sans problème tous renseignements utiles à ma situation de militaire perdu. Le commissaire de gare était un personnage important lui aussi, une sorte de chef de gare militaire à la fois l'oeil et l'oreille, mais aussi le bras séculier du commandement, chargé de faire régner l'ordre militaire et d'entretenir de bonnes relations avec les autorités civiles du chemin de fer .

A Batna, c'est un aspirant appelé, faute de mieux ou de pire, qui occupait cette importante fonction.

Je vis donc apparaître dans l'embrasure de la porte du bureau de plein pied sur le quai un grand escogriffe aussi osseux que volubile, qui vint cordialement à notre rencontre ...

“Salut les potes, moi c'est Bernard”

“Salut ... salut, nous c'est Michel et Jean-claude , on débarque ...”

Après ces présentations d'usage entre appelés et un petit bavardage sur les nouvelles et les ragots du coin, on lui fit part de notre besoin de rallier sans tarder le PC (1) de notre régiment aux fins de nous présenter à 'mon colonel' ... toute affaire cessante.

“ Bougez pas les gars, qu'il nous dit, je vais vous dégoter un taxi ... (comprenez : une Jeep et un chauffeur) c'est mieux que d'y aller à pieds !“

Ce qui fut dit, fut fait et dans l'heure qui suivit, sans arme mais avec bagages, nous étions figés au garde-à-vous devant le père du régiment.

* *
*

Le lieutenant- colonel DD n'était pas un baroudeur

Il avait fait carrière comme officier d'état-major et avait même échappé à l'Indochine par je ne sais quel miracle, ce qui ne l'empêchait pas d'arborer fièrement une Légion d'Honneur conquise de haute lutte, probablement à l'ancienneté.

Batna était donc sa première affectation 'au feu '...

Il affichait une cinquantaine très alourdie par une consommation excessive de tabac et d'alcool, le teint cireux et la voix rauque.

En 'Grand Chef ', il nous souhaita la bienvenue et ne nous fit pas grâce d'un briefing improvisé (... ô combien !) sur la situation dans le secteur.

Et pendant ce temps-là ... on attendait de connaître la seule chose à nos yeux digne d'intérêt dans cette circonstance : notre affectation finale.

Après une bonne heure d'attente insupportable, enfin il accoucha :

(1) PC : poste de commandement

Michel allait à la batterie des services et moi au bordj de la première batterie situé au village d'Aïn-Yagout, à 40 km au nord de Batna, pour y remplir entre autre fonction militaire, le rôle de maire du village ...

“ Pardon, mon colonel, de quoi ? “ demandais-je interloqué

“ ... de Maire “ confirma-t-il

“ Mais encore, mon colonel ? “

“ La pacification, mon cher ami, implique que le maire du moindre petit village soit un français-musulman ... Malheureusement, il est souvent complètement illettré et pour palier cet inconvénient majeur, les autorités civiles et militaires ont décidé de lui adjoindre une doublure, un maire-bis, officier ou sous-officier de réserve, pour faire le travail administratif dont l'autorité civile a besoin “

“ Bien, mon colonel, mais pourquoi obligatoirement un gradé de réserve .. ? ”

“ Parce que, mon ami, les officiers d'active ont autre chose à faire étant donné leur compétence et que d'autre part il est normal que cette fonction civile revienne à un civil, militaire du contingent ... ”

Cette logique imparable me laissa pantois !

“ Bien mon colonel, mais je ne comprends rien à ces questions ”

“Alors là, mon petit vieux, vous ferez comme tout le monde ... vous vous démerderez ! Cela dit, allez maintenant percevoir votre arme au magasin et demain ... en route ”

“Oui, mon colonel“

Et c'est ainsi que le lendemain matin bien avant l'aube, par le premier convoi dit d'ouverture de route ... convoi avec blindés en tête et en queue destinés à déjouer une éventuelle embuscade et/ou à sauter sur les mines installées par les rebelles pendant la nuit ... nous primes, mon paquetage, mon pétard et moi, le chemin d'Aïn-Yagout.



La fontaine et
l'école d'Aïn-
Yagout

Le Bordj
militaire



Le marché aux
bestiaux

Les DELICES DE KAFKA

L'Afrique du Nord est un pays froid où le soleil est chaud ... aurait dit le maréchal Lyautey.

Entre chien et loup, dans le petit jour glacial des montagnes de l'Aurès, le convoi d'ouverture de route roulait à petite vitesse. Recroquevillé dans la Jeep, je claquais des dents et je serrais les fesses ... pour des raisons bien différentes !

Dans le Half-Track (1) en tête de convoi, les hommes de l'ouverture de route étaient tendus. Comme d'habitude, mine, piège, embuscade... tout était possible !

La main crispée sur la crosse de leur pistolet mitrailleur ils cherchaient donc désespérément à distinguer à temps la moindre différence qu'il pouvait y avoir entre le chien, le loup et le reste.

Par moment, le convoi stoppait pour vérifier de visu ce qui pouvait paraître louche à la patrouille dans le décor cotonneux des abords immédiats de la route ... Puis le convoi repartait lentement, sans conviction , presque à regret.

Foutu métier, garce de vie, putain de pays ... c'est là, résumé en quelques mots, ce que pensaient ces hommes habillés en soldats ordinaires, ces obscurs qui chaque matin, qu'il pleuve vente ou neige ... "ouvraient" ... ainsi les voies de communication au risque perpétuel de leur vie, sans gloire ni honneur, sans chef médiatique et sans casquette Bigeard.

Au mieux, la plupart d'entre eux n'ont ramené de cette torture quotidienne que des ulcères à l'estomac et des cauchemars à répétition.

Au pire, manquaient à l'appel certaines parties de leur corps ... quand ils ne rentraient pas à la maison les pieds devant !

(1) Véhicule blindé américain semi-chenillé

Les ouvertures des voies de communication, routières ou ferroviaires, faisaient partie intégrante du dispositif militaire d'occupation de l'espace rural pour tenter de contrecarrer les multiples 'exactions' commises par les rebelles ... ou Fellagha.

L'autre élément de ce dispositif était les 'postes', ces mini garnisons de cinq à cinquante hommes environ retranchés de-ci, de-là, dans des fermes, des mechtas ou dans des tours de guet construites le plus souvent à vue (et même à très longue vue) notamment le long des voies ferrées ...

Tout cela n'était pas, militairement parlant, très efficace mais on n'avait pas trouvé mieux pour tenter de s'opposer aux actions terroristes. Enfin et pour couronner le tout, il y avait les fameuses "opérations" sur le terrain au cours desquelles, à grand renfort d'unités dites d'élites en treillis bariolés, le signe distinctif du baroudeur patenté, on pourchassait les bandes de Fell dont la présence avait été signalée au commandement par des témoins spontanés (cas rarissime, il faut bien le dire !) ou plus sûrement par les services locaux du renseignement, les fameux 'DOP' (1).

Les méthodes de travail utilisées par les DOP pour faire parler les prisonniers étaient celles qui avaient été mises au point méthodiquement depuis que la guerre existe par tous les "services" de ce type dont la mission est de chercher - et de trouver impérativement - des renseignements militairement exploitables sur le terrain.

Le pouvoir politique de l'époque, c'est à dire le gouvernement de la France et sa délégation en Algérie, était bien entendu à l'origine de la mise en place de ces DOP dans chaque ville de garnison sur tout le territoire algérien et les méthodes barbares employées pour faire parler les suspects étaient évidemment bien connues des autorités pour les avoir autorisées, voire ordonnées.

(1) DOP : Détachements Opérationnels de Protection

Il ne faut pas raconter d'histoires à ce sujet et laisser entendre que seule l'initiative individuelle de quelques militaires fascinants en serait responsable.

Comme toujours il faut absolument trouver ultérieurement des lampistes pour servir de bouc émissaire à ceux qui ne peuvent admettre que leurs maîtres à penser ont pu ainsi ... le temps d'une récente guerre de sept ans ... oublier à ce point leurs généreux idéaux : la Déclaration des Droits de l'Homme et les principes de l'Etat de droit donneur de leçons.

Ainsi va la république, les discours et les actes ne sont pas souvent en phase ... et la mémoire fait souvent défaut à nos idéologues .

Mais comme disait 'mon colonel' :

“Après tout, qui veut la fin veut les moyens ... l'important étant de faire ça avec toute la discrétion requise “

J'allais bientôt comprendre ce qu'il entendait par là .

Après deux heures et demie de route, Aïn-Yagout était en vue. Le convoi fit halte devant le bordj militaire qui se trouvait à la sortie du village.

L'une des missions du poste était de contrôler le trafic routier par la fouille éventuelle ou systématique des véhicules civils. Cette route était très fréquentée par les camions transporteurs de dattes qui remontaient du Sud vers Constantine et Philippeville.

Naturellement, la garnison ne manquait jamais de cette gâterie pour améliorer sa pitance ordinaire.

On regorgeait de dattes, à friser le dégoût !

Au point que, encore aujourd'hui, j'aurais du mal à en avaler une ...

Très content (ô combien !) d'être enfin arrivé à destination pour des raisons déjà exposées, je sautais promptement hors de la Jeep. Un grand gaillard de sous-lieutenant se tenait dans l'embrasure de la porte du bordj, appuyé au chambranle, en mâchonnant un brin d'herbe.

“Bonjour cher ami, sois le bienvenu au château” marmonna-t-il d'un air goguenard, le capitaine t'attend ...”

Il était Saint-Cyrien, ce qui n'allait pas nous empêcher d'être les meilleurs amis du monde.

Le bordj était une immense bâtisse en torchis, sans doute une ancienne ferme fortifiée, toute de plain pied avec un épais mur d'enceinte sans ouverture extérieure.

L'armée y avait fait quelques aménagements de défense, postes de guet, meurtrières, chemin de ronde, rangées de barbelés au pied des murs extérieurs, projecteurs etc... mais rien de très important, ce qui tendait à prouver qu'à l'époque de la construction de cette ferme, les alentours n'étaient pas très sûrs une fois la nuit tombée.

Le poste abritait une quarantaine d'hommes dont l'esprit guerrier était à la mesure du peu d'intérêt, voire de l'oubli, dont le commandement faisait preuve à leur égard.

Nous trouvâmes notre cher capitaine en train d'étancher une petite soif à la popote où les officiers, les sous-officiers et la troupe étaient ici pour une fois réunis par les circonstances, faute de place pour les séparer.

Ce n'était pas le bar du Crion, rassurez-vous !... mais un endroit sympathique, aménagé de bric et de broc avec les moyens du bord, pour tenter de redonner un peu d'intimité familiale à des hommes qui en étaient fort dépourvus.

Le capitaine P... était un brave homme dans tous les sens du terme, à une petite encablure de la retraite.

Il m'accueillit avec gentillesse et simplicité, en commandant une autre bière, comme on le fait spontanément pour un ami dans la détresse ...

J'en fus très surpris et très touché au point que si longtemps après je me souviens encore avec émotion de cet accueil chaleureux bien différent de celui de mon 'cher' colonel.

On ne rencontrait pas souvent ce genre de personnage dans l'armée, à cette époque.

Les rouleurs de mécanique ... qui avaient fait l'Indo ... même si, le plus souvent, aucun fait d'arme particulièrement héroïque n'était à mettre à leur actif, puants de prétention tous grades confondus, se prenaient pour ce qu'ils n'étaient pas du tout et considéraient les minables du contingent comme des figurants d'opérette.

Le capitaine P n'était pas de ceux là.

Cinq ans après l'Indochine où justement il avait obtenu la Légion d'Honneur 'au feu', comme on le disait alors pour faire la différence avec ceux qui la recevaient à l'ancienneté, il était toujours au même grade et y resta probablement jusqu'à la fin de sa carrière.

Excédé par les stupidités d'une autorité militaire très divisée entre les actions guerrières et psychologiques, trop souvent contradictoires, qu'il était chargé de mettre en oeuvre sur le terrain, il avait eu en effet l'imprudence, que dis-je l'imprudence : le besoin suicidaire, de dire un jour au seul général venu inspecter le poste, au garde à vous devant le front des troupes présentant les armes en pissant de rire :

“ Croyez-moi, mon général, la pire des choses pour un militaire, c'est d'être commandé par des cons ”

L'autre, on s'en doute, n'avait pas apprécié du tout ce point de vue ainsi exprimé ... De tels propos ne peuvent se pardonner et outre les arrêts de rigueur, il avait été sanctionné ... derechef ... par un aiguillage irréversible et sans appel vers une voie de garage.

Adieu donc, veaux, vaches, cochons, couvées ... et galons de commandant !

Autant vous dire tout de suite que son état d'esprit ne le portait naturellement pas à l'action violente, mais plutôt à se contenter du strict minimum pour que la vie du poste se déroulât sans encombre, ni embrouille ... et il y parvenait malgré tout !

Il lui fallait, par exemple, réfréner les ardeurs de mon petit camarade St Cyrien qui ne rêvait que de 'casser du Fell' ... en le persuadant que telle ou telle action à l'extérieur du poste n'était peut-être pas indispensable à la mission de maintien de l'ordre dont nous étions investis et que, peut-être, elle aurait pour effet de compromettre gravement l'action psychologique que nous nous devions de développer alentour...

L'action psychologique, le maître mot du moment.

La solution potentielle à tous les problèmes qu'il fallait, selon les plus hautes autorités, promouvoir à tout prix ... et qui consistait notamment à faire '*comme si*' Aïn-Yagout était un vrai village de la vraie France profonde.

Donc, mairie, école, gendarmerie ... tout y était !

La gendarmerie était réduite à l'état de symbole, avec seulement deux gendarmes qui s'y barricadaient dès que le soleil passait l'horizon ...

Elle occupait une maison désertée par ses propriétaires européens (étant donné la grande variété des origines de la population dite 'pieds-noirs', tout ce qui n'était pas 'Arabe ' ... c'est à dire musulmane, était qualifiée 'd'européenne' dans le langage courant) à 200 m. environ du poste militaire, sans aucune autre protection que quelques fils de fer barbelés symboliques et la trouille des deux pandores si tôt la nuit tombée n'avait d'égale que leur zèle à remplir leur 'mission' ... dès le jour levé.

Cette mission consistait principalement à pondre des rapports sur les louches activités des militaires de la garnison (supposées telles par ces gendarmes) dont ils épiaient les moindres faits et gestes pour renseigner l'autorité 'supérieure' puisque le maintien de l'ordre leur semblait finalement à la limite de la légalité républicaine dans ce département français.

On se trouvait là confronté à l'un de ces extraordinaires paradoxes dont seule la république a le secret ...
Il n'y avait pas de guerre en Algérie ... on maintenait l'ordre dans une province française.
Donc, la gendarmerie y exerçait son activité normale et habituelle de police et à ce titre se devait d'enquêter sur tout ce qui pouvait avoir un caractère délictueux ou criminel ...

Jusque là, vous suivez ? ... Tous ces militaires qui, les armes à la main, avaient été chargés par on ne sait qui, d'on ne sait quel maintien de l'ordre, étaient évidemment des délinquants en puissance soupçonnés à priori de commettre des faits répréhensibles sur lesquels la gendarmerie, garante de l'ordre public, se devait d'enquêter.

Tout cela répondait à une logique typiquement 'gendarmesque' incompréhensible pour le commun des mortels, mais qu'importe....

Notre brave capitaine ne pouvait évidemment pas encadrer les deux pandores qui jouaient à la mouche du coche et leur unique relation par le téléphone de campagne était pour nous la distraction qui alimentait journallement toutes les conversations de la popote.

Il faut préciser que le chef gendarme, originaire de Villefranche de Rouergue, avait un accent de terroir absolument inoubliable ... ça donnait à peu près ceci : “All-lo, mes rrespects mon lieutenant, ici le gendarme Béraille. Pourrais-je parrler au capitaine P, carr vous comprrenez, cette nuit, j'ai clairement entendu une sérrie de déf-flagruration que je dois signaler dans mon rrapport ...”

Régulièrement le capitaine le priait, poliment mais fermement, d'aller se faire voir chez les grecs et accessoirement de bien vouloir lui foutre la paix ... ce à quoi le gendarme répondait vexé que puisqu'il en était ainsi, il se voyait dans l'obligation d'en 'rréférer' à ses 'susspérieurs'.

Et cela durait ainsi depuis des lustres, sans autres retombées hiérarchiques de part et d'autre !

Quant à l'école de la république, désertée par l'éducation nationale et ses enseignants depuis le début des événements en 1954, elle était tenue par l'armée qui, au nom de l'action psychologique (toujours la même) y faisait ce qu'elle pouvait. Elle tentait de maintenir la présence d'un enseignant en uniforme. L'instituteur était donc parfois un vrai qui faisait son service militaire ou à défaut, comme d'habitude ... un volontaire désigné au hasard !

L'école étant ainsi ouverte, il fallait ensuite y faire venir des enfants mais ils n'en avaient guère envie les bougres et leurs parents non plus qui, eux, avaient reçu du FLN de très précises 'recommandations' de n'en rien faire ... avec à la clé l'effrayante menace de se faire saigner comme un mouton un jour de Laïd. Heureusement, l'action psychologique veillait ... et à force de persuasion, finissait par convaincre quelques clampins .. la raison du plus fort est toujours la meilleure ... que Jules Ferry étant le plus génial des 'prophètes', il valait mieux obtempérer !

Ainsi, bon an mal an, l'école communale d'Aïn-Yagout comptait alors quelques élèves... !

Quant à la mairie, symboliquement installée dans une pièce du bordj militaire, elle fonctionnait effectivement ... non pas avec un maire élu, faut pas rêver, mais avec un notable du cru qui, lui n'avait pas été désigné au hasard mais efficacement choisi pour son influence sur la population.

Ce détail important n'avait évidemment pas échappé à la sagacité légendaire des spécialistes de l'action psy... Le désigné maire d'Aïn-Yagout se nommait Si Sera-Sera. Lors de notre première rencontre, je compris que ce vieil homme (... il devait bien avoir entre trois et quatre fois mon âge) était absolument rongé par la trouille.

J'allais donc être tout à la fois son éminence grise en kaki son fac similé auprès de l'administration préfectorale et accessoirement ... son ange gardien en le raccompagnant chez lui !

Le nouveau statut de 1947 qui prévoyait la mise en place d'un système communal identique à celui de la métropole n'avait jamais été appliqué en Algérie. Se décidant enfin à respecter sa propre loi ... le gouvernement français, en la personne de Robert Lacoste avait décidé, ex abrupto, de le mettre en pratique au début de 1957.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire !

Bien entendu le FLN avait fait savoir immédiatement et en réponse que tout notable musulman qui accepterait d'y participer serait éliminé (et on sait comment ... couic !)

Pris entre deux feux ... celui du FLN et celui des militaires français qui l'avaient nommé maire 'à l'insu de son plein gré' ... aurait-on pu dire de nos jours, ce pauvre homme ne vivait plus.

Il ne sortait de sa mechta située à 100 mètres à peine du poste militaire que pour venir à la mairie en compagnie de ceux qui avaient besoin d'un papier ... ou bien, le plus souvent qui en recevait un et auquel ils ne comprenaient évidemment rien !

Aussitôt le problème réglé...ou en voie de l'être (... ! ? ! ?) grâce à l'intervention efficace de votre serviteur (re -?! ?) il retournait vite se terrer chez lui en trottinant, les épaules voûtées et le teint rendu cireux par la peur des représailles. Bien que non élu et ne sachant ni lire ni écrire, il était aux yeux de l'administration le maire en titre et comme tel, il en recevait courriers et instructions diverses ...

Les services de la sous préfecture savaient évidemment que le rôle était en fait joué par une doublure militaire, mais faisaient comme si

Il fallait absolument préserver les apparences républicaines.

Quelques jours après mon arrivée à Aïn-Yagout, un appel téléphonique me parvint justement de la sous préfecture pour me dire ce qu'on attendait de moi, me donner des instructions quant à la tenue des registres, aux formalités diverses que je devais accomplir et me rappeler que je devais toute affaire cessante organiser, sans retard dans le retard, le renouvellement de l'adjudication du marché aux bestiaux qui se tenait près du village ... le tout sur un ton qui ne souffrait aucune réplique !

J'appris donc, à cette occasion, que le dit marché aux bestiaux d'Aïn-Yagout était l'un des plus importants de l'est algérien. Pour respecter la loi, il importait donc d'en faire publicité dans les environs avant de procéder à la formalité rituelle de l'adjudication.

Depuis de nombreuses années, cette adjudication était emportée haut la main par le même homme moyennant un prix dérisoire. Il était en effet le seul à se présenter.

L'administration préfectorale trouvait cela on ne peut plus normal mais à condition qu'en apparence les règles soient bien respectées, c'est-à-dire que la publicité réglementaire soit faite (très peu, me dit-on, à cause du faible budget de la commune) et que les bougies soient bien éteintes ... même si le candidat est seul à postuler. Les renseignements recueillis sur place me confirmèrent que ce marché devait rapporter gros à celui qui encaissait les redevances ... et l'idée saugrenue me vint alors d'agrandir le cercle des postulants pour tenter de faire monter les enchères .

Je m'ouvris de ce projet à mon capitaine qui me fit savoir immédiatement et sans ambages, qu'il s'en foutait éperdument ...

Rongé par le démon de la publicité, je conçus donc le projet

de faire imprimer une centaine d'affiches et de les envoyer aux quatre coins de l'Algérie, en omettant (presque ...) involontairement d'en faire la demande préalable à l'autorité préfectorale.

Bien sûr, le prix de l'opération était relativement élevé et représentait un peu plus que le bénéfice de l'adjudication précédente .. mais, me prenant à tort pour Bleustein Blanchet, ce grand publicitaire, je pressentais un résultat à la mesure de l'enjeu.

Par le premier convoi, j'allais donc à Batna pour faire imprimer mes affiches et dans la foulée les adressais aux mairies sélectionnées par mes soins attentifs.

“Grande Adjudication du Marché D'Aïn-Yagout”

disait le texte de l'affiche ... Elle eut lieu le jour prévu en présence de six compétiteurs et les enchères montèrent, montèrent ... pour finalement échoir entre les mains d'un 'étranger' à la région, moyennant un prix vingt fois supérieur à la précédente. Quel succès ... !

En effet quel succès... sauf pour l'ancien adjudicataire qui, en quittant la salle, me fit savoir dans un murmure que les choses n'allaient pas se passer comme ça et que j'allais rapidement avoir de ses nouvelles.

Dès le lendemain je reçus un appel téléphonique de la préfecture. Une voix anonyme au ton cassant m'invita fermement à m'y présenter le surlendemain .

Comme je m'étonnais de cette convocation à la fois civile et fort incivile, mon interlocuteur me précisa que l'autorité militaire avait été mise au courant ... J'en réfèrais bien évidemment à mon supérieur hiérarchique direct et j'entends encore la voix de mon cher capitaine me dire :

“J'ai comme une idée, mon p'tit, que tu vas te faire copieusement engueuler ... car t'as un peu trop bousculé les pots de fleurs .”

Le jour du rendez-vous, je fus introduit dans un grand bureau derrière lequel siégeait un personnage apparemment important ... à en croire le décor, car il ne s'est pas présenté ... et très affairé au point qu'il me laissa prendre racine, planté comme un cierge de Pâques au milieu de la pièce de très longues minutes, avant de consentir à m'adresser la parole.

Sans aucun préambule ni même dire bonjour, lui assis et moi debout, comme on engueule un chien errant, enfin il éructa :

“ Mais, Nom de Dieu, qu'est-ce qui vous a pris d'envoyer cet avis d'adjudication aux quatre coins de l'Algérie ? Qui vous a dit de faire ça ... et qu'est-ce que vous avez derrière la tête ? Par votre bêtise vous me mettez dans une situation impossible... ! Vous comprenez, Monsieur Lopez (l'ancien adjudicataire) est très contrarié d'avoir perdu ce marché et il a le bras long au GG ... (entendez, le Gouvernement Général, sis à Alger) ”

En bref, l'éternel 'parapluie' en usage constant dans l'administration ne s'ouvrirait pas à temps !

Au fur et à mesure que, comme la mayonnaise, l'engueulade prenait de la consistance, une sourde colère montait en moi. Je sentais la moutarde me prendre le nez ... lentement, mais sûrement.

Amenés au bord des lèvres par une irrésistible poussée d'adrénaline, les mots sortirent de ma bouche comme diable d'une boîte. J'explosais en lui coupant la parole :

“Écoutez moi. Je ne sais pas qui vous êtes pour me parler sur ce ton, ni ce que je fais ici, mais j'en ai rien à foutre de toutes vos salades. J'ai fait ce que j'ai pu comme j'ai pu, le mieux possible pour un résultat convenable, mais si ça ne convient pas, si l'administration n'est pas satisfaite de mes services, elle peut toujours me renvoyer dans mes foyers ... Je n'ai pas demandé à être ici et à faire ce travail de clown, ce boulot civil de merde. Alors ça va comme ça, veuillez je vous prie me foutre la paix ! ”

L'administration coloniale était la pire de toute ... et ce n'est pas peu dire !

L'échantillon assis devant moi, était certainement habitué depuis toujours et même peut-être avant sa naissance, à régner en maître sur des sous fifres transformés en carpettes.

Il devint pourpre de colère. D'un doigt vengeur pointé sur la porte, il me signifia que l'entretien était terminé .

“Sortez ! sortez immédiatement.” s'écria-t-il enfin en me poussant dehors comme un malpropre, tout en proférant les pires menaces quant à mon avenir immédiat .

Huit jours à peine après cette algarade, arrivait à Aïn-Yagout un ordre de mutation à effet immédiat. Je devais rejoindre séance tenante, par le premier convoi, le PC du régiment où une autre affectation me serait signifiée.

“Je te l'avais bien dit ... commenta mon capitaine en prenant sans hésitation la direction de la popote ... et bien on va arroser ça, car ça le mérite sacré bleu !”.

Ce fut une soirée mémorable dont je ne me souviens pas très bien .. hormis de la sévère gueule de bois du lendemain matin.

Adieu donc, Aïn-Yagout, ton nouveau marché aux bestiaux que je n'aurais pas le temps de connaître, ton brave maire au teint livide.

Adieu mon capitaine qui m'était bien sympathique ...

Fermez le ban !

Selon toute vraisemblance et en guise de punition j'allais certainement me faire expédier vers la ligne Morice dans un mauvais coin le long de la frontière algero-tunisienne car mon régiment avait une batterie installée dans ce secteur pourri.

La ligne 'Morice' ... du nom de ce cher député (ô combien cher pour le contribuable français !) accessoirement propriétaire d'une usine de fil de fer barbelé, rien de moins, et qui était à l'origine de ce chef d'oeuvre de l'art militaire construit sur plusieurs centaines de kilomètres le long de la frontière pour tenter d'empêcher les 'rebelles' stationnés sereinement en territoire

tunisien de pénétrer en Algérie avec armes et bagages ... sans y avoir été formellement invités ! Une merveille ! Pas aussi remarquable, toutefois, que le fut en son temps le mur d'Hadrien construit par les romains au nord de l'Angleterre, d'Est en Ouest, d'une mer à l'autre, pour tenter d'arrêter ces diables d'Ecossais ! Je me demande ce qu'il est advenu aujourd'hui de cette ligne Morice ... cinquante ans après !

Aux dernières nouvelles données par un habitant du Kef (en Tunisie) rencontré tout à fait par hasard il y a peu de temps, elle existerait encore ! ... Incroyable ! Peut-être la visitera-t-on un jour comme le mur d'Hadrien allez savoir !

C'est donc ainsi que moins de trois mois après mon arrivée triomphale à Aïn-Yagout nous primes, mon paquetage, mon pétard et moi ... mais en sens inverse cette fois ... le convoi de fermeture de route vers de nouvelles aventures .



La Sous-Préfecture de Batna

PETROLE ET HOMMES, sur voie unique

Inutile de préciser que ma seconde entrevue avec 'mon colonel' ne fut pas a priori des plus cordiales.

Je me fis à nouveau et copieusement.. remonter les bretelles ! Cette fois je ne pipais mot (courageux le mec, mais pas téméraire !). Si le ton était plus militaire, il était aussi paradoxalement plus courtois et grâce au ciel l'heure de l'apéro approchant cette seconde engueulade se termina devant la bouteille de pastis qui n'attendait que ça pour jaillir du troisième tiroir de son bureau ...

Cette apparition changea immédiatement l'ambiance et dès le second verre j'eus droit à des 'mon cher camarade' ... longs comme le bras. Je n'avais rien becqueté depuis l'aube et au troisième verre, les oreilles cramoisies , je ne savais toujours pas où j'allais atterrir ... C'est alors que 'mon colonel' me confia paternellement un secret militaire :

“ Ne vous en faites pas, me dit-il, tout cela n'est pas bien grave ... j'ai de grands desseins pour vous ! “

Au prix d'un effort titanesque je sortis de ma torpeur alcoolique pour écouter la suite ...

“Voilà ... dans quelques semaines le premier train de pétrole partira du sud, de Hassi-Messaoud, pour livrer sa cargaison quotidienne au port de Philippeville ...” et très fier il ajouta :

“Le commandement m'a choisi pour assurer la sécurité des convois sur la ligne depuis les gorges d'El Kantara (au Sud) jusqu'à El Guerrah (au Nord) soit la traversée des Aurès sur une centaine de km. Pour cela j'ai carte blanche.

Nous serons dotés des nouvelles draisines blindées, de locotracteurs et de wagons d'escortes dans les prochains jours. Je vais créer en gare de Batna le premier 'poste de commandement de la voie ferrée ' (PCVF) à partir duquel mes ordres seront transmis 24h/24 aux différentes patrouilles “.

“Je vous ai choisi (...?.. Aïe., Aïe, Aie !) pour être l'un de mes adjoints opérationnels. Vous aurez la charge des ouvertures de voie (les 'balayages' dans le jargon militaire) et des escortes des trains” .

A ce moment là et malgré mon cerveau très embrumé, je me demandais s'il n'eût pas été préférable, tout compte fait, de partir sur le barrage à la frontière.

Mais apparemment le choix n'était pas à l'ordre du jour et l'homme de guerre assis en face de moi était déjà en pleine action.

Il s'y voyait déjà dans son PCVF !

Le colonel DD était ce qu'on peut appeler un personnage. Aristocrate ou semblant l'être ... le verbe haut malgré sa voix rocailleuse, serrant convulsivement son stick et ses gants dans la même main, il consommait chaque jour un nombre extravagant de pastis et de cigarettes ... ne mangeait et ne dormait pratiquement pas.

D'une maigreur à faire peur, il était néanmoins doté d'une énergie redoutable à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Présentement, toute son énergie était au service de la mission dont on l'avait chargé.

J'allais souffrir ça ne faisait aucun doute.

Oubliant délibérément l'heure du repas il donna l'ordre à son chauffeur de nous conduire au coeur de l'opération en cours d'installation.

La Peugeot 203 noire, avec à son bord votre serviteur assis à la gauche de 'mon colonel', prit donc la direction de la gare de Batna qui était aussi le siège de la 3^{ème} Batterie du régiment commandée par un certain capitaine G, personnage tout aussi haut en couleur que son supérieur hiérarchique, mais dans un autre registre.

Un mètre quatre vingt dix, gros buveur lui aussi, gros mangeur, il avait un penchant affectif et notoire pour les garçons. Il ne s'en cachait nullement, ce qui n'était pas banal à cette époque où la 'gay pride' pas encore à la mode se faisait plutôt dans la discrétion.

Il racontait de nombreuses histoires paillardes ponctuées d'un rire gras et de jurons à faire rougir un corps de garde. En bref, une personnalité attachante mais très envahissante et qui, selon son niveau d'imprégnation alcoolique, était à éviter absolument ...

Renseignements pris, c'est ce que fit 'mon colonel' cette après-midi là car, nous avait-on confié, le capitaine ne pouvait être joint ... pour cause de sieste en agréable compagnie. Dans ce cas précis, il valait mieux ne pas le déranger.

Un peu à l'écart de la gare, sur une voie de garage qui devait servir avant les événements au déchargement des marchandises, se trouvait un quai en cul de sac bordant une grande place entourée d'entrepôts. C'était là que la troisième Batterie avait installé une partie de ses quartiers.

Au bord de ce quai stationnait un vieux wagon de voyageurs tout en bois, comme on en voyait encore à la fin de la guerre sur les lignes secondaires attelés aux dernières locomotives à vapeur.

Autour et à l'intérieur de ce vieux wagon oeuvraient lentement une dizaine de 'gus' qui grattaient, ponçaient, peignaient ... pour essayer de redonner à cet ancêtre son vernis d'antan. Dès que la 203 noire apparut dans la cours, le rythme du travail s'accéléra spontanément, comme par miracle, sans que 'mon colonel' ne semble le remarquer. D'un pas titubant ... nous franchîmes la passerelle pour pénétrer dans le futur saint des saints de la circulation ferroviaire, objet de toutes les attentions du jour.

Comme on pouvait s'y attendre le premier compartiment avait été transformé en bar.

Son agencement était terminé et son approvisionnement en matières premières largement pourvu.

Il y régnait déjà une vague odeur de vernis frais et de pastis mélangés qui me fit penser qu'une inauguration officielle ... (ou clandestine ?) avait déjà eu lieu.

Le second compartiment était le véritable coeur du PCVF ... la fierté de 'mon colonel'.

Tout y était prévu pour qu'il puisse jouer au train. Pas de doute, il avait dû subir dans son enfance d'importantes frustrations à cet égard.

Ayant aujourd'hui le pouvoir de donner enfin libre cours à des pulsions juvéniles probablement inassouvies ... il prenait sa revanche.

Rendez-vous compte ... Sur un immense panneau de contre-plaqué verni il avait fait reproduire, avec des petites lampes rouges et vertes, la marche des trains sur le secteur de voie ferrée relevant de son autorité, avec les gares, les arrêts, les croisements

'Mon colonel' en vrai chef de gare, avait donc imaginé que chaque escorte de train civil, chaque train militaire transmette par radio sa position au PCVF ... exactement comme le faisaient les cheminots par le téléphone mobile (avec la 'canne à pêche' ...) à chacun des arrêts .

Un opérateur radio situé dans le troisième compartiment du wagon devrait donc recevoir les positions des convois et donner l'information à l'officier de permanence qui actionnerait à son tour les petites ampoules rouges ou vertes du tableau (selon le sens de déplacement des trains ... of course !) pour le tenir à jour dans la minute même ... et parer ainsi à toute éventualité de visite inopinée du maître des lieux .

'Mon colonel' m'expliqua le fonctionnement de cette petite merveille avec force détails, la prunelle étincelante et le stick en action .. tout en rejoignant le bar pour arroser dignement cette géniale innovation qui sans coup férir, allait mettre en échec les menées subversives des hors la loi contre les trains de pétrole.

Il vivait là intensément, à une encablure de sa retraite, le point culminant de sa carrière qui lui permettrait à coup sur d'être nommé 'colonel plein' (si je puis m'autoriser cet euphémisme ...!) à très brève échéance.

Et le fait est que ce PCVF rutilant allait attirer beaucoup de beau monde galonné.

Outre les visites de journalistes de tous poils, celles de généraux prestigieux et très étoilés devinrent monnaie courante.

Le mot 'pétrole' accolé au mot 'train' ... une nouvelle bataille du rail en quelque sorte ... allait attirer la curiosité des VIP, tant civils que militaires, au cours des prochains mois et 'mon colonel' allait devenir quasiment célèbre.

En ce mois de janvier 1958, c'est Charles Favrel, un journaliste du journal " L'EQUIPE " qui ouvrit le feu (... des visites).

'Mon colonel' ne se sentait plus pisser , tant il était excité par cette interview.

L'article qui suivit était pourtant bien décevant ...

“ **La passionnante épopée du pétrole saharien** ” n'était qu'un verbiage insipide truffé d'inexactitudes criantes et de réflexions oiseuses. Cet article était en tous points lamentable mais 'mon colonel' était content ... on parlait de lui dans un grand canard. !

Quelques jours après la visite de ce 'journalieu' à la plume 'people' avant l'heure, la draisine G196 sautait sur une mine au PK 153 faisant deux morts et un blessé grave, deux corps affreusement mutilés par les morceaux du blindage déchiquetés par l'explosion.

La rage au ventre, les larmes aux yeux et la tête dans le sac, j'allais ramasser les morceaux.

Au début de Février, c'est le train blindé qui sautait à son tour au PK 102 ...

Pendant ce temps, les VIP défilaient tranquillement au PCVF.

**

Tous les trains civils étaient accompagnés d'un wagon d'escorte accroché en queue du convoi.

Ce wagon, habité en permanence par une poignée de militaires, était censé assurer une protection contre des attaques éventuelles, des embuscades.

Si le train était court, comme les trains de voyageurs composés de quatre ou cinq voitures, cette protection pouvait être dissuasive. Elle permettait quelquefois de donner l'alerte. Mais dans le cas de trains plus longs, comme ceux du pétrole qui étaient constitués d'une soixantaine de citernes s'étirant sur près d'un kilomètre, cette protection était parfaitement illusoire.

Les équipes d'escorte étaient donc logées dans ces wagons de marchandises en bois ... sur lesquels figurait encore la fameuse inscription héritée de la grande guerre :

“ hommes: 40, chevaux (en long): 8 “

sommairement blindés pour la circonstance et aménagés tant bien que mal pour que cinq ou six soldats puissent non pas y vivre, mais y survivre ... tant les conditions d'existence étaient proches de la clochardisation :

quelques lits superposés avec des paillasses mitées ou pourries, un réchaud à gaz... et pour le reste, démerdez-vous et que vogue la galère !

Ces hommes là étaient quasiment abandonnés.

Ils recevaient de temps en temps l'argent nécessaire à leur alimentation, presque toujours avec retard, quand ils n'appelaient pas au secours parce qu'on les avait oublié sur une voie de garage isolée au fin fond d'une gare perdue ...

On vivait là-dedans comme on le pouvait : gelé en hiver, crevant de chaud en été sous un soleil de plomb, pissant et chiant le long des voies, se lavant de temps à autre dans une fontaine ou une flaque d'eau au hasard d'un arrêt prolongé avec le risque d'un coup tordu et, en prime, de se faire couper les couilles au détour d'un aiguillage ...

Il fallait à ces hommes là un moral à toute épreuve pour ne pas sombrer dans le désespoir et la décrépitude.

Là ..on était loin, très loin, du look parachutiste en tenue bariolée qui faisait des ravages auprès des filles du bar l'Otomatic ou de l'hôtel Saint Georges d'Alger.

Ces wagons d'escorte dont les ouvertures n'avaient pas été modifiées, avaient conservé leurs larges portes coulissantes de chaque côté. Une mitrailleuse lourde sur son trépieds trônait au centre de cette ouverture béante de façon à pouvoir être utilisée de part et d'autre du train.

Il est inutile de préciser, mais je le fais quand même au cas où ce détail vous aurait échappé, que pour se faire 'flinguer' par surprise de l'extérieur à l'arme légère ou à la grenade, c'était idéal.

Quelques meurtrières avaient cependant été aménagées dans les parois latérales et de rares wagons comportaient en outre, une sorte de tourelle émergente à l'arrière pour y placer un guetteur en surplomb ... dans le style :

“Soeur Anne ... ne vois-tu rien venir ? “

Dans le fond du wagon était installé le poste radio émetteur - récepteur de liaison et son inséparable génératrice de courant actionnée à la main (surnommée la 'gégénne') afin de garder le contact avec l'autorité de tutelle ... et donc faire scintiller les petites ampoules rouges et vertes du fameux PCVF.

Nous y voilà ..!

Les trains purement militaires étaient pilotés par des soldats du contingent formés et autorisés par les CFA pour la conduite sur voie unique, comme pour tout autre cheminot.

Ils étaient de deux sortes : draisines et train blindés.

Les draisines, semblables à celles qu'on peut voir encore aujourd'hui dans les gares pour le service de l'entretien, avaient elles aussi été blindées pour cette circonstance, avec une jolie tourelle pour arme lourde et son bouclier de protection. Ces engins ainsi aménagés pesaient une douzaine de tonnes.

Le plancher garni de sacs de sable et recouvert d'un épais tapis de caoutchouc, était censé être anti-mines.

En fait, il ne l'était pas plus qu'une moquette de salon, eu égard à la puissance des explosifs utilisés par les Fell.

Ces mines fabriquées artisanalement, très souvent sur la base d'une bouteille de gaz de treize kilos, en vente libre dans le commerce, étaient enfouies soit pleines de gaz et dans ce cas garnies tout autour de pains de dynamite ... soit vides de gaz, mais alors remplies d'explosif jusqu'au raz du goulot.

Pour tenter de déjouer les ruses de l'adversaire, car souvent l'explosion d'une mine s'accompagnait d'une embuscade tendue sur place par le groupe de fellagha chargé de protéger les poseurs, toutes les ouvertures de voie se faisaient à deux draisines roulant à très courte distance l'une de l'autre.

La draine de tête ne comportait qu'un nombre de passagers réduit au minimum indispensable, le conducteur et un servent radio faisant, au besoin, office de mitrailleur.

On plaçait devant elle au dernier moment de vieux wagons plats dont le nombre variait chaque jour pour perturber les calculs de l'adversaire.

Dans la seconde draine, elle aussi précédée de wagons plats en nombre variable, se tenaient quelques hommes supplémentaires pour augmenter la puissance de feu et ainsi tenter de faire face à une éventuelle embuscade, en attendant une arrivée de renforts rendue très aléatoire à cause du relief et de la distance.

Ces mines artisanales étaient soigneusement enfouies sous le ballast et comportaient un dispositif de retard de mise à feu dont seul le palpeur, gros comme un crayon, sortait du ballast le long du rail. C'était tellement discret que généralement la patrouille qui passait à pied avant les draisines ne distinguait rien. Seuls les chiens dressés à la détection de mines arrivaient de temps en temps à les renifler ... mais il n'y en avait guère pour faire ce boulot.

Le palpeur était réglé sur un, deux, quatre ou 'x' essieux ... au gré du terroriste. A chaque passage d'un essieu le décompte s'opérait jusqu'à l'explosion.

Il est même arrivé que la première draine et plusieurs wagons plats passent sans encombre et que la mine explose sous le second convoi, tant elle était retardée.

Donc, chaque matin, on jouait ainsi à la roulette russe en modifiant le nombre de wagons plats qu'il fallait placer devant chaque draine.

Et adienne que pourra.

Le train blindé était lui aussi formé d'un nombre variable de wagons plats et d'un locotracteur dit 'de manoeuvre' parce que normalement affecté à ce travail dans les gares de triage. Il était complété par un wagon d'escorte identique à ceux des trains civils.

Pour la circonstance, ce locotracteur avait reçu un blindage artisanal on ne peut plus succinct et un vague tapis anti-mines pour justifier militairement son appellation de 'train blindé' et tenter ainsi de rassurer ... sans y parvenir d'ailleurs ... ceux qui le conduisaient.

Les trains de pétrole qui allaient bientôt acheminer leur cargaison du Sahara à la mer, ne pouvaient pas couvrir la distance d'une seule traite.

Quelques stationnements nocturnes avaient donc été prévus. L'un d'eux était en gare de Batna.

Le haut commandement qui redoutait à juste titre une attaque nocturne de ces trains ainsi immobilisés avait chargé le service du Génie de construire une sorte de 'muraille de Chine' sur un kilomètre environ au long d'une voie de garage en bout de gare, pour isoler le train de la ville et empêcher ainsi les attaques au bazooka.

Ce gigantesque ouvrage appelé "batardeau", était en cours de construction.

Réalisé avec des traverses de chemin de fer plantées verticalement dans le sol sur deux ou trois étages et ligotées entre elles par des câbles en acier, ce mur d'une épaisseur de six à huit mètres à sa base sur quatre à cinq de haut, était rempli de terre compactée.

C'était ... médiéval ... impressionnant .. indestructible !

Je suis sûr que cet autre chef d'oeuvre de l'art militaire contemporain, conçu dans le même esprit que la ligne Maginot, a su défier le temps qui passe et doit encore exister de nos jours.

Ce serait justice car, comme son illustre ancêtre, il n'a jamais servi à rien.

Durant toute l'année 1958 et une bonne partie de 1959 (après, le pipe-line prendra le relais ...) le train de pétrole ne fut 'attaqué' qu'une seule fois. C'était dans la rampe de Maafa à la sortie des gorges d'El Kantara, là où le train venant du Sud doit avaler une dénivellation de l'ordre de 800 mètres pour arriver sur ce plateau des Aurès.



Le batardeau, chef d'oeuvre de l'art militaire.



Le début de la rampe de Maafa

Poussé et tiré par trois locomotives de plusieurs milliers de chevaux, le train montait cette forte rampe à 10 km à l'heure ... pas plus !

Cette fois-là, les rebelles ont tiré sur lui au lance-roquette ... à moins de 50 mètres de distance et ils ont manqué la cible ... comme on aurait manqué une vache dans un couloir ! Incroyable, mais vrai ... !

Bien après l'indépendance, j'ai appris de la bouche même d'anciens officiers de l'ALN du secteur que les pétroliers avaient su acheter leur tranquillité le prix qu'il fallait et que cette tentative d'attentat n'avait été perpétrée que pour donner le change.

On s'en serait douté ! Si mon pauvre colonel avait su ça ... il en aurait fait une jaunisse.

Pour de bon !

Tout au long de cette voie ferrée, du Sud au Nord, une protection statique avait, en outre, été installée. Comme on ne pouvait disposer partout de bordj existants on avait construit, à vue les unes des autres, des dizaines de tours de guet pour protéger les infrastructures.

Pour l'autorité militaire en effet, il fallait absolument occuper l'espace par où transitait le trafic ferroviaire.

C'était le seul moyen, croyait elle fermement, de contre-carrer les actions des rebelles.

Dans les têtes étoilées subsistaient à l'évidence des relents de guerre de position, telle qu'on l'avait connue au début du siècle et encore dans les années 30/40.

Ces tours de guet étaient toutes construites sur le même modèle : une grande salle commune au rez-de-chaussée, au premier le dortoir, au dessus le mirador, devant la porte le mat des couleurs et tout autour des barbelés, plein de barbelés.

On enfermait là dedans une poignée de 'bidasses' complètement désœuvrés qui, à la longue, devenaient fous de trouille et de solitude.

Quelquefois, quand l'effectif le permettait, chaque jour avant l'aube, une patrouille quittait la tour de guet et s'offrait une 'balade' de plusieurs kilomètres le long de la voie ferrée pour y détecter les actes de sabotage, la pose éventuelle de mines ... tâche rendue très difficile, voire impossible dans l'obscurité du petit matin, ... mais que faire d'autre ?

Il faut obéir aux ordres ... sans hésitation ni murmure, même s'ils sont idiots.

Car ils avaient rarement la chance (... et nous aussi !) d'être dotés d'un vrai chien démineur. Ils n'étaient accompagnés, le plus souvent, que par un chien errant attaché à leurs basques pour des raisons alimentaires.

Dans la plupart des tours de guet il y en avait un ... ou deux ou trois ! c'était selon ... arrivés là on ne sait trop comment, sans doute alléchés par les restes de graille et immédiatement adoptés par ces pauvres "gugus" en mal d'affection.

Ces "chiens kabyles" comme on les appelait à cause de la couleur de leur pelage tacheté tirant presque toujours sur le roux, pourchassés par une population locale qui ne pouvait pas blairer ces animaux inutiles, vivaient ainsi heureux à l'ombre de ces militaires déboussolés.

Parfois, un balayage en avance croisait ou doublait l'une de ces patrouilles en retard.

Après les reconnaissances d'usage, pas toujours évidentes dans le clair obscur du petit matin ... (on frisait souvent la bavure !) le convoi s'arrêtait un court instant pour "tailler une petite bavette" avec ces héros sortis de l'ombre, histoire d'échanger sa misère avec quelqu'un et puis on se séparait à regrets en se disant : à la revoyure !

Leur balade achevée, ils s'enfermaient de nouveau, désabusés, jusqu'au lendemain matin avec leur toutou 'kabyle' dans ces bunkers de pacotille.



Le chien "kabyle" des draineurs



Une tour de guet de la voie ferrée. Au premier plan le toit d'une draine cabossée par les retombées de pierres après l'explosion d'une mine.

LA RONDE des GENERAUX

La mise en route des trains de pétrole allait bien sûr bousculer la routine de la protection du trafic ferroviaire.

Les escortes seraient plus nombreuses, les balayages plus fréquents, la nuit notamment et probablement plus offensifs pour perturber l'adversaire dans son action.

La nécessité d'accroître la présence militaire sur le réseau se traduit par la réception de nouvelles draisines et par le besoin consécutif de former de nouveaux personnels pour les conduire.

C'est ainsi qu'avec quelques hommes choisis en fonction de leur qualification professionnelle .. faute de cheminots on prenait souvent des chauffeurs routiers ... (l'utilisation judicieuse des compétences !) je partis en stage de formation d'une dizaine de jours aux "Ateliers de la Traction" de Sidi-Mabrouk dans les faubourgs de Constantine.

Au programme : on roule et on apprend la signalisation et les règles du trafic ferroviaire sur voie unique.

A l'issue du stage, on passe l'examen de conduite comme tout autre cheminot et sans tambour ni trompette on commence les balayages ...

'Mon colonel' toujours prévoyant m'avait chargé pendant ce stage et en sus de ma propre formation, de rédiger le petit 'Mémento du Draisineur' .. une sorte de vade-mecum à l'usage des nouveaux conducteurs de draisines aux fins qu'ils n'oublent pas les règles de circulation, mais aussi leurs obligations militaires de circonstance.

C'était déjà le principe de précaution, en quelque sorte !

La tâche était embarrassante, mais je me sortis avec brio de ce mauvais pas grâce au soutien actif (façon de parler car en réalité, j'ai tout 'pompé') de Monsieur Gentil, le chef du dépôt de Sidi-Mabrouk qui, m'ayant à la bonne, ne resta pas insensible à mon désarroi.

Vraiment ... il portait bien son nom celui là !

Le 12 Février 1958, avec six de mes camarades, je réussissais mon entrée aux chemins de fer algériens. Hourra !

Je me souviens de l'ambiance euphorique qui régnait alors dans le compartiment, au retour vers Batna.

Absolument insouciant de ce que serait notre pain quotidien dans les mois à venir, on avait tous l'impression qu'une partie de nous même était retournée à la vie civile en devenant cheminot d'occasion.

Il est vrai qu'à compter de ce jour, nous n'étions plus tout à fait des militaires ordinaires à cause des contraintes du 'métier'.

Dans la gare, les 'draisineurs' allaient devenir des gens à part, toujours militaires certes mais ... pas seulement.

Ils allaient notamment échapper aux tours de garde et aux autres corvées du même genre.

“On ne peut être en même temps à la foire et au moulin” affirmai-je à 'mon colonel' ...

Il leur fallait aussi faire 'carrée' à part ... étant donné les horaires des balayages, ils ne pouvaient pas être en chambrée avec les autres ...

“C'est évident” admit -il globalement.

Après tout et à une bien plus petite échelle, c'est exactement ce que faisait Bigeard avec ses casquettes bariolées... alors pourquoi s'en priver... les vents étaient favorables !

'Mon colonel' était prêt à tout, pourvu que sa mission réussisse ... Il fallait en profiter !

L'exception est une situation fréquente de la vie et pas seulement dans l'armée française.

En ce début de l'année 1958, à une encablure de la fameuse kermesse du 13 Mai, le petit monde militaire de l'Est algérien était vraiment en effervescence.

L'acheminement du pétrole du Sahara vers la Métropole mobilisait une grande partie des énergies du commandement ... ça bouillonnait sous les képis étoilés !

Les uns après les autres, presque chaque semaine, ils venaient se faire expliquer et commenter le dispositif de protection de "la ligne du pétrole"...

Il faut savoir que la visite d'un général dans une petite garnison de banlieue est un événement considérable nécessitant une mobilisation quasi totale, en particulier de ceux qui sont hiérarchiquement les plus exposés.

C'est mathématique et incontournable.

Le PCVF ne désemplissait pas ... à chaque fois on était tous de corvée de général ... et, pour ma part je commençais vraiment à saturer.

Toujours les mêmes boutons d'uniforme qu'il fallait astiquer au Miror ... toujours la même attente sous un soleil de plomb ou dans un froid glacial ... toujours les mêmes salamalec ... les mêmes questions insipides du visiteur qui, visiblement, n'en avait pas grand chose 'à cirer'... à la fin, ça lasse !

Seul 'mon colonel' était aux anges ... Il brillait de tous ses feux parmi les étoiles.

**

Pourquoi n'avez-vous pas obéi à mes ordres... ?

Cette apostrophe, lancée d'une voix forte sur un ton arrogant me cueillit à froid dans le compartiment moteur du locotracteur. Je reconnus immédiatement la voix de rogomme de 'mon colonel'.

La veille, en effet, j'avais reçu l'ordre de revêtir ma tenue de gala pour accueillir le général commandant le secteur accompagné d'un "Quatre Etoiles" venu d'Alger...

C'était l'apothéose pour 'mon colonel' !

Mon regard croisa celui du mécanicien qui oeuvrait avec moi à la remise en route de ce foutu moteur qui refusait, sur l'instant, tout compromis acceptable ...

Nous étions tous deux en treillis maculés de cambouis et imprégnés de gas-oil des pieds à la tête. Nos regards se croisèrent et d'un clin d'oeil de connivence on se réconforta mutuellement.

Posant mes outils et prenant alors mon courage à deux mains, je m'extrayais de l'inconfortable position dans laquelle j'étais et sortis sur la passerelle du locotracteur.

En contre bas sur les voies du hall des machines, un attrouplement ultra galonné me fixait intensément.

Le silence était de plomb.

Pour me donner une contenance et faire passer la chose, je tentais un garde-à-vous irréprochable malgré l'ankylose et saluais ces messieurs, main gluante au calot ...

“Excusez-moi mon colonel, répondis-je l'air penaud mais le locotracteur est revenu en panne du balayage de ce matin et il était urgent de le réparer pour que la mission de nuit prévue ce soir, puisse avoir lieu sans problème ”

“Une panne ... quelle panne ? “

“Probablement une prise d'air sur le circuit de gas-oil, mon colonel, comme d'habitude ...”

“Vous auriez du m'en tenir informé.. et vous ne l'avez pas fait “ rugit-il ...

A ce moment précis, tout se précipita ...

“ Laissez colonel et attendez moi ici “ lui dit le Quatre Etoiles qui d'un bond grimpa sur la passerelle et arriva sur moi la main ouverte. Je lui tendis mon avant bras gauche - le moins sale - en bredouillant l'inévitable “mes respects, mon général “ auquel il répondit par une tape amicale sur l'épaule en me poussant dans le compartiment moteur.

Il aperçut alors le mécano médusé, lui tendit la main, la serra sans se préoccuper du reste, prit un chiffon pour essuyer les bavures et entama la conversation.

“Alors, les gars, qu'y a-t-il, qu'est-ce qui se passe dans cette mécanique ...? Evidemment, vous ne disposez pas d'un engin de rechange pour faire face à des imprévus comme celui-ci. Je vais voir cette question avec votre chef de corps. Mais racontez moi ce que vous faites. Racontez-moi comment se passent vos balayages ? Dites moi tout, ça m'intéresse au plus haut point ... “

Puisqu'il le souhaitait avec insistance, je ne lui épargnais aucun détail. Sobrement, mais sans rien omettre, je lui racontais notre pain quotidien ...

**

Chaque nuit, près du hall des machines, les deux drisines attelées aux wagons plats utilisés la veille, attendaient leurs servants..

Bien avant l'aube, des ombres furtivement éclairées par la lueur d'un briquet allumant la première cigarette animaient soudain le bout du quai.

Puis, quelques lampes électriques se mettaient à danser comme des lucioles autour des engins.

Chacun s'affairait selon sa tâche, sans un mot, comme un automate, les doigts de plus en plus gourds dans le froid intense.

Puis, dans un nuage de fumée noirâtre accompagné du claquement sec et chaotique des injecteurs, on lançait les diesels.

Les armes lourdes étaient peu à peu mises en place sur leurs supports et approvisionnées en munitions.

Le premier contact radio était établi dans le chuintement des hauts parleurs : “Canari ... appelle Eléphant, Canari appelle Eléphant, me recevez-vous ? Parlez ... “

“Ici Eléphant, affirmatif, je vous reçois 5/5, salut les gars le café était bon ? “

“Bof ! ... dégueulasse, comme d'habitude. “

Puis on basculait l'aiguillage vers la voie de garage des wagons et l'une après l'autre, les draisines allaient accrocher ou décrocher leurs wagons plats, selon le choix du jour ...

Les draisines revenaient ensuite sur la voie principale devant la gare pour obtenir du dispatching (le bureau de la régulation du trafic) l'autorisation de départ.

Toutes ces manoeuvres préalables étaient supervisées par Hamou, le brigadier de manoeuvre, enfoui dans un cache-nez et surmonté de son inamovible chéchia tronconique ...

Dans ces montagnes des Aurès, hiver comme été, les nuits étaient très souvent glaciales : moins dix ou moins quinze l'hiver et très proches de zéro en été.

L'Afrique du Nord est un pays froid où le soleil est chaud.

Chacun fermait alors l'encolure de sa veste matelassée, enfilaient son passe-montagne, ses gants troués, enroulait son chèche autour de son cou, installait son casque lourd sur le tout, en bouclait la jugulaire et spontanément éteignait sa cigarette pour ne pas se faire 'allumer' en cours de route par un tireur isolé.

Puis à cinq heures, tous feux éteints quand le clair de lune était suffisant, les draisines à vue l'une de l'autre s'enfonçaient dans la nuit.

A partir de ce moment là et jusqu'au premières lueurs de l'aube, pas un mot ne passait les lèvres.

Seul le ronronnement du moteur, le claquement sec des roues sur les inter-rails ... **ta-ta-tane ... ta-ta-tane ... ta-ta-tane ...** et le chuintement ininterrompu de la radio du bord étaient perceptibles.

Le visage tendu et l'oeil fixé sur ce qu'on essayait d'apercevoir devant la draine ... sans y parvenir bien sur ... la peur au ventre, on serrait les fesses en essayant de ne pas le laisser paraître à son voisin.

L'homme est comme ça. Il a sa fierté.

Quand il a les jetons, il ferme sa gueule.

Si tout allait bien, la promenade se déroulait ainsi jusqu'au petit jour ... Quand il commençait à poindre, les nerfs se relâchaient un peu.

La lumière rassure et au fur et à mesure que la perception périmétrique de chacun s'améliorait, la peur diminuant d'intensité, quelques mots commençaient à s'échanger.

Timidement, on émergeait de sa trouille sans l'oublier totalement car la balade n'était pas encore achevée.

Mais maintenant on pouvait regarder les traverses et se dire que sous celle-ci ou bien encore celle-là ... selon le choix instinctif de l'oeil, il pouvait y avoir une mine.

Sitôt passé l'endroit, on pouvait respirer jusqu'à ce qu'une prochaine accroche à nouveau le regard ... et l'angoisse renaissait instantanément.

Et puis, et puis ... bien répertoriés dans la mémoire de chacun, il y avait les PK (points kilométriques) où d'autres balayages avaient sauté et surtout ceux auxquels on avait participé et dont on avait été le spectateur impuissant, en direct ou en différé...

Ces endroits-là étaient maudits ... On ne peut se débarrasser du souvenir de l'explosion d'une mine sous un engin de douze tonnes, soulevé comme fêtu de paille à plusieurs mètres de hauteur, dans un fracas de tonnerre disloqué par le souffle et retombant à vingt mètres de là dans un nuage de poussière de feu et de sang.

On ne peut pas oublier le visage des camarades qui laissèrent là, le temps d'un éclair, leur vie de vingt ans.

Rien à faire, quand on passait devant ces PK, à chaque fois la haine prenait la tête et la peur serrait les couilles.

Qu'il neige à gros flocons, que les fleurs du printemps parsèment les prairies ou que le sirocco brûlant caresse les cimes ... on en passait par là !

Certains conducteurs de drisines ont parcouru ainsi plus de cent mille kilomètres de balayage pendant leur temps de service militaire ...

Sans désespérer !

Le 'Quatre Etoiles' parut satisfait de mon récit.

Depuis un long moment ... les autres, en contrebas, prenaient racine.

Il sortit enfin sur la passerelle de la loco et prenant la rambarde à pleine main comme une tribune improvisée, il déclara tout de go à son aréopage :

“Voilà, messieurs, un bel exemple de ce dont l'armée française a besoin ... Voilà des gens sérieux et motivés (sérieux, d'accord mais motivés ? ... Enfin bref, passons !) qui n'ont qu'une priorité : leur mission.

Je les en félicite. Voilà le vrai visage de la jeunesse française du contingent.

Méditons cet exemple, Messieurs, méditons le bien ... “

J'étais gêné, très gêné par ce coup de brosse à reluire tout à fait inattendu.

L'attitude et le boniment du général fleurait le règlement de compte à plein nez.

'Mon colonel' était furieux ... ça se lisait sur sa figure !

Lui le maître d'oeuvre de cette affaire avait été mis hors du coup devant tout le monde par le grand chef ...!

C'était inadmissible.

Qu'est-ce que j'allais prendre, en retour....

Quant au second locotracteur... ce fut comme l'arlésienne on en parla, on en reparla ... mais il ne vint jamais.

Ainsi allait la vie du rail en Algérie .



Le PCVF en action



La grue de 100 tonnes de relevage des trains dérailés.

Il vaut encore mieux travailler sans but
... que de ne rien faire.

Socrate

LA SALADE MECHOUÏA

Comme je m'y attendais, la visite du “Quatre Etoiles” avait laissé des traces... 'mon colonel' n'en avait plus reparlé, mais son comportement à mon égard s'était quelque peu refroidi.

Plus de familiarités paternalistes : il reprenait visiblement ses distances. Ses invitations à prendre l'apéro étaient devenues rares. Maintenant c'était service-service.

Les ordres claquaient et les 'mon cher ami' n'étaient plus d'actualité. Sans le vouloir je lui avais fait une vacherie et manifestement, il m'en tenait rancune.

C'est donc dans cette ambiance quelque peu tendue que l'annonce du passage du premier train de pétrole nous fût faite ... avec toutes les obligations liées au secret militaire.

Le 'batardeau' qui était censé protéger le train pendant son arrêt nocturne était presque terminé.

Le wagon de commandement de 'mon colonel' ... poncé, vernis et rutilant ... était enfin opérationnel.

Mon copain l'aspirant A avait été sacré '*deus ex machina*' des petites lampes rouges et vertes du PCVF ...

Bref ! tout était prêt pour que le pétrole du Sahara soit acheminé sans problème et coule à flots de l'autre côté de la Méditerranée .. bien que, bien que, depuis quelque temps les exactions rebelles étaient de plus en plus fréquentes, sur et autour de la voie.

Des caches d'explosifs avaient été découvertes.

Des mines posées, mais non encore armées, avaient été localisées et les explosions “réussies” étaient nettement plus nombreuses.

Par le DOP, nous savions que les explosifs nécessaires à la confection des mines étaient attachés sous le ventre des brebis et transportés ainsi de cache en cache jusqu'au lieu ou à proximité de l'endroit où la mine devait être installée.

Les troupeaux, très nombreux dans cette région de montagne étaient donc devenus, avec les bergers qui les accompagnaient, les suspects n°1 de la chaîne du transport des explosifs ... ce qui parut plutôt inquiétant à la veille du jour 'J'.

C'est donc en toute logique militaire que le commandement donna l'ordre de tirer 'à vue' c'est à dire sans sommation et à la mitrailleuse lourde ... sur tout ce qui se trouvait à cent mètres de part et d'autre de la voie ferrée.

Les boîtes de munitions ordinaires furent illico remplacées par d'autres contenant des balles traçantes afin d'améliorer la précision des tirs ... et un beau matin sans crier gare, nous étions censés ouvrir le feu 'à volonté' ... c'est-à-dire à discrétion, sur tout ce qui se baladait le long des rails, à deux ou à quatre pattes.

Si le tir aux pigeons est relativement facile, tous les chasseurs vous le diront, le tir aux bergers et aux brebis, à balles réelles de gros calibre, est beaucoup plus délicat; quoiqu'on en dise !

Même conditionné par l'uniforme à bouffer du Fell en toutes circonstances, il n'est pas évident d'obéir ... '*sans hésitation ni murmure*' ... à un tel ordre et de rester néanmoins en paix avec sa conscience, conforme à un semblant de morale.

Discrètement, et donc sans en référer à 'mon colonel' nous primes à l'unanimité des voix l'initiative d'être très maladroits et donc de tirer à côté de l'objectif ... ne serait-ce que pour voir si, par hasard, l'effet produit ne serait pas suffisant.

Et il le fut au-delà de nos espérances, en transformant brebis et bergers en champions de course à pied toutes catégories, sans provoquer apparemment de crises cardiaques !

En un clin d'oeil, c'est-à-dire en quelques jours, on ne vit plus âme qui vive aux abords de la voie, et ce ... jusqu'à l'horizon .

Les exactions tentées ou avérées cessèrent complètement comme par enchantement.

Enfin ... !

Mais le sursis fut de courte durée.

Alertés, je ne sais comment, de cette démarche qu'ils estimaient contraire à la leur et ignorant sans doute que l'ordre initial de tirer à vue n'avait en fait pas été exécuté tel quel, les services de 'l'action psychologique' élevèrent en chœur de véhémentes protestations à tous les niveaux de la hiérarchie civile et militaire, prétendant que ces tirs allaient ruiner les fondements même de l'action de pacification (tu parles Charles !) qu'ils menaient auprès des populations locales ...

Devant cette levée de boucliers et surtout de la menace sous-jacente d'un scandale orchestré par une presse qui n'attendait que ça ... le commandement capitula.

Quelques semaines plus tard et sans autre commentaire me parvint le contre-ordre à exécution immédiate.

Halte au feu ! Les tirs cessèrent (façon de parler, car il n'était plus nécessaire de tirer depuis longtemps ...) bergers et troupeaux réapparurent dans ces zones aussi vite qu'ils en étaient partis comme s'ils avaient reçu une copie du contrordre et les explosions de mines reprirent de plus belle :

PK 151 ... PK 183 ... PK 188 ... PK 122 ... PK 111

les Fell mettaient les bouchées doubles, sans doute pour rattraper le retard !

C'était de bonne guerre .

Nous avions le moral dans les chaussettes ...

Mais de cela, l'action psychologique s'en foutait éperdument ... ce n'était pas son problème !

*

C'est donc dans cette situation quelque peu trouble que les premières citernes de pétrole s'immobilisèrent majestueusement dans un crissement de métal précédé par le vrombissement des moteurs diesels des trois Alsthom 060 qui les avaient hissées jusqu'à cette altitude.

Un impressionnant service d'ordre avait été mis en place ... un homme en arme tous les trente mètres de part et d'autre du train, des blindés autour de la gare, des étoiles et des 'huiles' civiles plein les quais ...
Bref, le grand cinéma !

Ce déploiement de forces ne fit pas la semaine.
Comme toujours, l'effet d'annonce ne résista pas au temps qui passe.
Il ne fallut pas longtemps pour que la routine reprenne le dessus, que le quotidien s'installe et en quelques mots, que les hautes autorités auto satisfaites, passent à autre chose.

A quelques temps de là, sans tambour ni trompette, les premiers trains de tubes destinés à la construction du pipeline d'Hassi-Messaoud à la mer firent eux aussi, mais en sens inverse, leur apparition sur la ligne.

Bien que ces trains de tubes pouvaient être considérés comme un enjeu tout aussi stratégique que le pétrole, aucun déploiement de force ne fut mobilisé pour les protéger ... comme s'ils bénéficiaient ipso facto d'une 'baraka' à toute épreuve ...

Il est vrai que le FLN avait tout intérêt à ce que ces travaux de titan soient réalisés aux frais du contribuable français, avant que ne sonne l'heure de l'indépendance.
Il eût fallu être complètement stupide pour entraver, de quelque manière que ce fût, cette gigantesque réalisation encore exploitée de nos jours et probablement pour longtemps encore.

Jusqu'en Mai 1959, date à laquelle la république me renvoya dans mes foyers, aucun train de pétrole, ni aucun train de tubes, ne sautèrent sur la moindre mine ... Manifestement les poseurs de bombes avaient fait d'autres choix et réservaient sur ordre, leurs actions destructives à d'autres convois. Mais ça, le commandement militaire subalterne l'ignorait certainement et après l'épisode avorté des mitraillages le long des voies, il cherchait autre chose pour tenter de ralentir le rythme des attentats visant principalement les balayages et les autres convois civils.

C'est ainsi qu'un beau matin quelques semaines plus tard, peu avant le départ matinal des draisines, un camion du DOP stoppa dans la cours de l'enceinte militaire de la gare.

Un officier en descendit et me dit tout de go :

“On t'amène des voyageurs sans bagage “ ...

Devant mon air ahuri, il m'expliqua que désormais et au hasard, tous les deux à trois jours, une expédition du même type était envisagée.

Des prisonniers suspects seraient amenés pour effectuer un petit voyage sans billet, attachés par des menottes aux ridelles des wagons placés devant les draisines.

De cette façon, on pensait dissuader les Fell de faire sauter les balayages ... mais aussi amener le “suspect” à plus de compréhension pour dire ce qu'il savait après qu'il eût enduré pendant des heures le supplice interminable de l'attente de l'explosion éventuelle d'une mine déposée par ses petits camarades.

Je n'avais reçu de 'mon colonel' aucun ordre préalable ... ni aucune information à ce propos.

Malgré l'heure très matinale je sautais donc sur le téléphone de campagne ... le plus direct ... et tentais de le joindre sans toutefois y parvenir .

Il n'était pourtant pas aux abonnés absents !

Je me retranchais donc derrière l'absence d'un ordre formel de mon supérieur hiérarchique direct et refusais d'embarquer ce que mon homologue du DOP appelait très pudiquement “des prestataires de service”...

Le GMC repartit avec ses voyageurs, comme il était venu. Dans la journée, comme il fallait s'y attendre, je fus convoqué presto au PC du régiment où 'mon cher colonel' m'apparut d'emblée extrêmement préoccupé par cette affaire.

Lui-même pris en sandwich, avait préféré sans doute faire l'autruche et probablement 'oublié' de me transmettre ses ordres .. peut-être pour voir quelle serait, au pied du mur, ma réaction.

Il en avait eu connaissance ... et c'est donc un colonel très contrarié qui me reçut avec un sourire figé.

“Concernant cette action que je n'approuve pas de gaieté de coeur, croyez le bien, je vous demande de comprendre que l'objectif est bien de ralentir, voire de stopper, les exactions des rebelles contre les balayages” finit-il par m'expliquer.

“Il faut mettre de côté ses sentiments personnels pour ne considérer que le but à atteindre.. qui veut la fin veut les moyens et ne craignez rien, tout cela restera un secret militaire ... et puis, si vous refusez d'obéir à cet ordre, vous savez ce que vous risquez ...”

La menace était claire et directe : c'était le falot.

“Bien, mon colonel, mais étant donné l'aspect très particulier de ce transport, vous ne m'en voudrez pas si je vous demande de me le formuler par écrit ... Je l'exécuterai dès demain matin si le camion se présente mais si votre ordre écrit ne me parvient pas je me permettrai de vous faire un rapport pour rappeler ma demande d'aujourd'hui ... quel que soit le risque ”

“Ecoutez, me répondit-il l'air très embarrassé, il ne faut pas prendre les choses comme ça. Après tout, encore une fois, il s'agit de mettre en échec les actions du FLN.

Vous et vos draisineurs en serez les premiers bénéficiaires ... nous faisons la guerre, ne l'oubliez pas !”

“Je regrette, mon colonel, mais c'est une opération beaucoup trop délicate et trop risquée en cas d'enquête de la gendarmerie (que j'avais vue à l'oeuvre ...) pour qu'un simple sous-lieutenant en assume seul la responsabilité. “

Il me foudroya du regard et mit sèchement un terme à l'entretien. Son visage avait alors la couleur de l'embarras le plus profond .

Il était visiblement très, très emmerdé .

Je le saluais le plus militairement possible et après un demi-tour ... qui se voulait réglementaire, mais qui ne l'était pas vraiment ... je sortis de son bureau.

En traversant le secrétariat, je sentis tous les regards pointés dans mon dos et je perçus, de ci de là, quelques murmures amusés.

L'insonorisation des locaux était manifestement à revoir.

C'est seulement le surlendemain qu'à nouveau le GMC se présenta ... à l'embarquement. L'escorte du DOP se chargea de la mise en place des otages sur les wagons plats, trois pauvres types en djellaba pissants de trouille.

Ils furent enchaînés aux ridelles des wagons.

On ne me remit pas les clés des menottes.

Ce matin là, les conducteurs et les servants des draisines me regardèrent d'un drôle d'oeil qui devint franchement hostile quand je pris une photo de ces voyageurs sans bagage ...

Ils ne connaissaient pas la genèse de l'histoire et je ne pouvais guère la leur raconter.

Trois jours après il y eut une seconde cargaison ... et puis plus rien !

Je ne reçus jamais d'ordre écrit, mais aucun véhicule du DOP ne se représenta désormais à l'embarquement . Silence radio sur toute la ligne ... sans aucun autre commentaire, ce fut terminé . Jusqu'à mon départ, un an plus tard, 'mon colonel' ne m'adressa pratiquement plus la parole .

Il ne digéra jamais cet acte de rébellion caractérisé qu'il ne pouvait manifestement pas accepter.
Il n'y eut plus aucune visite de généraux étoilés ... Nous étions à la veille des grandes kermesses de Mai et de Juin 1958 .



Les "prestataires" du DOP menottés aux ridelles des wagons plats.

LES MANOEUVRES DU BRIGADIER

La gare de Batna était complètement colonisée par la gent militaire. Il y en avait partout.

Ils allaient et venaient de l'aube au crépuscule, pour les besoins du service ou simplement pour passer le temps en bavardant avec Pierre ou Paul, c'est à dire pour glander.

Outre les bâtiments qui jadis servaient à entreposer des marchandises, dont une bonne partie avait été réquisitionnée pour y loger le gros du personnel de la batterie, le moindre recoin ici ou là avait été squatté par des minorités agissantes en quête de tranquillité : sous-officiers, serveurs du foyer, conducteurs de draisines, radios du PCVF, cuisiniers pour la popote des officiers ... et j'en passe ... avec la bénédiction du Capitaine G, le seigneur du lieu.

J'avais moi-même l'avantage d'être hébergé chez le Commissaire de gare, de partager sa piaule, car il avait annexé sans vergogne une petite construction indépendante sur le quai principal.

Jadis, elle devait servir de chambre de passage pour les cheminots car, ô luxe suprême, elle était équipée d'un lavabo muni d'un robinet ... d'eau froide, évidemment.

La gare était donc une sorte de communauté, de village à l'ancienne où chacun connaissant tout le monde, cohabitait harmonieusement.

On s'y croisait souvent, bonjour... bonsoir, salut ... salut !

Hamou, le brigadier de manoeuvres, était une pièce maîtresse de ce microcosme baroque.

Il était connu de tous et connaissait chacun.

Son allure bonhomme, ronde et joviale lui attirait toutes les sympathies. Toute la journée, il bavardait avec les uns et les autres, des postes de garde aux radios du PCVF, des conducteurs de draisines aux cuisiniers de la popote des officiers.

Il allait aussi dans les chambrées manger un morceau ou prendre un café.

Un mot pour l'un, une blague pour l'autre, au fur et à mesure des rencontres, contribuaient à sa notoriété .

Sa plaisanterie favorite qu'il ne manquait jamais de nous réserver ... comme on dit bonjour ... était :

“Alors comment ça va ce matin : la bbés (1) ou la hausse “

En bref il était dans la gare parmi les militaires comme un poisson dans l'eau. Hamou faisait vraiment partie des meublés. Toute la journée il attelait ou dételait, manoeuvrait manuellement les aiguillages pour accueillir les trains ou trier les wagons, présidait aux arrivées, aux départs, aux embarquements et aux déchargements ...

Cheville ouvrière de la vie de la gare, infatigable, il intervenait partout et pour tout.

Rien, absolument rien, ne pouvait lui échapper ...

Pour se reposer de temps en temps de ses multiples allées et venues, il venait s'asseoir dans le bureau militaire de la gare et écoutait les conversations.

Il ne manquait jamais d'y venir notamment lors de la visite journalière du commandant BR ... comme ça ... en passant, pendant que mon petit camarade Commissaire de gare rendait compte à son supérieur, les obligeant souvent à un aparté à l'extérieur du bureau !

Présent dès le départ des balayages, il ne quittait la gare qu'après l'arrivée du dernier train.

Chaque matin, il demandait invariablement :

'Alors, mon lieutenant, combien de wagons aujourd'hui'

Je lui indiquais alors le nombre de wagons plats qu'on voulait placer devant les draisines .

Quelquefois après un faux départ, on larguait ou on décrochait nous même un ou deux de ces wagons sur une petite voie de garage à l'extrême bout de la gare, discrètement, histoire de brouiller un peu les cartes des fois qu'un “chouf “ (2) nous observe de loin.

Dans de telles circonstances, la méfiance est souvent un gage de longue vie. Comme on avait raison !

(1) “comment ça va” en dialecte local.

(2) un guetteur

Une dizaine d'années plus tard, je revins à Batna en compagnie de Mohamed K, un très bon ami. Nous nous étions connus à Constantine, aux ateliers de la traction de Sidi-Mabrouk, alors que j'étais militaire et lui magasinier chez un grossiste automobile.

J'avais besoin de pièces et de produits pour l'entretien de mes draisines, lui en vendait pour le compte de son patron, nous étions faits pour nous rencontrer. Après l'indépendance, Mohamed s'était installé à son compte dans les locaux de son ancien patron devenus vacants pour les raisons que l'on sait. Il devint donc mon client et notre amicale relation put ainsi se poursuivre pendant de longues années.

Plus de dix ans après, un jour de 1968, il me dit qu'un de ses bons copains ouvrait un magasin .. à Batna et que je devais y aller, car il était intéressé par mes spécialités et puis ajouta-t-il ... on pourrait faire le voyage ensemble et ça te ferait certainement plaisir de revoir Batna et les Aurès.

Ce qui fut dit fut fait et lors de mon passage suivant, nous primes ensemble la route du Sud.

Après une courte halte à Aïn Yagout pour constater que l'ancien bordj militaire était en ruines et apprendre que Si Sera-Sera, le gentil ex-maire du village, n'était plus de ce monde depuis longtemps nous arrivâmes à Batna chez Abdelkader, l'ami de Mohamed.

Immédiatement ce dernier me dit qu'un certain Hamou qui me connaissait très bien, avait-il affirmé ...voulait absolument me rencontrer. Abdelkader lui avait dit de venir prendre le café avec nous, après le déjeuner.

Hamou ! Incroyable !

Mais comment avait-il eu connaissance de ma visite à Batna ? Ce jour là j'eus la preuve, si besoin était, de l'efficacité du téléphone arabe.

Quand Hamou apparut dans l'embrasement de la porte, j'eus beaucoup de mal à le reconnaître.

Certes, plus de dix années étaient passées, mais il était méconnaissable, l'ombre de lui même.

En dix ans, il en avait pris trente.

Lui jadis si rondouillard et si jovial, était devenu maigre triste et blafard. Il n'avait plus de dents, sa mâchoire inférieure était déformée.

Il se tenait voûté et marchait à pas comptés, appuyé sur une canne, respirant avec peine.

Il n'avait pas cinquante ans, mais c'était un vieillard.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, pleurant à chaudes larmes.

Puis il nous raconta sa triste histoire.

A mots comptés, il nous dit comment dès la fin de 1957 il avait été recruté par le FLN , sans pouvoir dire non, tint-il à préciser (! ? ...) pour espionner toutes les actions des militaires dans la gare et transmettre les informations relatives aux convois et aux balayages.

Après le départ des draisines, il donnait ainsi le nombre de wagons qu'on avait placés devant ... pas toujours le bon, précisa-t-il .

Même si ce n'était pas tout à fait vrai, l'intention était touchante voire affectueuse et témoignait au minimum d'une grande amitié .

C'est en tous cas comme ça que je l'ai reçu et apprécié.

Et puis, et puis ce qui devait sans doute arriver, arriva.

Une question de trop, un renseignement extérieur, des soupçons avérés ou infondés ... allez donc savoir ... firent que quelques mois après mon départ il fut arrêté un beau matin par le DOP et torturé pendant plusieurs semaines ... mais sans parler, affirma-t-il.

Finalement, en piteux état, on l'envoya croupir dans un camp d'internement. Il y resta jusqu'à l'indépendance.

Son état lamentable témoignait des sévices qu'il avait endurés et je pensais alors que je ne le reverrais probablement pas vivant. Il mourut en effet quelques mois après notre rencontre.

Adieu, Hamou, mon ami.

Saleté de putain de guerre ... !



Ce qu'il
reste de
la drai-
sine
G196.

Le train
blindé
au PK
102



Février 1959 PK
111



Loco Alsthom 060 pliée en son centre par une charge



PK 151

PK 183



OÙ JE TIRE MA REVERENCE ... "et m'en vais au hasard, sur les routes de France, de France et de Navarre."

Un très grand homme politique depuis longtemps dans l'opposition dira beaucoup plus tard lors d'un meeting, dans une envolée lyrique : **La victoire est à l'horizon !**

Un petit rigolo aurait alors consulté le dictionnaire et fait remarquer que... *l'horizon est une ligne imaginaire qui recule au fur et à mesure qu'on avance.*

Pour les appelés du contingent de cette année 1958, la 'quille' était à l'horizon ... selon l'exacte définition du dictionnaire ! Plus le temps passait, plus elle reculait de mois en mois pour se rapprocher du trentième.

A chaque discours politique, on nous annonçait des prolongations. Comme on ne voulait pas toucher à la durée légale du service militaire qui restait fixée à 18 mois le gouvernement avait inventé le service "ADL" : 'au-delà de la durée légale', pour en prolonger la durée au gré des événements.

Cette disposition autorisait donc toutes les rallonges au gré du vent, en permettant de maintenir sous les drapeaux ceux qui s'y trouvaient et de rappeler sans vergogne les classes antérieures, selon les besoins en effectifs ... un service militaire à géométrie variable, en quelque sorte.

Je venais de passer la ligne 'ADL'.

La solde s'améliorait un peu. Pas l'amertume .

Du fond de ma tanière sur le quai de la gare, nous étions quelques-uns, dont Monsieur Martinez, à écouter le discours que le général De Gaulle prononçait au balcon du 'GG' à Alger sur fond de clameurs de la grande kermesse qui durait depuis maintenant plusieurs semaines, depuis le fameux 13 Mai.

"Je vous ai compris".. qu'il nous disait le bougre, comme si cela eût été possible !

A Batna, il ne s'était encore rien passé. C'est ainsi, les provinces reculées ont toujours du retard sur la capitale.

Pour ne pas être en reste sans doute, nous venions d'apprendre qu'une "réplique spontanée" de la manifestation du forum d'Alger aurait lieu, ici à Batna, le lendemain sur la place de la gare.

Nous serions donc aux premières loges.

Tous les militaires étaient contents, car c'était une très bonne occasion de faire un peu la fête avec les filles des pieds-noirs qui ne manqueraient pas de venir nombreuses pour manifester leur élan patriotique en faveur de cette Algérie française tant revendiquée.

Habituellement elles ne faisaient que passer quelques trop courtes minutes pour prendre le train ou accueillir quelqu'un sur le quai. On avait juste le temps de les reluquer un peu et de tirer la langue.

Ce jour-là, on aurait peut-être le temps de faire un peu mieux connaissance et pourquoi pas, de lier enfin une conversation un peu plus ... soutenue ... peut-être même de respirer leur parfum ! Et, en effet, l'euphorie collective fut telle que la réalité dépassa tous nos fantasmes.

Combien de mains se sont-elles enfin égarées ce jour là, combien de tailles furent ainsi enlacées en criant "Vive l'Algérie Française" ... sans qu'aucune gifle ne sanctionnât une telle audace ?

Je ne saurais le dire ... Ah ... ! joli mois de Mai, quand revien-dras-tu ? Elles étaient si belles et nous étions si affamés !

Certes, il y avait bien quelques bordels locaux pour refroidir, comme disait la chanson, les ardeurs extra républicaines de nos chers petits soldats ... et d'abord ceux du 'secteur privé'.

Car les lois de cette chère Marthe Richard, qui avaient interdit les maisons closes en France, ne concernaient nullement l'Algérie. Allez donc savoir pourquoi ... !

Mais parmi les militaires du contingent beaucoup n'avaient ni l'envie, ni les moyens, ni surtout le culot ... il faut bien le dire, d'aller y faire un tour.

Pas plus d'ailleurs qu'ils n'avaient le culot d'aller au "B.M.C " ... le bordel militaire de campagne ... cette vénérable et légendaire institution qui dépendait directement de l'autorité militaire et qui, elle aussi, avait échappé à la loi moralisatrice de notre chère Marthe.

Le BMC venait à Batna de temps en temps, mais ce n'était pas très ragoûtant d'y aller en visite intéressée, vu l'abattage qui s'y pratiquait.

A dire vrai, il n'y avait guère que les légionnaires ou les tirailleurs pour se satisfaire de la formule. Pourtant, c'était un bordel itinérant remarquablement bien organisé ...

Il était dirigé de main de maître par un sous-officier responsable des filles couchées sur les registres, mais aussi de l'intendance et du matériel nécessaire à leur activité et à leur subsistance: véhicule, cantine, marabout (grande tente carrée séparée par des cloisons en toile où chaque demoiselle logeait et exerçait ses talents) ... ainsi que de la gestion de l'ensemble : tenue de la caisse et répartition du chiffre d'affaire réalisé, après déduction des frais généraux.

Bref, une entreprise on ne peut plus sérieuse.

Dans chaque garnison traversée, le BMC et son sous-officier proxénète étaient placés sous l'autorité d'un officier médecin pour la prophylaxie et d'un officier ordinaire, tout à fait subalterne ... dit de garnison ... pour les nombreuses autres questions en suspens : beuveries, discipline, bagarres etc...

Est-ce utile de préciser que cette haute fonction, pleine de risques, n'était pas très recherchée par la gent galonnée d'active et que les postulants se faisaient d'autant plus rares que seuls des emmerdements substantiels pouvaient en résulter.

La garnison avait donc institué un tour de rôle régimentaire obligatoire pour désigner d'office et au hasard ... comme d'habitude, l'heureux récipiendaire, le gagnant du "pompon" ... si je puis dire.

Donc malheur à vous si le BMC se pointait dans le secteur en même temps que votre disgrâce .

Comme vous l'avez compris, c'est évidemment le triste sort qui un beau jour m'échoua.

Durant une longue, très longue ... une interminable semaine ... je remplis sans faillir, mais aussi sans faiblesse la fonction difficile de chef proxénète, avec obligation de présence au combat pendant les représentations.

Hep ... ! Vous là bas ...

Prenez donc la queue comme tout le monde !

J'en garde un souvenir absolument impérissable.

**

Parmi le petit groupe qui venait d'écouter la voix du général seul Monsieur Martinez, le chef du service de la voie semblait garder la tête froide : il ne se faisait aucune illusion quant au devenir de l'Algérie malgré le beau discours nasillard (à cause de la liaison radio qui n'était pas excellente) que nous venions d'entendre l'oreille collée à mon petit poste à lampes.

Il nous lança même cette boutade, peu appréciée sur l'instant :
"Qu'est-ce qu'il a dit au juste ... je vous ai compris ou je vous ai pris pour des c... ? "

J'allais souvent dans son bureau tailler 'une petite bavette' avec Monsieur Martinez.

Ses idées politiques, très à contre courant de celles habituellement affichées par les militaires et les pieds-noirs, me semblaient d'un pessimisme outrancier mais en même temps interpellaient ma naïveté et ma curiosité.

Il osait prétendre que nous étions en train de vivre les derniers soubresauts du pouvoir colonial en Algérie et que, dans un très court délai, les européens seraient contraints de quitter en catastrophe ce pays.

C'était, de son point de vu, absolument inéluctable !

L'Algérie algérienne était pour demain, quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse et que loin d'en repousser l'échéance le général qui arrivait au pouvoir "avec ses gros sabots" ne pouvait au contraire qu'en accélérer le processus

Ce discours, très à contre courant, considéré par le microcosme pieds-noirs comme un langage d'abandon intolérable, inadmissible, voire subversif, m'intriguait au plus haut point.

Bien évidemment, avec l'esprit de contradiction qui me caractérisait alors, je discutais vigoureusement ces idées défaitistes tout en me disant ... qu'après tout, il pouvait avoir raison.

La France pouvait-elle abandonner un pays où elle avait fait tant de choses ? En toute logique c'était impossible, mais ... mais ... et s'il avait raison !

Monsieur Martinez était un pieds-noir de souche, pur fruit, pur sucre. Il parlait couramment le sabir local arabo-berbère avec ses Chaouïas chargés de l'entretien de la voie ferrée. Il gérait ses équipes allant de l'une à l'autre, déplaçant telle ou telle en fonction des besoins de la maintenance de la voie.

Il ne tenait aucun compte des ouvertures de route et ne demandait jamais d'escorte militaire pour assurer sa sécurité ...

Et il ne lui arrivait jamais rien !

C'était louche, très louche !

Il n'en fallait donc pas plus pour que sous le manteau, il fût pratiquement accusé d'être pro FLN ... voire plus.
Avec le temps, notre relation était devenue très cordiale.

La justesse de ses analyses sur les événements et la maturité qui se dégageait de cet homme (il devait avoir environ deux fois mon âge !) me fascinaient.

J'aimais discuter avec lui, j'aimais le pousser dans ses retranchements, le provoquer à l'occasion ... et lui, en retour, se prêtait manifestement au jeu comme un chat joue avec un bouchon.

Au fil des mois, s'étaient établies entre nous une relation quasi filiale et une franche amitié.

Il fut le premier - mais, je vous rassure, pas le dernier - qui tint à mes oreilles un langage différent de celui trop convenu pour être vrai, de l'unique Algérie française.

Il osait dire, bien avant Mai 58, que les carottes étaient cuites, que l'Algérie de papa avait vécu, qu'il était grand temps de faire preuve d'un peu de réalisme et d'imagination si on voulait éviter que l'irréparable ne se produise.

Il était alors monstrueux de tenir publiquement un tel discours. Dire, à cette époque, que l'Algérie française était foutue relevait carrément du peloton d'exécution.

Dans cette période troublée, je ne sais pas comment Monsieur Martinez put échapper à une arrestation ... et plus tard à un attentat. Fallait-il qu'on ait vraiment besoin de ses services, trains de pétrole obligeant, ou bien qu'en haut lieu on estimât que finalement il eût été plus dangereux politiquement parlant de mettre à l'ombre cet olibrius, que de le laisser vaquer à ses occupations.

Après de multiples tracas policiers qu'il endura avec un flegme quasi britannique, on se borna donc à lui recommander de fermer sa gueule une fois pour toutes, faute de quoi ...

Ce qu'il fit ostensiblement en traitant avec un humour féroce les inconditionnels de l'Algérie française ainsi que les représentants du pouvoir civil et de l'armée qu'il devait forcément rencontrer quand, par exemple, il reconstruisait avec ses équipes les voies détruites après chaque explosion de mine.

On saluait alors Monsieur Martinez du bout des lèvres, mais il n'en avait cure et répondait invariablement par un franc sourire et une boutade bien sentie.

Du coup, il ne faisait pas bon le fréquenter et on me regardait aussi d'un oeil soupçonneux. J'eus même droit à quelques remarques de ma hiérarchie, dans le genre :
“Vous ne devriez pas trop frayer avec Mr Martinez ... “

Je sentis alors le syndrome de l'aspirant Maillot peser sur mes frêles épaules.

Je n'en avais a priori rien à cirer mais sait-on jamais !

En effet, depuis cette affaire d'aspirant qui s'était fait la valise avec armes et bagages (un gros paquet, de l'ordre du camion, disait-on !) pour rejoindre les maquis du FLN, la 'Prévôté' (police militaire) ne badinait pas avec ceux qui se mettaient en situation d'être soupçonnés, pour quelque motif anodin que ce soit, de préparer un coup semblable et les officiers de réserve du contingent étaient évidemment les premiers dans le collimateur.

Après cette affaire là, il ne fallait pas grand chose pour éveiller la suspicion de la police militaire et provoquer une enquête sur la famille et les relations du suspect en puissance, auprès de ses voisins et connaissances. Il suffisait, par exemple, d'un échange régulier de courrier avec une fiancée, fille de communiste (nobody is perfect) pour déclencher tous azimuts et sans délai une enquête de la gendarmerie ... à votre domicile, à celui de vos parents, de vos amis et de la demoiselle, des parents de la demoiselle ... etc ...

Sans prendre de gants et comme s'ils s'agissait du dernier des voyous, les "chaussettes à clous " interrogeaient vos voisins, votre épicier, votre concierge pour tout connaître de vos habitudes depuis l'école primaire et de vos fréquentations avant l'incorporation.

Ils ne dévoilaient évidemment pas les raisons de cette démarche qui n'avait rien de routinière.

Secret militaire oblige !

Après leur passage, tout le quartier disait : c'est louche, il n'y a jamais de fumée sans feu ... et se demandait ce que vous aviez bien pu faire, quelle faute grave on vous reprochait pour justifier une enquête aussi pointilleuse de la maréchaussée.

Votre réputation, jusque là exemplaire et sans bavure en prenait alors un sérieux coup.

Quand, à la première permission, vous veniez saluer votre bignole le bec enfariné dans votre bel uniforme de militaire habillé en soldat, elle vous tirait une tronche longue comme un jour sans pain, vous décochait un regard suspicieux ou vous claquait la porte au nez ... comme si vous aviez la peste.

Il ne fallait alors pas chercher plus loin : la gendarmerie était passée par là !

Force était alors de dire adieu à votre bonne réputation de citoyen laborieusement construite et jusque là sans tache et de laisser du temps au temps pour réhabiliter votre image aux yeux du voisinage ... ou bien carrément envisager un déménagement en catimini dès votre retour au bercail, le tout en remerciement des services rendus à la Nation.

M'est avis que, de nos jours ... les mêmes causes produiraient à coup sûr les mêmes effets.

Il m'arrive souvent de rêver à l'habeas corpus, cette loi qui est en vigueur depuis 1679 en Angleterre (1) et surtout à son influence sur l'état d'esprit, les mentalités et le comportement des détenteurs du pouvoir dans ce pays là ... et de me dire que malgré notre révolution de 1789, la déclaration des droits de l'homme et quelques républiques de lois, de règlements et de décrets censés améliorer leur sort ... il reste encore aux français au moins une conquête fondamentale à réaliser :

... le respect dû au citoyen .

“

Et la 'quille' viendra ...

et les bleus rest'ront,

pour laver la vaisselle

Et la 'quille' viendra ...

et les bleus rest'ront,

pour laver les bidons

“

Mais le sucre sur les poires arriva trois mois après mon retour en métropole, ce qui gâcha quel que peu mes premières vacances, pourtant bien méritées après vingt huit mois d'un bon et loyal service national.

C'était peu de temps avant de reprendre le 'collier' comme on le disait alors, c'est à dire une activité professionnelle.

(1) Loi qui consacra la protection individuelle des citoyens britanniques face au pouvoir judiciaire et policier.

Bien que le chômage n'exista pratiquement pas à cette époque, il fallait néanmoins se lever un tantinet les fesses pour retrouver non seulement un emploi dans le civil, mais surtout ... l'habitude de travailler ... après avoir glandé si longtemps ! Ce n'était pas si facile, quoi qu'on en dise !

Certes, on pouvait toujours rempiler.

Certains l'ont fait, mais ... mais ... le contexte militaire du moment était beaucoup moins favorable qu'il ne l'est de nos jours et comportait, disons, quelques risques ... qui induisaient un esprit antimilitariste de très bon aloi dans les milieux sociaux les plus divers !

Pour ma part donc, et grâce à une aide efficace de mon entourage familial, dès le mois de Juillet 1959, pour le pire ou le meilleur, j'étais casé.

J'exercerai de supposés talents de vendeur en pièces et accessoires pour l'automobile dans deux régions bien différentes : le Nord- Picardie d'une part et l'Afrique du Nord d'autre part ... un secteur qui allait, en quelque sorte, de Dunkerque à Tamanrasset !

Peut-être cela vous rappelle-t-il quelque chose ... par exemple un célèbre discours de notre général-président :

“ Tous français de ... “ avait-il déclaré dans une envolée lyrique parmi les plus mémorables entendues en ce temps là !

J'allais donc repartir en Algérie la sacoche à la main quand je reçus de l'administration fiscale, sis en l'hôtel des finances de Batna et nonobstant l'impôt habituel sur le revenu des personnes physique dont je devais par ailleurs m'acquitter comme tout bon contribuable bien pensant ... un petit papier qui me laissa pantois.

C'était un '*avertissement*' d'avoir à payer immédiatement un impôt supplémentaire, une contribution à l'effort de guerre en Algérie sous forme d'une surtaxe exceptionnelle de 10% sur le montant de ma solde des six derniers mois de l'an de grâce 1958 passés sous les drapeaux ... à faire le clown très au-delà de la durée légale !

Ainsi, arbitrairement retenu sous l'uniforme, il me fallait de surcroît m'acquitter d'un impôt supplémentaire consécutif aux frais engendrés par mon propre maintien sous les drapeaux ...

Haro, haro, sur le bourricot !

Cet impôt là eut sur l'instant une saveur étrange, très amère, avec un arrière goût de rancune et un zeste de dégoût.

Ce fût une aigre cerise sur le gâteau de mon retour à la vie civile ... La goutte qui fit prématurément déborder mon vase de citoyen docile et politiquement correct.

Fallait-il que je sois à ce point naïf et timoré, d'une crédulité sans faille, attaché à ma famille, à mes sentiments et à mes habitudes pour ne pas songer un seul instant à quitter sans tambour ni trompette un pays aussi ingrat, aussi irrespectueux de ses citoyens.

Ah ... ! Si c'était à refaire



ARTICLE

9907011

Le numéro d'article indiqué ci-dessus est reproduit sur l'enveloppe au-dessus du nom du destinataire qui peut dès lors s'assurer, par rapprochement, que le présent avertissement est bien celui qui le concerne.

**IMPOT COMPLEMENTAIRE
SUR L'ENSEMBLE DU REVENU**

TAXE EXCEPTIONNELLE DE 10 %

ROLE GÉNÉRAL

ANNÉE 1959
(REVENU DE 1958)

REVENU NET RETENU	REVENU NET DÉCLARÉ (1)	Situation de famille	Personnes à charge	QUOTIENT FAMILIAL	MONTANT
349000		C		1	

(1) - Chiffre insuffisant déclaré par l'intéressé qui est possible, de ce fait, d'une majoration de droits.
TAXE EXCEPTIONNELLE de 10 % : Cette taxe n'est établie que lorsque le revenu global servant de base Le montant de la taxe est compris dans la « somme totale à payer », imprimé sur la ligne et à droite du montant de la cotation totale.

Paié le 30.10.59

AVERTISSEMENT DÉLIVRÉ POUR L'ACQUIT DES IMPOTS PERÇUS AU PROFIT DU BUDGET DE L'ALGÉRIE

Mod. 956 bis / CM
CADRE RÉSERVÉ À L'ADMINISTRATION

LIEU D'IMPOSITION: **BATNA** 0915
Département de **BATNA**

ROLE GÉNÉRAL MIS EN RECOURS EN 1959

RECETTE (PAIEMENT): **Recette des Contributions BATNA-VILLE**
H. des Finances CCP 3020 - 07 ALGER

25 SEP 59

CONTROLE (Renseignements): **Hôtel des Finances BATNA**
réception Mercredi & Samedi 8h à 11h

Cette date est le point de départ des délais de réclamation et de paiement.

DES DROITS SIMPLES	PÉNALITÉS		SOMME TOTALE À PAYER
6450	N° appliqué	MONTANT	6450

DANS VOTRE INTÉRÊT

N'omettez pas de préciser au moment du paiement de l'impôt :

- LE LIEU D'IMPOSITION
- L'ANNÉE.
- LE NUMÉRO D'ARTICLE tels qu'ils figurent sur le présent avertissement.

RECETTE de *Batna-Ville*

EXTRAIT DE QUITTANCE (Voir au verso)

déjà délivré le **9 NOV 1959** 1955, à M. *Chouard*, pour un versement de frs. *de mille quatre cent soixante quatre* inscrit en recette le **9 NOV 1955**, suivant quittance n° *124750*.

COMMUNES	EXERCICE	ART. 68 rôles	PRODUITS	MONTANT
<i>Batna</i>	195	<i>124750</i>	<i>S. e. R</i>	<i>P. R. 10</i>
	195			<i>40</i>
Le Reçveur :	195		Total	<i>124750</i>

La somme ci-dessus a été versée par (1) *chèque bancaire* etc.

(1) Indiquer le mode de paiement : chèque bancaire, etc.

Série O. n° 10 - Imp. Officielle, Alger

Pièce à conviction

REPUBLIQUE ALGERIENNE
FORCES ARMEES NATIONALES
ETAT-MAJOR Zône n° 1 WILAYA n° 1

Soldats Français !...

Voyant sa défaite proche, constatant qu'une victoire militaire est et restera impossible, le colonialisme français se débat éperdument afin d'échapper à l'engrenage de la guerre révolutionnaire que lui impose le valeureux et stoïque peuple Algérien.

Depuis le 1^{er} Novembre 1954, les traîtres à la patrie française: Soustelle, Chaban Delmas, André Morice, Debré, Bidault, Massu, Vanuxem, Thomaso, Trinquier ... Salan et "Bob" Lacoste, à la solde des colons capitalistes français d'Algérie vous obligent à mener une guerre déshonorante et indigne pour la vocation traditionnelle de la démocratie française. A devenir égorgé, criminel, sadique, pillard et quoi encore ...

Pour prévaloir la condamnation de l'opinion mondiale d'une manière générale et de l'opinion de toute les armées régulières du monde d'une manière tout à fait particulière.

A suivre (par l'intermédiaire des caïds du service psychologique, réputés théoriciens de la guerre subversive) une tactique combien dérisoire et humiliante pour l'Armée de la 4^{ème} puissance mondiale.

A répandre dans les villes, les douars et les djebels des tracts qui vous présentent aux yeux du peuple Algérien Martyr et des valeureux moudjahidines comme de véritables guignols tant leur propagande est vile, absurde et mensongère.

Désorientés par la finesse de commandement de nos états-majors politico-militaire, vos chefs, non seulement vous mènent à une mort certaine, mais par dessus le marché, conduisent votre pays droit à l'abîme.

Est-ce ainsi votre devoir de patriote français ?

Est-ce là l'intérêt de vos enfants, de vos femmes, de vos fiancées et de vos parents chagrinés par votre absence. Non, non vous n'avez pas le droit de rester inactifs et de laisser ces chefs indignes et sanguinaires se charger de votre destinée.

De même, il vous appartient de refuser d'obtempérer à leurs ordres, de protester contre l'inflation de votre monnaie etc ...

A cet effet l'Armée de Libération Nationale vous assure de toutes ses concours pour vous abriter et ... demain votre salut est garanti par la "FOI DU MOUDJAHID".

Faites un effort et rejoignez nos maquis avec armes et bagages, mais avant qu'il ne soit trop tard afin de regagner vos foyers par notre intermédiaire en pleine quiétude.

Le présent "appel" vous sera d'une utilité certaine.

"André morice"

Rappelez-vous bien, soldats français à qui appartient l'usine des fils barbelés qui ont servi les barrages frontaliers dont leur utilité laisse à désirer car les armes continuent et continueront de passer par les frontières contre et malgré tout.

VIVE LA REPUBLIQUE ALGERIENNE !

VIVE L'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE !

NDLA : reproduction d'un tract FLN trouvé dans une cache en 1958.

Alors “mon colonel”, vous pouvez bien me le dire maintenant ..

En Algérie, s'agissait-il ...

de GUERRE

ou

de MAINTIEN DE L'ORDRE ...

de FELLÄGA : “ Partisans de l'indépendance soulevés
contre l'autorité française, de mauvais
garçons casseurs de tête .“

ou bien

de MOUDJAHID : “ Combattants intégristes d'un
mouvement de libération
national islamique .“

* Définitions de l'encyclopédie Aristide Quillet de 1934



Draisine blindée



Loco Alstom 060



L'un des premiers train de pétrole en gare de Batna



Construction du pipe line quelque part entre El Kantara et Biskra

Les institutions passent par trois périodes: celle des services, celle des privilèges, celle des abus.

Châteaubriand

BREVES RENCONTRES

Le DC4 avait décollé de Paris sous la grisaille habituelle, en ce mois d'Octobre 1959. Lentement, il avait pris de l'altitude en mettant le cap sur Tunis.

Une bonne heure de vol avait été nécessaire pour surmonter l'épaisse couche de nuages et rejoindre le soleil. La bataille avait été rude pour escalader les nébulosités, vaincre leurs turbulences, en passant par dessus, par dessous dans une succession de glissades, de dérapages de courtes descentes suivies de remontées abruptes qui plaquent la tripe au ventre.

L'avion avait enfin atteint l'olympie et semblait maintenant planer au dessus de la mêlée, moteurs ralentis, comme pour se reposer de l'effort qu'il venait de fournir en se hissant jusque là et reprendre son souffle. Les ogives brillaient de tous leurs feux dans le halo des hélices.

C'était l'extase en plein ciel dont profitaient une nuée d'hôtes-ses plus pimpantes les unes que les autres avec leur petit tablier blanc noué autour de la taille pour servir, après l'apéro, le repas standard Air France dont l'immuable poulet à la broche cuisiné sur place, à bord par les 'poulettes' Air France ... en récompense des angoisses que nous venions d'endurer.

Certaines ambiances sont propices à la rêverie et à la réflexion. En plein ciel, surtout après un aimable repas gentiment arrosé, on se détend quelque peu et la pensée vagabonde ...

Ma vie de militaire venait à peine de s'achever. Celle qui commençait dans cet avion serait bien différente.

J'étais parti pour six semaines de tournée d'un bout à l'autre de l'Afrique du Nord et il ne s'agissait pas de se manquer.

Il me faudrait maintenant gagner ma vie pas à pas, à la sueur de mon front et à la pointe de mon stylo.

Chaque matin, ayant constaté que mes frais de voyage étaient sur la descente de lit, je devrais me lever les fesses pour les assumer et gagner ma pitance ... Il s'agissait d'un autre genre de sport que la vie militaire que je venais de connaître, pleine de risques peut-être mais indolente à souhaits. Il n'était plus question de se laisser aller à glander comme avant.

J'étais bien décidé à vivre pleinement cette nouvelle aventure et à faire, comme on dit, mon 'trou' dans la vie. La voix mélodieuse de l'hôtesse me tira un instant de ma rêverie pour annoncer l'atterrissage imminent sur l'aéroport de Tunis El Aouina.

L'avion avait amorcé une grande courbe au-dessus du port de la Goulette .

De là s'allongeaient vers le Sud, à perte de vue, les plages désertes du bord de mer. La Tunisie de cette époque ne connaissait pas encore les touristes. Hamamet était un bled, Monastir encore authentique et Djerba une île de pleine nature à laquelle on ne pouvait accéder qu'en empruntant une grosse barque à voile, une sorte de boutre capable de transporter deux voitures par le travers, un chameau, deux bourricots et une poignée de passagers .

Les hôtels convenables se faisaient rares , même à Tunis la capitale, si rares que les moins mauvais étaient très souvent réquisitionnés à l'année pour y accueillir “les huiles” de passage ou pour y héberger ... les officiers supérieurs de l'ALN (Armée de Libération Nationale algérienne, stationnée en Tunisie) ou la cohorte des “exilés” du GPRA (gouvernement provisoire algérien) c'est à dire les dirigeants de la rébellion, de ce qu'on appelait les 'Fell' ... de l'autre côté de la frontière.

Ils étaient ici chez eux, presque en pays conquis.

Ils l'étaient tellement que les Tunisiens qui les considéraient comme des soudards, ne ménageaient pas leurs critiques et avaient fréquemment des réactions épidermiques d'hostilité à leur égard.

Donc ces messieurs, tout de vert treillis vêtus, vauquaient ici à leurs occupations favorites en toute tranquillité, s'équipaient, se formaient, s'entraînaient à faire la guérilla pour exercer ensuite leurs compétences et leurs talents de l'autre côté de la frontière, de la ligne Morice.

Cette situation peu banale n'excluait nullement que le président Bourguiba, le "Combattant Suprême" comme il se faisait appeler en toute modestie, entretienne des relations quasi normales c'est à dire diplomatiques, financières, commerciales et j'en passe, avec la France et ses gouvernements par ailleurs embourbés jusqu'aux oreilles depuis cinq ans dans une guerre ruineuse contre ces rebelles algériens à quelques kilomètre de là ... sans entacher de quelque manière que ce soit les 'accords bilatéraux' et leur inévitable cortège d'aides financières de tous poils qui en était la conséquence à sens unique.

Malheur au pauvre capitaine en opération près de la frontière qui emporté par son élan, son enthousiasme, sa rancune ou sa rancoeur se laissait aller à poursuivre une poignée de "Fell" en territoire tunisien et à foutre le feu à la première base arrière de ces messieurs se trouvant sur son chemin ... Malheur au pauvre pilote de T6 qui lâchait malencontreusement une "prune" sur l'un de ces camps d'entraînement pour terroristes en puissance ...

Le monde entier et la société française au grand complet leur tombaient alors sur le dos : diplomates, ministres, élus, journalistes, partis politiques droits de l'homme, groupuscules en tous genres, associations de pêcheurs à la ligne ... et tutti quanti ! Chacun y allait de son mot, de son communiqué, de son interpellation pour vilipender les auteurs de ces actes odieux et réclamer à leur encontre un châtiment exemplaire. Drôle de guerre que celle là ! ... M'est avis que si Ben Laden avait existé, il en aurait sûrement profité pour s'installer dans les parages !

Alors que l'avion volait maintenant au raz du gazon, train sorti prêt à se poser ... j'eus une pensée émue pour mes quatre cent mille petits camarades encore impliqués dans cet infâme merdier et je me préparais mentalement à côtoyer, le plus discrètement possible ça va de soi, mes ennemis potentiels, qui hier encore faisaient la 'une' de mes préoccupations de militaire d'occasion .

Ainsi va la vie, pas toujours facile à comprendre !

L'aéroport d'El Aouina était à la taille de son faible trafic journalier ... deux ou trois avions ... ce qui permettait aux douaniers de prendre tout leur temps et même un peu plus, pour contempler votre passeport sur toutes les coutures, questionner, fouiller et finalement sans un mot d'un signe de tête arrogant à peine perceptible, presque à regrets, comme une grâce qu'exceptionnellement on vous accorde, de vous rendre enfin une liberté de mouvement confisquée depuis une heure ou deux.

A l'extérieur de l'aéroport une longue file de petits taxis rouge et blancs, des '4cv' Renault et des Dauphine, attendaient patiemment les passagers libérés.

“Bonjour, comment ça va ? “

“La Béés, la béés ... ça va, ça va “

“Je vais à la Maison Dorée ... “

“Ah! J'y connais,

... tous les M'sieurs y vont tous à la Maison Dorée ”

C'était en effet l'hôtel préféré - et pour cause, il n'y en avait pas beaucoup d'autres - des quelques voyageurs de passage à Tunis, quelque soient leurs nationalités et l'éventail de leurs activités, de la parfumerie aux explosifs, de la lingerie féminine aux armes de guerre ...

“Alors, ça roule ?... “ convenait-il de demander pour meubler la conversation .

“J'ti jure, ma parole, la '4cv' c'est la meilleure voiture du monde .. ! celle là a un million de kilomètres ... ça fait quat'fois que j'i r'fait le môteur et j'ti jure, elle est neuve”

Dès qu'il dépassait le soixante , tout se mettait à vibrer, à sauter, à brinquebaler, à ferrailer, comme si on passait le mur du son ... mais qu'importe !

A force d'usage, la banquette arrière avait le plus souvent rendu l'âme depuis bien longtemps et avait été remplacée par une planche de bois recouverte d'une plaque de mousse houscée d'un superbe tissu aux couleurs chatoyantes, rouge vif et vert pomme ...

Le luxe, quoi !

Une chose était certaine, entre la suspension très spartiate de cette caisse à roulettes et la banquette ainsi reconditionnée par un spécialiste, aucun nid de poule ne pouvait échapper à votre sagacité.

Et avec ça, le chauffeur du petit taxi se prenait pour Fangio !

Sa voiture était tout pour lui : son salon, sa mosquée, le symbole de sa réussite et de sa liberté. Bien ' tanqué ' dans son siège devenu baquet par un usage prolongé, pieds nus dans des babouches ou des charentaises pour être à l'aise, la radio diffusant du malouf du lever au coucher du soleil ... il roulait, roulait....

Etant donné son prix dérisoire, la course devait être faite en un temps record !...

Donc, une main sur le volant et l'autre allant du levier des vitesses au klaxon, le petit taxi se frayait son chemin 'à fond la caisse', en slalomant dans les ruelles étroites et noires de monde de la cité ...

On n'était pas au cinéma, mais plutôt dans un authentique scénic-railway et les sensations étaient garanties !

Après cet avant-première de 'TAXI' à la tunisienne, je n'avais plus un seul poil de sec en arrivant à la Maison Dorée.

Vu l'heure tardive, je décidais de remettre au lendemain matin mes premiers contacts avec les clients de l'avenue de Carthage et d'aller boire un verre au "Grand Café de Paris" qui trônait sur le cours Bourguiba.

La terrasse était bondée à cette heure et je me trouvais péniblement un petit guéridon entre deux tables occupées par des militaires en treillis vert olive.

Le temps de commander un demi de bière et de reprendre mes esprits, je remarquais que les uniformes à côté de moi ne semblaient pas être ceux de l'armée tunisienne qui normalement comportent des insignes ou des galons qui lui sont propres.

Là, rien ... absolument rien, susceptible d'indiquer une appartenance à un régiment d'une armée régulière.

On aurait dit des mercenaires.

Intrigué, j'interrogeais discrètement le garçon qui avait une bonne tête de djerbien, en payant mon demi avec un bon pourboire.

"Qui c'est, ces gars là ?" lui demandais-je à voix basse.

"Peuf ! qu'est-ce tu crois, des algériens ..." me répondit-il sur un ton dédaigneux et une moue de mépris expressive ...

" les militaires tunisiens, y sortent pas la semaine, y sont à la caserne ! "

Quel choc ... J'étais fasciné.

Je n'arrivais pas à détacher mon regard du groupe d'hommes assis à côté de moi. Comme tout soldat en permission ils blaguaient, chahutaient gaiement, s'interpellaient bruyamment.

A un moment donné, mon regard croisa celui d'un grand gaillard au visage berbère particulièrement volubile.

D'un mot que j'entendis clairement sans le comprendre, il suspendit toute leur conversation. Tour à tour ils me dévisagèrent comme si j'étais un pestiféré.

On avait tous le même âge et tous compris en une fraction de seconde l'indécence de la situation.

Je sifflais mon demi précipitamment et sans un autre regard vers eux, je m'éclipsais le plus dignement possible en essayant de dissimuler le trouble profond que je ressentais.

Alors c'était donc ça, des 'Fell' en liberté !
Des mecs comme les autres finalement !

En un instant je pris conscience du conditionnement psychologique dont je n'étais pas encore complètement sorti, de l'état de dépendance aux schémas stéréotypés qui m'avaient été si profondément inculqués par la chose militaire et dont jen'avais pas encore pu me débarrasser en six mois de retour à la vie civile.

Ridicule, je me sentais ridicule ..

Pourquoi étais-je parti comme un péteux ?

Je me promis d'y retourner le lendemain et pourquoi pas, de tenter d'échanger quelques mots avec eux.

Après tout, nous avons bien des choses en commun et beaucoup de sujets possibles de conversation.

Tu as manqué de jugeote en fuyant le contact, me disais- je en arrivant à l'hôtel. Je n'allais tout de même pas faire comme mon père qui n'a jamais pu blairer les allemands, les fridolins comme il disait, plus de douze années après la fin de la guerre ... enfin ... pour lui, la seconde édition il est vrai !

Du fond de mon lit, le regard perdu dans les pâtisseries du plafond, j'imaginai un dialogue qui tournait toujours autour de la même question : Pourquoi ça ?

Et si, d'un mot, d'un regard, d'un revers de main ... on balayait tout !

... les passions, les religions, les oppressions
les oppositions, les conditions, les obsessions
les pouvoirs, les désespoirs
les discours, les recours
et les rancunes ...

Et si l'espace d'un soir, encore une fois ... la dernière ... je vous le promets 'mon colonel', on refaisait le monde ici à Tunis au "Grand Café de Paris" entre gens vraiment concernés !

J'y revins le lendemain, puis le surlendemain à la même heure et chaque soir jusqu'à mon départ pour Constantine ... mais ils n'étaient plus là !

Leur permission passée, le devoir les avait sans doute appelés à d'autres occupations ... à une 'randonnée' dans les montagnes, de l'autre côté de la ligne Morice ... par exemple !

LA VIE DE CHATEAU

L'hôtel CIRTA avait emprunté le nom de l'ancienne cité numide restaurée au 4^{me} siècle par l'empereur Constantin qui donna à cette ville son nom actuel : Constantine.

Le bâtiment de style mauresque, un peu vieillot et bien mal entretenu, n'était pas un palace loin s'en faut.

Faute de mieux sans doute, il hébergeait une partie des officiers de l'état-major de la 10^{me} région militaire.

Chaque soir, à l'heure de l'apéro, le bar du Cirta était plein à craquer et après le repas on y jouait volontiers les prolongations. La gent galonnée et quelques civils peut-être fonctionnaires de passage résidents momentanés y refaisaient le monde comme au café du commerce en sirotant l'anisette ou le whisky, puis le cognac jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Le grand sujet de tous ces bavardages était évidemment la situation en Algérie ... qui ne pouvait que demeurer française pour toujours.

Il n'était pas toléré d'évoquer une autre hypothèse que cette évidence, sous peine de passer aussitôt pour le plus méprisable des traîtres à la patrie.

On y commentait aussi abondamment les opérations sur le terrain, en cours ou à venir. Chacun y allait de son mot de son renseignement, de son anecdote ou de sa confidence exclusive sur tel ou tel grand chef, sur telle unité, tel colonel de légende ... Les serveurs 'autochtones' ne perdaient évidemment pas une miette de ces bavardages intempestifs qui laissaient toujours échapper des détails très intéressants.

Ils n'étaient pas les seuls.

Ce soir là, j'en prenais aussi plein mes oreilles.

A la fin de la soirée je n'ignorais plus rien de ce qui se passait dans le secteur où je me trouvais six mois plus tôt.

C'est ainsi que j'appris ce soir là qu'un poste militaire au nord de Batna non loin de la voie ferrée, avait été investi au petit matin par les Fell, grâce ou à cause de la trahison des sentinelles ... et qu'une trentaine d'hommes y avaient été éliminés à l'arme blanche, pendant leur sommeil, dans des conditions épouvantables ... un vrai désastre !

On les avait découverts émasculés, la gorge tranchée, baignant dans une rivière de sang. Bien entendu les sentinelles et toutes les armes du poste s'étaient volatilisées. Des opérations sur le terrain avaient été immédiatement déclenchées pour tenter de retrouver les auteurs de cette action d'éclat.

Des accrochages étaient en cours.

Je savais tout: les noms de régiments engagés et de ceux qu'on attendait en renfort et les noms des officiers qui les commandaient ...

Si des journalistes avaient été présents, comme ils le sont maintenant dans les guerres médiatisées, on aurait retrouvé tout ça dans l'heure sur les antennes et dans tous les canards comme c'est le cas aujourd'hui à Kaboul ou à Bagdad ... pour satisfaire le voyeurisme médiatique qualifié bien à tort de "droit à l'information".

Je ne savais plus que penser d'une telle inconscience, d'une telle légèreté et d'un tel mépris de la vie des autres, de ceux qui étaient engagés sur le terrain.

J'étais effaré, atterré, comme peut l'être un naïf qui découvre tout d'un coup l'arrière décor insoupçonné de la pièce dans laquelle il vient de jouer son petit rôle.

Comme il devait être facile et combien intéressant pour le FLN de placer en ces endroits ses informateurs et d'y recueillir en douceur de substantifiques renseignements, de les recouper et de les exploiter ...

Et dire qu'aux mêmes heures dans tous les bars des grands hôtels d'Alger ou d'ailleurs, au Saint Georges comme à l'Aletty (ça, je l'ai vérifié !) les mêmes bavardages, les mêmes vantardises devaient produire les mêmes effets désastreux, les mêmes 'retours de bâton' sur le terrain dans les djebels ... payés par ceux qui s'y trouvaient les pieds dans la merde !

Mais de cela ces rats de bureau, ces soldats d'opérette s'en foutaient éperdument.

Lors de ce premier voyage, n'ayant pas encore pu nouer avec la société normale ... celle qu'on appelle "civile" de nos jours avec un brin de mépris ... les amicales relations qui se créeront ensuite et par une sorte de réaction grégaire, je recherchais encore le contact avec ce monde militaire qui demeurait et jusqu'à plus ample informé, mon élément encore habituel.

Pendant les week-end, un peu désœuvré, comme peut l'être un jeune voyageur en voyage, j'allais donc à plusieurs reprises déjeuner ou souper dans des mess de garnison ... puisque mon statut tout neuf d'officier, dit de réserve, me le permettait.

Les repas au mess étant beaucoup moins chers que ceux des restos en ville, c'était aussi une bonne façon de faire quelques économies sur mes frais de route ... je dois bien l'avouer.

Du coup, ma trésorerie s'en trouvait passablement réconfortée.

C'est ainsi que je découvris indirectement ce monde militaire que je ne connaissais pas, celui des servants d'états majors, qui faisait la guerre sans la faire vraiment ... virtuellement pourrait-on dire, en jouissant sans risque d'un confort de vie certain et d'avantages pécuniaires assez substantiels.

En plein centre d'Alger, le mess d'El Kétani était à ce propos un endroit intéressant.

Ouvrant en front de mer sur un complexe siesto-sportif de très bonne facture dont une grande piscine avec solarium et, si ma mémoire ne me fait pas défaut, de quelques courts de tennis, la salle à manger était digne de celle d'un grand restaurant.

En ce Dimanche midi d'octobre 1959, dans une ambiance de style 'Club Med' du meilleur aloi, d'élégants messieurs en tenue civile et de jolies dames pour la plupart en jupettes de tennis-women papotaient gaiement autour d'un apéritif en attendant que le repas fut servi par une volée de garçons en veste blanche et noeud papillon.

Ponctuées par des 'mon général' par ci, des 'mon colonel' par là, les conversations allaient bon train.

Un serveur m'installa à la hâte une petite table, un peu à l'écart dans un recoin de la salle, afin de satisfaire ma demande inopinée de repas dominical. Impressionné par l'ambiance, je m'asseyais timidement du bout des fesses en plongeant mon nez dans le journal que j'avais eu la bonne idée d'apporter pour me donner une contenance. Instantanément, toutes les conversations se mirent en sourdine et des regards inquisiteurs me toisèrent sans vergogne.

Pendant de longues minutes, je me sentis détaillé sur toutes les coutures.

Tous ces habitués du lieu se demandaient visiblement qui pouvait bien être cet olibrius en civil, ce patos au teint clair, qui osait ainsi troubler de sa seule présence l'entente cordiale habituelle de ce club pour officiers supérieurs, sans y avoir été expressément convié .

Déjà en présentant ma carte au contrôle à l'entrée, j'avais cru percevoir une sorte de gêne de la part de l'adjudant préposé... Il avait examiné mon document recto ... verso ... puis à nouveau recto, avec un brin de suspicion avant d'encaisser finalement et presque à regrets le prix de mon repas.

Comme un caillou arrivant dans une eau calme, ma seule présence estimée insolite avait créé quelques remous, suscité quelque méfiance qui s'estompèrent comme par enchantement avec l'arrivée des hors d'oeuvres.

Puis, on m'ignora délibérément ...

Le plat de résistance servi sur les tables, l'ambiance retrouva peu à peu son niveau sonore antérieur. Je pus enfin lever le nez de mon journal sans être remarqué et observer tout à loisir ce qui se passait autour de moi.

Ma première impression se confirma aussitôt. Il n'y avait là que du gratin, du vrai, de l'authentique : au propre ... il était dauphinois dans les assiettes ... comme au figuré.

A chaque table les conversations roulaient évidemment sur la chose militaire, comme s'il eût été sacrilège de converser sur un autre sujet ... au grand dam de ces jolies dames qui n'en bayaient pas une.

Donc, là encore, une confiance chassait l'autre ...

C'est à qui épaterait son auditoire avec les prouesses inédites vécues par d'autres sur le terrain.

Quand le fumet des cafés et pousse-café envahit la salle, ces dames et demoiselles ... qui en avaient probablement raz le bol d'entendre ces fadaises, quittèrent une à une la mangeoire pour investir de leurs gracieuses silhouettes les chaises longues au bord de la piscine.

A ce moment là, on était loin, très loin ... du djebel, mais aussi de la bataille d'Alger qui avait fait rage ici trois ans plus tôt. La ville était maintenant un havre de paix comparée aux villages les mieux pacifiés.

La guerre était ailleurs, loin dans les montagnes, menées par d'autres colonels prestigieux.

Les messieurs se regroupèrent enfin pour évoquer dans le détail et entre connaisseurs, les seuls sujets vraiment dignes d'intérêts à leurs yeux : les grandes opérations en cours et les dernières histoires de cul des corps de garde de la garnison.

On m'avait alors complètement oublié dans mon coin.

Pendant que le Cognac investissait les gosiers pour y éteindre le feu des conversations, mon esprit à nouveau vagabondait ...

Décidément ici, en cette bonne ville d'Alger, la vie n'était pas aussi désagréable qu'on voulait bien le croire ou le prétendre dans les salons parisiens ... et la guerre ne semblait être ni une calamité, ni une fatalité, mais quasiment une sinécure.

Tout ce joli monde là ne semblait pas pressé du tout ... mais alors pas du tout, d'en finir avec la rébellion et je me disais que vue de ce mess d'El Kétani, la guerre d'Algérie n'était pas aussi terrible qu'on l'affirmait sur les ondes et dans les journaux.

Dans un tel contexte, ça m'aurait assez bien convenu de devenir un ancien combattant glorieux, décoré, reconnu, et pour tout dire ... exemplaire.

Mais le 'Grand Racleur' ne m'avait pas cru digne de cette insigne faveur réservée sans doute à ceux qui la méritait vraiment.

Tant pis, n'en parlons plus !

Monsieur ZSOMBREK

Dès sept heures du matin, le magasin de pièces de rechange de Monsieur Zsombrek était ouvert.

Il n'était pas le seul. A cette heure matinale Alger grouillait déjà comme une ruche en pleine activité.

On travaillait beaucoup en Algérie et, contrairement à la métropole, les commerces, les ateliers et les bureaux ouvraient très tôt le matin.

C'était comme ça en pays méditerranéen.

De gros autobus bondés jusqu'aux ouïes transportaient de bon matin leurs usagers aux quatre coins de la ville, en crachant leurs fumées noires au raz du bitume. Dès l'aube le trafic était intense et les klaxons s'en donnaient à coeur joie comme s'il eût fallu réveiller bruyamment d'éventuels retardataires un peu trop colle-aux-draps.

Le rideau du magasin était à peine levé que les clients s'y engouffraient pour être servis, que le téléphone sonnait en rafale pour commander des pièces à expédier dans l'heure vers l'intérieur du pays et jusque dans le sud à plus de mille kilomètres de là.

Dans chaque magasin, comme celui de Mr Zsombrek, une armée de coursiers à vélo ou à vélomoteur pour les plus chanceux, car les rues d'Alger n'en finissent jamais de monter ... faisaient ainsi le va et vient entre les différentes gares routières pour y porter en urgence les pièces de rechange reçues de France ou d'Amérique quelques heures plus tôt.

Il fallait les acheminer par cars, par camions ... ou par bourricots, coûte que coûte, malgré les aléas de la guerre les ouvertures de route, les contrôles militaires et les embuscades.

Le bled en avait toujours grand besoin.

Que ne doit-on faire pour que la machine économique apporte l'indispensable pain quotidien, quand il faut gagner sa pitance en dépit des événements, quand il faut que tel engin de travaux, tel camion ou telle machine agricole puisse être maintenue en état de produire et qu'on ne peut faire autrement sous peine de péricliter.

Face à cet impératif, le prix final n'avait que peu d'importance eu égard à cette nécessité de réparer la machine dans le délai le plus bref, en des endroits si reculés qu'il était fréquent de ne pouvoir y accéder qu'une fois par semaine ou par quinzaine. Il ne fallait donc pas rater la vacation.

Car, en ce temps là, il n'y avait pas d'assurance chômage ou de perte d'exploitation, pas d'assistanat public, pas de subventions agricoles, pas d'aide aux entreprises de quelque nature que ce fût ... Il n'y avait d'ailleurs pas de bureau où aller pleurer pour les obtenir.

Il fallait se démerder seul ... tout seul !

On ne pouvait compter que sur soi-même et éventuellement sur les amis ou relations qu'on avait su se créer par delà les générations, les origines, les cultures, les religions et dans le cadre d'une réciprocité tacite et bien comprise et sans autre considération d'aucune sorte ... quoi qu'on en dise à présent dans les shows télévisuels de la classe politique française ou algérienne.

L'agriculture avait évidemment une place prépondérante dans l'économie du pays et le plan Marshall d'aide américaine mis en route à la fin de la guerre de 39-45, l'avait largement approvisionné en matériels de gros calibre pour exploiter la terre. Des engins de terrassement de grande capacité avaient aussi fait leur apparition dans les campagnes à la même période, ce qui avait permis d'améliorer considérablement les réseaux d'irrigation de régions entières, les rendant ainsi d'une exceptionnelle fertilité.

L'installation de groupes électrogènes puissants avaient permis aux exploitations, non seulement de produire leur électricité domestique, mais aussi de faire fonctionner de véritables mini-usines agricoles au fin fond du bled pour transformer les récoltes en produits finis, prêts à être exportés.

Tout cela était économiquement très innovant comparé au monde agricole métropolitain.

Il y avait donc la nécessité d'une maintenance efficace du matériel assurée par des mécaniciens formés sur le tas ou importés, mais dont la compétence était souvent époustouflante.

Un véritable réseau d'ateliers de toutes spécialités était ainsi capable de remettre en état voire de façonner n'importe quelle pièce de rechange pour n'importe quel engin spécial, n'importe quel camion ou véhicule.

Quand on est loin de tout, il faut savoir faire l'impossible pour se sortir de situations difficiles et quand, par malheur, on ne pouvait y parvenir sur place ... et bien on tentait de la trouver ou de la faire fabriquer au delà des mers, grâce aux efforts et aux connaissances de Monsieur Zsombrek ... et des autres.

Pour ma part, une bonne partie de mon temps était donc consacré à faire de petits croquis et à relever des cotes à destination de mes commettants usiniers, aux fins de mettre en fabrication tel ou tel type de pièce ou d'étanchéité promises à une bonne carrière.

Les pieds-noirs, quelque soit leur origine régionale ou ethnique, étaient de nature très entreprenante. Ils avaient conservés dans leurs gènes l'esprit pionnier de leurs ancêtres : durs au travail et prompts à saisir les opportunités qui se présentent pour améliorer leur sort.

Ils aimaient le travail. Ils aimaient prendre des risques. Ils aimaient réussir ... et ils aimaient le montrer !

Monsieur Zsombrek était comme ça : un authentique pied-noir ... sur toute la ligne.

Il avait aussi et selon la rumeur publique, un passé militaire glorieux, mais n'en parlait jamais. Juif-hongrois d'origine, ancien légionnaire, il avait fait la campagne d'Italie et avait été gravement blessé à Cassino, disait-on.

Une profonde balafre lui barrait la joue du nez à l'oreille, probable souvenir de son passé de baroudeur. Mais ce qui fascinait le plus dans ce personnage haut en couleur, à la fois jovial et mystérieux, c'était ce regard d'un bleu métallique intense, difficile à soutenir tant il était inquisiteur.

Un regard, comme on dit, qui déshabille .. mais en même temps imprégné d'une telle franchise, d'une telle loyauté d'une telle volonté, qu'une relation de pleine confiance et d'estime réciproque s'établissait aussitôt.

C'était ma première visite chez lui à Alger, mais nous nous connaissions déjà pour s'être rencontrés au salon de l'auto à Paris.

Après un petit quart d'heure d'agitation intense nécessaire à l'expédition des affaires courantes il fit le tour du comptoir du magasin en me disant très simplement :

“Ah ! maintenant, ça y est ... on peut aller boire un coca“

A ce mot, pour lui familier, le caniche royal qui était couché derrière la banque se leva, sorti du magasin, tourna à gauche et remonta en précurseur le trottoir de la rue Sadi-Carnot pour s'engouffrer dans le premier bistrot du premier coin de rue.

Je me dis que ce chien connaissait bien les habitudes de son patron ...

Nous entrâmes à notre tour dans le troquet, et en saluant Mr Zsombrek d'un mouvement de tête interrogateur assorti d'un signe des deux doigts de la main, le bistrotier demanda sans attendre la réponse : “deux ...? “

D'une main leste, il fit jaillir deux quart de Champagne d'un compartiment de sa glacière habituellement réservé à Monsieur Zsombrek et dans la foulée en fit sauter les bouchons.

“C'est ça que vous appelez du coca ... ? “
lançais-je l'air goguenard.

“Pourquoi, répondit-il en souriant de toute ses dents, vous n'aimez pas celui là ? Il vaut largement l'autre, vous verrez ! “

Dès que les verres et la kemia arrivèrent sur le comptoir Mr Zsombrek appela son chien :

“Debré ... vient ici manger un petit poisson “

“C'est le nom de votre chien ?...” lui demandais-je interloqué.

“Ah oui, c'est son nouveau nom ...

Avant c'était Bobby, mais depuis que nous avons un premier ministre qui obéit comme un toutou à la 'grande Zohra' (traduisez : le général De Gaulle) je l'ai rebaptisé! ça lui va comme un gant et à l'autre tapette aussi ...”

lança-t-il d'une voix assez forte pour être clairement entendu par les autres consommateurs.

Tout le bistrot éclata de rire ...et les commentaires allèrent bon train sur les facéties.. de la “mère Michelle” de ce “grand couloir de De Gaulle” ... et sur tous les “pédés” du gouvernement.

Nous n'étions alors qu'en Octobre 1959 .. mais déjà, dans tous les cafés d'Alger et d'ailleurs, le triste ton était donné.

Le discours du Général annonçant le projet d'autodétermination avait eu lieu le 16 Septembre et tout le monde savait, même s'il faisait semblant de ne pas y croire vraiment, que les dés étaient pipés qu'il avait dans la tête de larguer l'Algérie et qu'il faudrait se battre pour ne pas quitter ce pays ... ”que nos pères ont fait avec leurs mains, vous entendez monsieur ... avec leurs mains” ... dites leur bien ça, en métropole !

Les “métropolitains “ et les “arabes” ayant la supériorité du nombre d'électeurs, l'issue de ce scrutin ne faisait d'ores et déjà aucun doute pour personne. (trois ans plus tard, le résultat sera un OUI ... “franc et massif” ... en faveur de l'indépendance pure et simple)

Il n'y avait guère que la nomenklatura républicaine et quelques illusionnistes de la politique pour prétendre que cette consultation électorale pourraient être en faveur ... d'une “solution associée” à la France.

Au niveau du trottoir, c'était cousu de fil blanc, du cinéma, de la poudre aux yeux .. les carottes risquaient bel et bien d'être cuites et la fronde populaire allait déjà bon train.

Elle ne fera que s'amplifier, au gré des discours mensongers des uns et des autres, jusqu'à ce que sonne l'heure de la grande débâcle de 1962 qui, en dehors de toute autre considération idéologique ou politique, allait ruiner ce pays prospère.

Pour longtemps, pour très longtemps.
Quelle tristesse !

La CHIE-EN-LIT ... GENERALISEE

Quand je revins à Alger en Février 1960 la reddition, dite honorable, du camp retranché des barricades avait eu lieu quelques jours auparavant.

Durant une décade, cette insurrection avait mis le centre d'Alger à feu et à sang. Une vingtaine de morts et plus de cent cinquante blessés était le triste bilan de cet épisode exemplaire de la connerie humaine.

Il n'y avait plus un seul pavé sur le plateau des Glières, sur le boulevard Laférrière et aux alentours de la Grande Poste.

Une épaisse couche de bitume recouvrait maintenant la chaussée. L'avenir des pavés sur la gueule des flics était ici très, très compromis, faute de munitions appropriées à portée de la main.

Il faudra donc désormais trouver d'autres sites plus propices à faire la révolution de rue !

Heureusement il en restait beaucoup par ailleurs ... dans les rues de Paris notamment !

Les traces de ce soulèvement populacier, qui avait dégénéré comme l'on sait en affrontement sanglant avec des forces de l'ordre fort mal commandées, étaient encore bien visibles, tant dans les rues du centre ville que sur les visages inquiets et renfrognés des passants ou des petits groupes de militaires qui, de-ci de-là, gardaient encore symboliquement certaines positions considérées sans doute comme stratégiques en cas de reprise des hostilités.

“Français d'Algérie ..” avait déclaré le général-président pendant le soulèvement ...“comment pouvez-vous écouter les menteurs et les conspirateurs qui vous disent qu'en accordant le libre choix aux algériens (l'autodétermination évoquée dans le discours du 16 septembre) la France et De Gaulle veulent vous abandonner, se retirer d'Algérie et la livrer à la rébellion ? “

Que voilà un bel exemple de double jeu et de double langage politique dont personne n'était dupe dans toutes les couches de la population, surtout les plus modestes .. auxquelles cette allocution était visiblement destinée.

Le général de Gaulle venait de faire sa seconde tournée des popotes militaires dans le bled pour tenter de calmer une nouvelle fois la grogne et de canaliser les turbulences de ces officiers d'active (... et bien souvent en passe d'être activistes !) qui persistaient à ne pas vouloir accepter telles quelles les contradictions maintes fois répétées dans les discours.

Celui du 16 Septembre précédent avait non seulement provoqué des remous dans la population (le mot est faible !) et engendré l'épisode des barricades, mais aussi accentué le trouble dans les rangs des militaires qui n'arrivaient toujours pas à digérer la langue de bois du pouvoir politique eu égard à ce qui leur était demandé de faire sur le terrain.

“ Ferhat Abbas réclame l'indépendance de l'Algérie, mais Ferhat Abbas est un jean-foutre (merci pour lui .. !) L'indépendance de l'Algérie, ce serait la clochardisation du pays ... “

... aurait déclaré le Général en visite chez les parachutistes du Constantinois ... histoire de remettre un peu de baume au coeur de ces centurions.

Je me demande encore aujourd'hui si cette intéressante observation, précédée et suivie de quelques autres du même type, était **une prémunition** (1) ... **prémonitoire** ou un simple boniment de circonstance jeté en pâture au désespoir public.

Quelques mois auparavant, en Août 1959, le même général-président aurait confié au sous-préfet Belhadad :
(un musulman, mais oui ! ... le premier, seul et unique en Algérie)

(1) Figure de rhétorique employée pour préparer l'auditoire à une idée assez hardie ...

“Après le cessez le feu, une période de transition est nécessaire pendant laquelle rien ne sera fait ni décidé dans le domaine politique ... /... /... Pendant cette période, la liberté sera totale et chaque algérien sera libre de défendre son point de vue et ses idées /... Mr Ferhat Abbas pourra sillonner toute l'Algérie s'il le désire, sans aucune restriction “

... heu ... heu ... !

**

Pendant ce temps là, c'était plus ou moins la débandade dans les rangs de la rébellion.

Dans les villes il ne se passait plus rien.

Les attentats étaient de l'histoire ancienne.

Sur le terrain, les opérations militaires dites “ Jumelle “ puis “Pierres Précieuses” avaient laminé ce qui restait des maquis FLN dans le djebel.

Jamais la situation n'avait été aussi favorable aux militaires français depuis le début des événements et jamais elle n'avait été aussi difficile pour les combattants de l'intérieur.

A l'extérieur, ce n'était pas mieux.

Dans les rangs de l'ALN stationnée à la frontière algéro-tunisienne, régnait l'anarchie au point que des bandes de soudards armés jusqu'aux dents s'étaient constituées pour dévaliser et rançonner les populations civiles aux alentours.

Bien entendu, les tunisiens n'appréciaient pas ...

Malgré une tentative musclée et exemplaire de remise en ordre avec exécutions sommaires des meneurs devant le front des troupes, ces bandes organisées subsisteront longtemps ... et même après l'indépendance, près des frontières et à l'intérieur. (...et peut-être y sont-elles encore de nos jours sous l'étiquette d'islamistes, toujours prêtes à rançonner le voyageur égaré ?)

Et puis les chikayas , les intrigues et les complots avaient mis à mal le clan des révolutionnaires de palace.

Le GPRA disait-on à Tunis, était dans une situation très critique, à deux doigts d'implorer sous la pression des “ colonels ” (là aussi ...! décidément la maladie était dans tous les poulaillers !) et du désaccord chronique existant entre les chefs plus ou moins historiques de cette “révolution” qui au vrai fond des choses et comme toutes les autres ... laissait un peu à désirer.

Le pauvre Ferhat Abbas, objet de toutes les critiques, urbi et orbi, oserais-je dire ... dans son propre camp comme dans la bouche du général (on vient de le voir ... !) avait été débarqué du GPRA fin 59, puis ré-embarqué comme “président” en Janvier 1960, faute de mieux sans doute, par ceux-là même qui l'avaient dégommé auparavant .

Oh ! mamma mia ... !

que les temps étaient durs en 1960, pour tout le monde ... et combien il était difficile au ras du trottoir, de s'y retrouver dans ce bordel ambiant.

C'est ce que je me disais chaque jour en allant quêter ma pro-vende auprès de mes clients, le plus souvent (mais pas toujours) prosélytes de l'Algérie française abreuvés de tous côtés d'informations tendancieuses et contradictoires, voire de bobards, aveuglés par des idées fausses, bouleversés par des événements sanglants à répétition et donc dans l'incapacité de faire, sur l'instant, la part des choses, de les estimer à leur juste valeur.

Car le vulgum pecus était non seulement manipulé à outrance par l'information ou la propagande, mais restait le plus souvent dans l'ignorance bien entretenue de ce qui se passait réellement sur le terrain ...

En Janvier 60, débutait ce qu'on appellera "l'affaire Si Salah" du nom de ce chef de la willaya quatre (1) dont les combattants, très endommagés par l'action des militaires français mais aussi par l'absence de soutien logistique de l'ALN des frontières, souvent sans munitions, crevant de faim et de froid, avaient choisis de négocier ... une reddition honorable dans le cadre de la 'paix des braves' ... cette extravagante proposition faite par le général à je ne sais plus quelle occasion et renouvelée depuis à différentes reprises.

Fallait-il que le maquis soit exsangue pour en arriver à croire à cette fadaise ... mais passons !

Les contacts avec la willaya et Si Salah en personne, avaient été menés de main de maître par des officiers du renseignement français aidés en cela par une importante personnalité musulmane de Médea ... jusqu'à organiser en Juin 60 un rocambolesque rendez-vous ultra secret à Paris, au Palais de l'Elysée, entre une délégation de maquisards conduite par Si Salah, et le général de Gaulle en personne ... (2)

Cette démarche audacieuse dans le contexte du moment, probablement la première et la dernière du genre, faut-il le préciser, n'eut pas la suite favorable qu'on pouvait en attendre. Elle fit long feu et se termina en ' biberine ' (3) par l'élimination tragique des participants algériens dès leur retour en Algérie, faute d'une protection suffisante et efficace, dans des conditions pour le moins obscures et non encore élucidées de nos jours.

(1) Alger et environs, de loin la plus importante

(2) Pour ceux que ça intéresse: voir le récit détaillé de cette sombre affaire dans " Les Feux du Désespoir " de Yves Courrière. Fayard Ed.

(3) Expression marseillaise : comme la tétine d'un biberon après un usage prolongé ...

Cette intéressante tentative de paix acceptée par des combattants de l'intérieur aurait certainement pu aboutir à un résultat positif pour peu que le général et son entourage l'aient prise au sérieux.

Ce ne fut pas le cas, loin s'en faut ! On n'a sans doute pas compris alors (ou pas voulu comprendre, ce qui revient au même !) le grand intérêt qu'il y aurait eu à favoriser l'émergence d'une autre composante issue des combattants de l'intérieur et d'y croire, au lieu de considérer finalement ces hommes de courage comme des fantaisistes ou des va-nu-pieds à l'aspect par trop rugueux et, somme toute, non représentatifs de la cause algérienne.

Ce cheminement là aurait pu aboutir à une solution raisonnable, autre que celle que nous avons connue et qui a mené ce pays à la ruine.

Mais nos dirigeants gaullistes ont préféré ouvrir au même moment et justement en Juin 60 (ceci explique peut-être cela ...) des négociations, mort-nées dans un premier temps mais néanmoins menées à terme, avec les représentants du GPRA de Tunis.

C'était un choix arbitraire et désinvolte dont les conséquences humaines, morales et économiques furent dramatiques pour toute les populations qui composaient l'Algérie d'alors.

Au minimum, ce ne fut pas le bon ... comme on a pu le constater depuis.

Il faudra attendre longtemps pour que quelques bribes de cette histoire top secrète arrivent aux oreilles du citoyen lambda et il y a tout lieu de penser, encore aujourd'hui, qu'elle n'est pas encore révélée dans tous ses détails, ses attermoissements et ses conséquences.

Un peu plus tard, l'ombre de l'affaire "Si Salah" planera sur le putsch des généraux et le procès qui s'ensuivit ... mais c'est encore pour le moment, une autre histoire !

Toujours au mois de Juin 1960, le FAF (Front de l'Algérie Française) fit son apparition sur la scène publique.

Ce vaste rassemblement politique très “algérie française” aux contours encore assez flous, avait ratissé très large : ouvriers, employés, ménagères, étudiants, colons, fonctionnaires, communistes de Bab-el-Oued, bourgeois des hauteurs d'Alger et une centaine de milliers de musulmans de tous poils ... le président n'étant autre que le déjà très célèbre et incontournable Bachaga Boualem, le musulman de toutes les sauces ... c'était tout dire !

Dès sa création, le FAF connût un franc succès populaire d'autant plus que les attentats terroristes avaient repris de plus belle un peu partout, même à Alger et que des plasticages bien orchestrés visaient les Européens libéraux dont les propos étaient jugés contraires aux sacro-saints leitmotifs opposés ... de l'Algérie française et de l'Algérie algérienne.

La reprise en main de l'ALN, notamment aux frontières par leur nouveau chef le colonel Boumédiène, ainsi que le départ simultané et ô combien précipité du général Challes qui n'avait pu achever les actions en cours sur le terrain comme il le demandait avec insistance au gouvernement, n'étaient certainement pas étrangers au retour des attentats après la très longue période de relative tranquillité que le pays venait de vivre et qui laissait (enfin, presque !) à penser que c'en était fini de la rébellion.

En quelques semaines le FAF enregistra plus d'un million d'adhésions dont le ticket, ni modéré ni modérateur, n'était pas vendu sous cape ou à la sauvette, mais tout à fait librement dans les cafés, les restaurants, les boutiques etc ..

L'un de ces points de cotisation volontaire et de diffusion des articles de propagande, tracts, affiches, pamphlets, était le magasin de Monsieur Zsombrek dont le frontispice s'ornait désormais d'une grande banderole du “ FAF “ en lettre rouge sur fond blanc, visible d'un bout et de l'autre de la rue Sadi-Carnot.

Tout visiteur qui se pointait au magasin se voyait donc prié énergiquement de “ soutenir “ le mouvement en sortant de sa poche quelques dizaines de francs ... ou plus si affinité !

Au Salon de l'auto de Paris d'Octobre 1960 Mr Zsombrek, son carnet à souche à la main, sollicitait de stand en stand les exposants pour une cotisation volontaire en se faisant le propagandiste du “FAF” ... et ça marchait très fort, chacun y allant de son obole pour être bien vu de cette force montante ... (sait-on jamais ... devaient-ils penser !) ... mais aussi, sans aucun doute de Mr Zsombrek, cet excellent client au remarquable potentiel d'achat !

Je fus sans doute l'un des seuls à refuser ouvertement de payer cet impôt mafieux pour la cause de l'Algérie française en arguant que le don en nature que je venais de faire à cette généreuse idée ... don d'une trentaine de mois de ma très courte existence ... était amplement suffisant à mes yeux.

L'argument ne parut pas satisfaire pleinement Mr Zsombrek mais il n'insista pas outre mesure ... pas plus pour le FAF qu'il ne le fera ultérieurement pour ma cotisation à l'OAS !

On a beau dire mais qu'ils soient légaux, abusifs ou/et subversifs, les impôts exceptionnels et autres rackets du même type ... à la fin ... ça lasse !

“Debré ! viens ici ... Dis merci au Monsieur qui vient de payer pour l'Algérie française ! Allez! remue ton petit radar ...”

Et le caniche commençait à agiter le moignon prolongé d'une touffe de poils frisés qui lui servait de queue ...

“Plus vite ... plus vite !” Et le chien accélérât progressivement les battements.

“Stop !” ...

Et la queue s'arrêtait net ...

Le chien s'asseyait alors en ouvrant la gueule, l'air satisfait sous les applaudissements.

A chaque démonstration semblable tous les clients du magasin, européens ou musulmans, étaient pliés de rire. C'était l'attraction du village !

Certains prenaient alors Monsieur Zsombrek pour un simple d'esprit, un original, un farfelu ...
Les imbéciles heureux !

Le numéro de clown du chien de Mr Zsombrek continuera imperturbablement jusque et bien après l'indépendance. Il s'appellera successivement Ben Bella puis Boumédienne sans que personne ne s'étonne de ces provocations faites en pleine rue et ne cherche quelques puces ... non pas sur la tête du chien, mais bien sur celle de son maître.

Monsieur Zsombrek avait réussi à se faire passer pour un original un peu fou ...

Les imbéciles heureux, s'ils avaient su ...

**

C'était tout à fait évident ...

En cette fin d'année 1960, de discours en parolotes plus ou moins officielles, on s'acheminait inéluctablement vers une république algérienne pure et dure, sans concession aucune pour ces 'européens', ces 'infâmes colonisateurs' installés ici sans vergogne par d'autres républiques d'un autre temps, ces empêcheurs de tourner en rond dans le meilleur des mondes politiques, ces opposants bornés et obtus aux " grands desseins pour la France " concoctés par le général-président ... ou pour certains inconditionnels, quasiment visionnés par le prophète (à chacun le sien ...!).

C'est à partir de ce moment là qu'aux yeux du gouvernement français le FLN cessa d'être une organisation subversive, l'ennemi à abattre, pour se transformer par la magie du verbe politique en un interlocuteur valable et digne de la plus grande considération.

C'est à partir de ce moment là qu'on trouva que la poire était suffisamment mûre, pour qu'un "dialogue constructif "... puisse s'établir entre gens d'un même monde économiquement irresponsables, en se mettant d'accord pour ruiner ce pays tout en gardant la face, mais sans se préoccuper des conséquences que cela aurait inévitablement sur ses habitants actuels, comme sur ses habitants futurs.

Le lamentable voyage réalisé au pas de charge, tant devait être grande la trouille d'un attentat, entrepris par le général au début Décembre cristallisa toutes les angoisses et mis en quelque sorte le feu aux poudres du désespoir ... de l'incompréhension totale et définitive.

Avant cela, tout était encore plus ou moins possible pour sauver ce pays de la ruine. Mais maintenant les dés étaient jetés, les carottes définitivement trop cuites et tout le monde, peu ou prou, le savait.

Chacun a donc réagi comme il le pensait, comme il le pouvait ... " On fait ça qu'on peut, avec ça qu'on a ! "

Parmi les pieds-noirs et la plupart des musulmans qui avaient quelque chose à perdre et rien à gagner dans une Algérie qui deviendrait à coup sur "démocratique et populaire" ... c'est à dire socialiste et autogestionnaire, vue la tournure des choses et avec cette promptitude qu'on les méditerranéens à comprendre avant la lettre ce qui va leur arriver, l'ambiance était au plus bas ... cette fois vraiment pour de bon.

Pour la première fois, j'entendis parler sérieusement de départ et de reconversion sous d'autres cieux par des gens raisonnables aux propos modérés.

Il s'agissait de prévoir un repli sur des positions stratégiques préparées à l'avance ... vers la métropole bien sur, mais aussi vers l'Espagne ou vers quelques autres contrées lointaines de préférence francophones comme la Calédonie.

Le plus souvent on improvisait dans la circonstance.

Des agriculteurs achetaient des terres ailleurs en ayant la ferme intention de s'y installer à court terme, ce qu'ils feront avec tout leur personnel de production, européen et musulman, et leur famille.

Ces " harkis " de la terre, eux, n'ont pas été oubliés sur place !

Le savoir faire de ces professionnels là, même s'ils n'étaient pas très nombreux (encore que, ça reste à chiffrer!) ont du faire cruellement défaut à la nouvelle Algérie algérienne démocratique et populaire qui succéda au colonialisme de papa.

Les entrepreneurs et les commerçants questionnaient tous les " patos " de mon genre qui passaient dans leur galaxie pour tenter de mieux apprécier cette métropole trop souvent incon nue et qui leur faisait, je crois ... si peur :

"... vous comprenez, si on doit partir, entendais-je de ci de là, on aimerait bien aller vers Nice ou Montpellier ... (évidemment !)
Par hasard vous ne connaissez pas quelque chose à vendre dans le sud, n'importe quoi ... pour avoir un point de chute, sait-on jamais ce qui peut arriver ici ... "

Et pour la Xieme fois je répondais ... pour ne pas accentuer leur découragement : " Pour le moment non, mais je vous le promets, je vais me renseigner "

Si j'avais été un opportuniste, je me serais reconverti sur le champ en agent immobilier ou en vendeur d'entreprises véreuses à la grosse commission. J'aurais fait fortune, tant la demande était étoffée et les acquéreurs ... bien disposés !

Mais voilà, je ne l'étais pas ...
Que d'occasions manquées !

Sur tous les plans cette fois là, ma tournée en Algérie avait été très décevante. C'est à peine si j'avais fait mes frais, comme on dit dans le métier !

L'inquiétude générale était si grande que, pour la première fois, les affaires étaient presque au point mort.

En arrivant à Casablanca, j'espérais bien remplumer mon très maigre carnet de commande.

Le général, lui, allait commencer la sienne à Aïn-Témouchent et très égoïstement après ce que je venais de voir et d'entendre, je lui souhaitais ...“ bien du plaisir !”

Lui et moi, c'est vrai, ne vendions pas du tout les mêmes salades et ne mangions évidemment pas, au même ratelier, le même couscous.

Contrairement à lui j'avais besoin de travailler pour vivre et, toute affaire cessante, je devais sérieusement m'y employer. Tout le reste n'étant finalement que littérature ... je me mis âprement au boulot.

Avec le recul je peux dire qu'à cette époque là, le peuple de France était très chanceux ! Il avait probablement l'armée la plus sereine, la plus respectueuse de la nation et en un mot la plus républicaine qui soit, quoi qu'on en dise aujourd'hui.

Elle supportait en effet sans broncher (ou si peu !) toutes les erreurs d'un pouvoir politique incohérent concoctées à jet presque continu. Il faisait preuve tantôt d'une incompétence crasse ou d'une passivité stupéfiante, tantôt d'une folie des grandeurs tout à fait irréaliste et dans tous les cas, d'une méconnaissance étonnante des mentalités propres à ces contrées.

Dans n'importe quel autre pays au monde, hormis ceux dotés d'une démocratie solide, réelle et véritable, ce qui n'était pas notre cas loin s'en faut, il y a belle lurette que dans de telles circonstances l'armée aurait pris le pouvoir sans autre forme de procès ...

Parmi toutes les 'erreurs' gouvernementales successives depuis le début de la guerre, l'une des plus remarquables fut sans conteste le projet de "trêve unilatérale" exprimé en Avril 1961 par une note confidentielle (mais néanmoins diffusée à la presse ..) du premier ministre Debré au général Gambiez, le nouveau commandant en chef, qui avait succédé depuis peu au général Crépin, qui lui-même avait remplacé le général Challes ... qui lui-même ...

Quand une armée est dans le malaise on fait valser les généraux sans se poser de questions, comme les français changent de docteur pour être mieux soignés ou de commerçant pour être mieux servis ou de percepteur ... ah non! ça ... c'est pas possible .

On allait donc suspendre, c'est à dire stopper, toutes les opérations en cours sur le terrain, aucune opération nouvelle ne devant même être envisagée !

Rendez-vous compte !

Pire ...

les zones interdites dans le djebel où se déroulaient ces opérations ne seraient plus ni surveillée ni .. of course .. bombardées. Elles deviendraient donc un havre de paix pour les djounoud et leur permettraient de se refaire une santé, de passer de l'état de moribond déjà froid à celui de terroriste réactivé en voie de développer de nouveaux attentats ... !

"Elle est pas belle, la Guerre ? " aurait-on pu dire de nos jours. En clair, on demandait à cette armée, après six années de combats et une victoire militaire quasi acquise, de faire unilatéralement marche arrière pour redonner à l'adversaire force et vigueur afin d'entreprendre avec lui des négociations sur un pied d'égalité. Ben voyons !

Quelle armée au monde aurait accepté, sans broncher, sans sourciller, un tel bordel, un tel camouflet, une telle désinvolture politique, un tel cynisme sans se révolter d'une façon ou d'une autre, sans devenir factieuse.

Hormis un quarteron de généraux et de colonels suffisamment fous pour jouer aux boutefeux, la réponse est : **la nôtre !**

Mais quand même ... il est permis de s'étonner de cette situation là ... car enfin .. ils étaient légion ces hauts militaires à critiquer, à vilipender la politique du moment, à dire leurs sentiments indestructibles en faveur de cette Algérie française, à se rallier à la réprobation quasi générale du " largage" tant redouté et à laisser croire aux pieds-noirs qu'ils pourraient compter sur eux le moment venu.

Plutôt que de respect envers la république, il me semble surtout que la plupart de ces jolis messieurs ne voulurent pas compromettre leur carrière personnelle ... et que l'on troquât alors allègrement son stick d'officier supérieur orgueilleux soi-disant prêt à défendre coûte que coûte cette noble cause, pour le 'parapluie' ... à l'abri duquel on pût continuer de têter le lait, ô combien nourricier, de ce cher pays confortablement installé dans les honneurs dus à son rang.

L'annonce de cette trêve unilatérale, qui ne débutera officiellement qu'en Juin 61, provoqua sur le champ et sur le terrain, une reprise immédiate de l'activité des commissaires politiques du FLN, sur le thème :

“ le roumis français se dégonfle, il met le genou à terre ... c'est le moment d'en profiter ! “

Bien vu, Djoundi ...

A ta place j'aurais, de la même façon, saisi cette occasion inespérée !

“REPUBLIQUE ALGERIENNE GOUVERNEMENT PROVISOIRE
ARMEE DE LIBERATION NATIONALE WILAYA n°1

GOUMIERS ET SOLDATS MUSULMANS !

Le colonialisme français agonise ! L'OTAN exige de la France le retour de ses forces ! La France se débat des crises économiques et financières. Le coût de la vie augmente alors que le franc dévalue.

C'est pour cela que la France commence à évacuer certains postes et à renvoyer chez eux sans aucune garantie les supplétifs, les mokhaznis et les goumiers.

SOLDATS MUSULMANS ! GOUMIERS QUI SERVEZ EN-CORE DANS LES RANGS ENNEMIS !

La France ne pourra plus continuer la guerre en Algérie.

N'attendez pas qu'elle vous renvoie à votre tour.

Pensez à votre avenir ! Prenez vos dispositions !

Les colonialistes sont ingrats.

Pendant que vous êtes à leur service, ils détruisent vos douars, brûlent vos maisons et tuent vos familles.

GOUMIERS ! SOLDATS MUSULMANS !

Nous savons que le colonialisme vous a trompé ...mais il ne pourra pas vous tromper toujours ! La victoire du peuple Algérien est proche. Rejoignez vos place dans les rangs de l'A.L.N. avant qu'il ne soit trop tard.

Désertez les postes ennemis et dirigez vous sur la population qui vous amènera jusqu'à nous.

Agissez vite et rejoignez nous pour le beau combat de libération de notre chère patrie.

**VIVE L'ARMEE DE LIBERATION NATIONALE
VIVE L'ALGERIE LIBRE ET INDEPENDANTE**

* reproduction d'un tract du FLN

Le maquis mis à mal par le plan Challes se réorganisa alors à la vitesse grand 'V'...

Les harkis se mirent à désertier en masse.

De tous côtés les troupes autochtones passaient chez les "Fell" avec armes et bagages.

Même l'action psychologique ne put l'empêcher ! ...
C'est tout dire.

Bref, en quelques semaines c'était reparti ... non pas comme en 14, mais comme c'était au bon vieux temps des attentats, à l'apogée de la guérilla . Six années de guerre à passer en pertes et profits, aurait-on pu dire à ce moment là ... si les profits n'avaient été aussi minces et les pertes de toutes sortes, aussi lourdes !

Et ce n'était pas encore fini ...!

Le détail de cette trêve imposée et de ses conséquences ayant été largement évoquées et commentées dans la presse du moment, voir, par exemple, les articles de Jean Lartéguy dans Paris-Presse, ma conscience se posait alors de vraies questions sur la capacité de nos gouvernants non seulement à comprendre et à défendre nos intérêts, ce qui peut paraître dérisoire, mais surtout à proposer et à défendre une solution équilibrée prenant vraiment en compte l'intérêt économique global du pays.

* *
*

Cette interrogation me taraudait encore la cervelle quand je sentis les roues du DC3 de l'Aerotec se poser lourdement sur la piste de l'aéroport d'Alger- Maison- Blanche, ce Vendredi soir d'Avril 1961.

Le temps de subir les formalités de police (les contrôles étaient alors permanents sur les vols intérieurs ..) et de sauter dans le bus du terminal, j'arrivais à mon hôtel habituel le 'Régina', derrière la Grande Poste au tout début de la rampe Bugeaud, pour prendre possession de la chambre du cinquième étage que j'affectionnais particulièrement et que l'hôtelier avait la gentillesse de me réserver à chacun de mes séjours.

Ce soir là, elle n'était pas disponible ...
"pour deux ou trois nuits, pas plus !" me précisa-t-il avec sourire et excuses ...
"des clients de métropole ayant décidés de prolonger au dernier moment leur séjour en Algérie."

Faisant contre mauvaise fortune bon coeur j'acceptais une petite chambre, certainement très bruyante en rez- de-chaussée côté rue, confiant en mes capacités de dormeur profond en toutes circonstances .
Après un rapide souper chez Charles, un petit 'resto- sympa' situé à deux pas de là, j'allais rejoindre les bras de Morphée et m'endormis comme un bienheureux, non stop, jusqu'au lendemain.

Mes clients, pour la plupart étant ouverts le samedi, je sortis de l'hôtel vers sept heures comme d'habitude pour dire bonjour, prendre le café et quelques rendez-vous en même temps, selon un rituel classique et immuable en pays méditerranéen.

Ce matin, il faisait un temps absolument délicieux.
Le printemps était dans l'air, il faisait déjà chaud en cette heure matinale avec une brise légère montant de la mer.
Un vrai temps de farniente !
Devant l'hôtel stationnaient quelques véhicules de couleur sable occupés par une poignée de paras au béret vert et en tenue camouflée. Les visages tendus dévisageaient les rares passants d'un oeil pas très frais, ce qui ne retint pas outre mesure mon attention encore endormie.

A la Grande Poste, sur le plateau des Glières et un peu plus bas au Maurétania, c'était pareil ...
Dans la rue Sadi Carnot tous les magasins étaient fermés ...
Bizarre !
Plus bas encore le magasin de Monsieur Zsombrek l'était aussi.
... Etrange !

Le calicot du "FAF" avait été retiré de sa devanture.
Les vitres peintes en blanc sale étaient maintenant opaques.
Décidément, il se passait quelque chose.
J'espérai bien rencontrer quelqu'un de connaissance pour me renseigner, mais contrairement à l'habitude la rue était quasiment déserte.
Même les grilles du bistrot qui d'ordinaire servait le café ou le 'coca' de Monsieur Zsombrek, étaient tirées ...

Je décidais alors de retourner à l'hôtel pour tenter de m'informer .

"Ah ! ... vous étiez déjà sorti " me dit l'hôtelier, sur le ton des jours d'exaltation .

"Ben ... oui , répondis-je un peu penaud, mais pour rien car tout est fermé. Que se passe-t-il donc ce matin ? Il n'y a personne dans les rues, à part des militaires .. "

"Vous vous foutez de moi ... vous n'allez pas me dire que vous n'avez rien entendu cette nuit, avec le boucan qu'ils ont fait ..."

"Ben ... non, pourquoi ?"

"C'est pas possible, il se fout de moi ! ..Toute la nuit, des blindés, des EBR (1), des camions sont passés là ... là ... devant l'hôtel, à quatre mètres de votre lit et vous me dites que vous n'avez rien entendu ... Pas possible, il se fout de moi .. !"

(1) EBR : engin blindé de reconnaissance

“Mais je vous assure que je ne sais rien, vous fâchez pas ... que se passe-t-il enfin ?”

“Il se passe, il se passe ... éructa-t-il au bord du coup de sang ... que c'est un PUTSCH ! Une prise du pouvoir ici en Algérie par les généraux Challes, Jouhaud, Zeller et peut-être même Salan .. ça y est, c'est fini: on a gagné ! L'Algérie française est indépendante.

Tout est coupé avec cette putain de métropole ... L'armée a basculé de notre côté, enfin !

Des commandos de paras sont prêts à sauter sur Paris pour foutre en l'air le grand Coulo et sa clique de larbins et prendre le pouvoir là-bas aussi ... “

J'en avais la gorge sèche ...

Très égoïstement, je me disais alors en écoutant ces propos outrancier :

“Eh bien cette fois, je suis bel et bien dans la panade ...

Vu l'entêtement probable des parties en présence, rien que des têtes à képi, on peut s'attendre au pire.

C'est une histoire qui peut durer longtemps et très mal se terminer !”

C'est alors que, derrière moi, j'entendis une voix familière avec un accent corse que je connaissais bien ...

“ Papa SESCO qu'est-ce que vous faites ici ! ”

lui dis-je en lui serrant chaudement la main. C'était un confrère voyageur, représentant de grands équipementiers de l'automobile, l'un de ces hommes qui était considéré comme un seigneur dans la profession parce qu'il représentait une ou plusieurs de ces grandes maisons incontournables ... Cet homme là avait évidemment ses entrées partout et en faisait souvent profiter bon nombre de ses collègues, moins bien lotis, comme ça ... par amitié, par gentillesse. Ces 'dinosaures du business' n'existent pratiquement plus de nos jours. Leur disparition à été savamment orchestrée par tous ces nouveaux “managers” issus des grandes écoles de commerce.

Ils furent progressivement remplacés par de serviles attachés de direction, affublés d'un titre ronflant qui ne parvient pas à dissimuler leur inexpérience et la misère de leur salaire, mais dont le coût pour l'entreprise est néanmoins supérieur à celui de ces grands professionnels d'antan, autonomes et décideurs, rémunérés à la commission et qui voyageaient à leur frais sans l'assistance superflue d'une onéreuse hiérarchie issue précisément du sérail de ces grandes écoles.

A d'autres temps, d'autres moeurs !

“On est dans la même galère mon gars” me répondit-il.

Puis m'attirant à l'écart il me confia à voix basse ...

“Tu n'imagines pas ce qui m'arrive ... J'ai fini ma tournée et je devais rentrer Vendredi, mais il se trouve que ma petite amie est arrivée hier pour passer le week-end avec moi pendant que son mari est absent.

Tu te rends compte dans quelle merde je me trouve ... !

Nous devons absolument repartir Lundi, Mardi au plus tard ... mais avec toutes ces conneries de putsch, nous sommes coincés ici. C'est la catastrophe !

Les avions, il ne faut pas y compter avant longtemps ..

J'ai contacté des amis Corses sur le port; ils me disent que pour le moment tout est bloqué, mais que peut-être un cargo pourrait appareiller en douce dès Lundi dans la nuit ... malgré le blocus ordonné par les généraux qui ont pris le pouvoir ici ... je te tiendrai au courant pour que tu embarques avec nous car, tu comprends 'petit' (il avait bien trente ans de plus que moi) il ne faut pas rester ici ça sent trop le roussi, crois-moi, tu sais nous les Corses on a du nez pour ce genre de choses ... je te le dis, fatche de con, un grand bordel se prépare.

Ecoute-moi, on se retrouve chez Charles pour le déjeuner .. j'aurais des nouvelles plus fraîches à te donner “

Puis à voix haute il ajouta : “ Dis-moi où es-tu logé ? car j'ai l'impression qu'on occupe ta chambre habituelle au 5 ieme étage ... “

C'était donc lui qui avait joué les prolongations ... mais avec un bon motif, il est vrai ... !

Je lui racontais ma mésaventure de la nuit passée, l'effet de surprise matinal et nous nous séparâmes dans un grand éclat de rire plein de sous-entendus.

La matinée fut donc consacrée à chercher des contacts, des informations, à tenter de téléphoner en métropole pour rassurer les proches ... sans succès.

Tout était coupé !

La ville était aux mains des militaires aux bérets verts, noirs ou amarantes. Bref ! Les "bariolés" faisaient la loi.

Ils étaient partout l'arme à la main, prêts à intervenir.

Un véritable état de siège.

Ma che casino ... !

Personne ne savait au juste ce qui se passait réellement et sur quoi allait déboucher ce coup de force.

J'étais pour ma part de plus en plus mal à l'aise car les interrogations étaient nombreuses concernant le proche avenir.

Les chèques ne tarderaient sûrement pas à être refusés par les banques et à brève échéance par les commerçants faute de pouvoir les compenser.

Je faisais donc le point de mes liquidités et des amis pouvant être sollicités avec quelques chances de succès pour subvenir à mes besoins de voyageur affamé dans un monde de brutes.

Et dans ces cas là, on compte plus facilement ses moutons que ses amis ... c'est bien connu !

Si je pouvais tenir quinze jours ça serait bien car d'ici là de l'eau coulerait dans les oueds.

Au-delà et pour échapper à la 'cloche de bois', il me faudrait trouver refuge chez l'habitant ... ou fuir, mais où et comment ?

Entre la mer, le Sahara et les barrages électrifiés de la ligne 'Morice' ... ça paraissait difficile !

Inch'Allah ! me dis-je avec l'insouciance de mes vingt cinq ans, je verrai bien !

A midi comme convenu, je retrouvais chez Charles l'ami Sesco et sa dulcinée.

On était à peine installés que le patron arriva à notre table avec quatre anisettes, pour fêter 'ça' évidemment et nous proposer spontanément son aide pour nous nourrir à crédit le temps nécessaire au rétablissement de la situation ...

Brave Charles !

Une partie de mon problème semblait donc en passe d'être réglé côté subsistance, du moins pour l'instant.

Dès que Charles fût retourné à ses chaudrons, papa Sesco me dit sur le ton de la confiance diplomatique que selon ses amis corses du port, il se confirmait bien qu'un cargo était sur le point d'appareiller plus ou moins 'en douce' dans les heures à venir, probablement Lundi au petit jour.

Il avait demandé en sus de la sienne, une cabine pour moi.

Il savait, de même source, que la marine nationale et l'aviation ayant refusé de suivre les généraux putschistes et de rallier leur cause, le cargo ne serait pas arraisonné s'il parvenait à quitter le port ... il pourrait même être escorté, disait-on ... !

Ainsi j'apprenais, grâce au tam-tam corse et à 'radio-alger-trottoir' sur le port, quelques heures seulement après le déclenchement de l'opération destinée à gauler De Gaulle, que la sécession était loin de faire l'unanimité de la gent galonnée supérieure ... et qu'il y avait déjà un peu partout du mou dans la corde à noeuds ... comme on le dit dans la Royale !

Il semblait même qu'à Oran il ne se passait rien, que le "quarteron de généraux factieux" qui avaient pris le pouvoir ici à Alger n'y était pas parvenu là-bas et qu'à Constantine c'était tout aussi incertain ...

En bref ... plus que jamais, il convenait de rester calme et d'attendre la suite !

Le Samedi soir au dîner, nous avions la quasi certitude que ce coup foireux ... allait foirer.

Papa Sesco me dit que néanmoins il avait décidé de prendre ce cargo et que, dès le lendemain, il s'installerait dans sa cabine en attendant le départ.

Il est vrai qu'il avait de quoi s'occuper ...

Quant à moi, n'ayant pas les mêmes urgences sentimentales extra conjugales, je décidais de rester sur place et de tenter de poursuivre ma tournée comme prévu car j'avais maintenant la quasi certitude que sous peu, cette affaire là partirait ... en biberine ! Je passais donc le Dimanche à faire mon courrier de la semaine écoulée, sagement, comme tout bon voyageur en voyage et dès le Lundi matin à l'aube je repris le cours de mes visites à mes clients, comme si rien n'était.

Ah ! ... ce n'était pas brillant. Les mines étaient moroses, voire tristes et renfrognées .. La préoccupation et le découragement étaient sur tous les visages et les commentaires désabusés s'articulaient avec peine.

De ci, de là, on retenait même quelques larmes de dépit. Chacun pressentait la catastrophe imminente qui allait arriver et n'osait pas en parler de peur de contribuer au mauvais sort qui s'acharnait à faire que tout allait de mal en pis, ou de pis en pis selon le degré de pessimisme de chacun. Le téléphone ne sonnait presque plus dans les magasins. Les comptoirs étaient désertés.

Tout au long de cette journée, le temps semblait suspendu à l'annonce d'une reddition hypothétique des généraux factieux ... que chacun sentait inéluctable, hormis les habituels excités. Du matin jusqu'au soir, je traînais donc mes guêtres aux quatre coins de la ville, l'âme en peine, digéré en quelque sorte par la décrépitude du moral ambiant.

Papa Sesco et son égérie avaient disparu, emportés au loin par le cargo de leur rêve qui avait peut-être appareillé à l'aube ... comme prévu par les oracles corses, en espérant que la déesse Diane ne les changea point entre temps en fontaine.

La journée du Mardi fût en tous points semblable à la précédente, sauf à constater quelque effervescence provoquée de ci de là par des rassemblements de groupuscules de la nouvelle organisation Algérie française :

l'O.A.S ... (Organisation de l'Armée Secrète) appelée aussi

Office de l'Action Sociale par ceux qui, pour son compte ou pour le leur, allez donc savoir ...collectaient des fonds. Le magasin de Monsieur Zsombrek était l'un de ces points chauds où l'on discutait ferme de l'action future qu'il conviendrait de mener en cas de ... au cas où ...

A titre préventif on commençait à engranger la monnaie prélevée sans vergogne, mais contre reçu, dans la poche de tout quidam qui avait l'imprudence de passer par là ...

Mais on ne demandait plus au caniche royal de Mr Zsombrek de remuer son "petit radar" pour remercier les généreux donateurs à la cause de l'Algérie française.

On n'en était plus là ...!

Et puis le Mercredi matin, on sut vraiment ...

... On sut que le général Challes s'était rendu, que Zeller Jouhaud, Salan et quelques colonels prestigieux avaient pris le maquis sur les hauteurs d'Hydra (le quartier chicos) ou ailleurs. Chacun eut alors la confirmation qu'une fois de plus l'affaire était foutue.

La purge de l'armée française allait pouvoir commencer, mais elle n'ira pas très loin. Il n'est guère d'usage de se "bouffer le képi" entre généraux.

Le général Challes qui pouvait s'attendre quant à lui, au peloton d'exécution ... ne sera condamné qu'à quinze ans de prison. Il n'en fera réellement que cinq.

Il est vrai qu'un général de cette rare qualité, quoiqu'on lui reprocha maintenant, méritait sans doute quelques égards ...

En revanche, la chasse aux sorcières des vilains pieds-noirs allait battre son plein, ce qui déclenchera la grande colère des ultras ... des " jusqu'aboutistes " de l'Algérie française qui achèveront ce pays chancelant, en le mettant à feu et à sang. Chez les autres .. les petits, les obscurs, les sans grade ... on enterrait déjà son passé et son avenir dans le même cercueil de l'incompréhension .

LE DEBUT DE LA FIN

A la bourre comme d'habitude ce matin là, je quittais en catastrophe mon hôtel habituel pour attraper de justesse la navette de l'aéroport.

En cette fin d'octobre 61, après une semaine passée à Casablanca, je savais ce que je quittais - un pays calme où on vivait sereinement, un pays normal oserais-je dire - mais je craignais le pire quant à ce que j'allais trouver de l'autre côté de la frontière ... bien conscient que le bordel social généralisé s'aggravait de jour en jour dans toutes l'Algérie.

Les explosions et autres attentats OAS faisaient écho aux exactions du FLN et des barbouzes (1) ... sans qu'il soit possible sur l'instant de les distinguer.

Dans tous les camps on assassinait allègrement tous azimuts, sans état d'âme ... sans hésitation ni murmure.

La balle dans la tête, la rafale de Mat 49 ou la grenade lancée à l'aveuglette étaient devenues le préambule à partir duquel on affirme ses convictions, on impose ses arguments et ses slogans politiques ... ! Tout cela n'était guère réjouissant pour un pauvre voyageur égaré dans un monde qui lui semblait de plus en plus hostile.

Je me préparais donc mentalement à raser les murs et une fois de plus, si nécessaire, à serrer les fesses.

Bien sur, si j'avais été raisonnable, j'aurais du suspendre mes activités dans la région jusqu'à plus ample informé et m'abstenir cette fois là d'aller en Algérie ... mais c'est toujours pareil, avant de faire les choses on les ignore toujours plus ou moins et ce n'est qu'après les avoir faites qu'on peut dire comme le "Toto" de ce cher Jacques Bodoin : " ah! ... si j'aurais su j'aurais pas venu ! "

Il fallait donc y aller pour voir !

(1) Police parallèle mise en place par le pouvoir pour contrecarrer les actions de l'OAS en employant les mêmes méthodes.

Certes, je savais à l'avance que les affaires seraient pour le moins difficiles, mais au fond de ma conscience j'aurais eu honte de m'esquiver comme un péteux.

On a sa fierté ...

En arrivant à l'aéroport de Casa, j'aperçus le DC4 qui attendait en bonne place sur le tarmac. A l'heure dite l'embarquement eut lieu et peu de temps après les moteurs se mirent à pétarader dans un nuage de fumée bleue.

Sans attendre, l'appareil roula sur la piste pour se placer en position de décollage et faire son point fixe ..

Enfin, le pilote lâcha les freins et l'avion, léger comme une plume, décolla court.

Il n'y avait pas foule ce matin là pour se rendre en Algérie ... ou pour y retourner ! Nous n'étions guère plus d'une dizaine de passagers à bord.

Mais après un petit quart d'heure de vol et sans crier gare, l'un des quatre moteurs refusant d'aller plus loin se mit en "drapeau". Dans la minute qui suivit et du même côté de la carlingue, le second moteur après quelques spasmes entama à son tour une grève sans préavis ...

Comme on pouvait s'y attendre, le commandant de bord en homme prévoyant sans doute une possible extension du conflit nous fit savoir qu'un retour au bercail s'imposait dare-dare plus que jamais et joignant alors le geste à la parole, nous gratifia aussitôt d'un splendide demi-tour "en crabe"... vers des positions stratégiques préparées à l'avance.

Pendant le quart d'heure du retour ... qui dura bien une demie heure tant il nous parut long, les passagers prièrent ardemment tous les Dieux qui leur tombaient sous la main de Jupiter à Jehovah ... car dans ces cas là il ne faut rien négliger ... pour que les deux moteurs qui ronronnaient encore à droite de l'appareil, restent en état de marche .

Nos vœux furent finalement exaucés et l'avion se reposa sur la même piste assistée cette fois de deux voitures de pompiers d'une autre époque.

Une attente interminable commença alors, à bord d'abord, et dans l'aérogare ensuite, seulement interrompue sur le coup de midi par une frugale collation aux frais de la compagnie.

Enfin, le jour déclinant les capots se refermèrent, les mécanos descendirent des passerelles et des échafaudages dressés à proximité des hélices. On lança les moteurs et les passagers furent embarqués presque simultanément ...

Visiblement, le temps pressait.

A vingt heures largement sonnées, le Douglas décolla enfin et sans autre incident atteignit Oran à la nuit tombée.

La ville était totalement plongée dans l'obscurité et dans l'aéroport quasiment désert régnait une ambiance fébrile de fermeture imminente.

Après un contrôle de police littéralement bâclé, tant les préposés avaient hâte de quitter la place, on poussa ce qui restait de passagers, pas plus de deux ou trois, dans une voiture de service qui nous conduisit vers la ville à tombeau ouvert.

Là, les clés à la main, occupé à fermer les grilles, le dernier employé du terminal me fit savoir que l'heure du couvre feu ayant sonné depuis un certain temps, j'avais grand intérêt à me lever promptement les fesses pour atteindre mon point de chute dans le plus court délai.

Sur ce, me poussant à l'extérieur, il fit claquer la grille dans mon dos ...

Néanmoins, je restais calme.

Saisissant ma valise dans une main et ma volumineuse serviette dans l'autre, j'entrepris prestement de descendre la grande rue qui menait vers le centre où se trouvait mon hôtel. Toutes les rues étaient désertes.

Pas âme qui vive à l'horizon et la ville, habituellement si animée et si bruyante, était lugubre sous le clair de lune.

Dans le silence mes pas résonnaient sur le bitume et je commençais à me dire (selon un réflexe acquis par ailleurs!) que la situation était tout à fait propice pour se faire “allumer” par une patrouille de police ou un tireur isolé ...

C'est alors que surgissant tous feux éteints d'une rue adjacente, un “panier à salade” braquant ses projecteurs de recherche sur ma frêle silhouette faillit me renverser en montant sur le trottoir pour me stopper contre le rideau métallique d'une devanture de magasin.

Une dizaine de gendarmes casqués et armés jusqu'aux dents jaillirent alors du fourgon, la mitrailleuse agressive. Instinctivement, je lâchais mes bagages et levait les bras au ciel.

Le chef s'approcha ... l'air méchant ... et pointa le canon de son arme sur mon abdomen en aboyant :

“ Qu'est-ce que tu fais là ? ..Tu sais pas qu'c'est l'couvre feu ... Allez, tes papiers ... vite ! “

Décidément, ça ne faisait pas de doute ... j'avais changé de camp et rejoint celui des suspects en puissance !

Bien que n'ayant jamais usé quand j'étais militaire, de telles méthodes dignes de la prohibition à Chicago, je me retrouvais bel et bien dans la position de l'arroseur arrosé ...

Je sentis monter en moi une sourde colère que, tant bien que mal, je parvins à surmonter (nécessité oblige ...)tant j'étais révolté par ces mauvaises façons.

Je répondis néanmoins d'une voix qui se voulait neutre :
“Ils sont dans ma poche intérieure ... vous permettez ? “
“Vas-y ... mais doucement !“ dit le chef d'un ton rogue en exerçant par l'intermédiaire du canon de sa pétoire ... une nouvelle pression sur mon ventre.

Une main toujours en l'air, l'autre dans la poche intérieure de mon veston, je parvins à saisir ma carte d'identité dans laquelle était glissée ma carte d'officier (la meilleure sauvegarde, me sembla-t-il, dans cette circonstance!) et les lui tendis sans un mot . D'une main preste, il saisit les documents qu'il examina d'un seul oeil.

Comme je m'y attendais, la carte militaire produisit son effet ... La pression sur mon ventre se relâcha immédiatement et dans la foulée, le vouvoiement refit surface. Puis il baissa le canon de son arme et me demanda où j'allais.

Je lui expliquais en quelques mots, d'une voix de plus en plus assurée, mes déboires de la journée, l'arrivée tardive de l'avion et le largage intempestif des passagers au terminal après l'heure du couvre feu ..

“.. et maintenant je vais à mon hôtel, que voulez-vous que je fasse d'autre ? “

“Bien, mais vous savez ce que vous risquez ? “

“Ah, ça ! oui ... j'en ai effectivement une idée “ lançais-je l'air goguenard .

Ne goûtant pas la plaisanterie, il me jeta un regard sévère et sans un mot de regret - on ne s'excuse pas quand on est gendarme représentant l'ordre - il fit un signe à ses hommes de réintégrer le fourgon qui reprit aussitôt sa ronde vers de nouvelles aventures, tous feux éteints, subrepticement ... comme il était venu ... me laissant abasourdi sur le bord du trottoir.

Je dois dire que ce soir là, en reprenant mes bagages à bout de bras dans cette rue à nouveau déserte et silencieuse, j'avais vraiment en tête des idées d'insurrection révolutionnaire.

Décidément, depuis la rafle du Veld'hiv, la soldatesque policière n'avait pas changé d'un iota ! Seuls les ordres compétaient ... Pour le reste, le 'citoyen-bovin' en sursis d'abattoir était toujours aussi négligeable et ne méritait vraiment pas la moindre marque de considération.

Dix minutes après, je franchissais enfin la porte de mon hôtel.
“ Ah ... ! Bonsoir Monsieur, me lança le préposé avec un grand sourire, on ne vous attendait plus et pour tout vous dire, on était plutôt inquiet de ne pas vous voir.

L'heure du couvre feu ayant été avancée sans préavis ... on se disait que peut-être, vous n'étiez pas au courant.
Mais, au fait, avez-vous dîné ? ...”

Un brin traumatisé par les événements de la journée et surtout par le récent intermède gendarmesque, l'estomac quelque peu bloqué par la rancune, je choisis d'aller me coucher illico ... seul moyen pensais-je de me détendre un peu.
Je m'endormis lourdement avec la certitude que, vu le contexte du moment, demain ne serait pas un autre jour mais probablement tout à fait identique au précédent à moins qu'il ne soit pire, dans ce monde de cinglés.

**

Le bimoteur de l'Aérotec après un long décollage sur une très large boucle virant plein Est, suivait à basse altitude les méandres de la côte, tantôt à la verticale de la mer tantôt survolant le djebel avec la grande bleue en fond de décor.

Le spectacle était magnifique.
Un court instant j'aperçus la côte rocailleuse bordant la route qui menait à Mers-El-Kébir.

On s'était retrouvé là quelque fois le dimanche matin avec quelques copains, dans une petite baraque de pêcheur construite de bric et de broc sur pilotis au dessus des vagues dans les rochers du bord de mer pour y déguster un poisson à peine sorti de l'eau.

Il suffisait au pêcheur d'ouvrir une trappe derrière le comptoir, de tirer la nasse immergée dans le ressac au bout d'un filin pour y saisir le poisson de votre choix ruisselant d'eau de mer et frétilant à souhaits, de l'assommer avant de le jeter tel quel sur le grill en compagnie de quelques brins de fenouil pour enfin le servir à point arrosé d'un savoureux petit vin de messe élevé dans les environs.

C'était une pure merveille ... un de ces moments royaux qui compte dans la vie d'un voyageur.
Encore merci, Khader !

Je volais vers Alger.

Ces deux jours passés à Oran avaient été suffisants pour apprécier la situation ambiante ...

J'avais pu faire le tour de mes clients, mais n'avais pas rencontré grand monde.

La grande débandade avait manifestement commencé en dépit des "recommandations" de l'OAS qui imposait à tous de ne pas quitter l'Algérie sous peine d'élimination brutale et précocce ...

Néanmoins pour certains, malgré ces menaces, les préparatifs allaient déjà bon train.

Les plus prévoyants, les plus clairvoyants et le plus discrètement possible, ça va de soi, étaient déjà en position de replis vers un point de chute repéré, déjà installé ou sur le point de l'être.

Leur principale préoccupation du moment était donc de sauver ce qui pouvait l'être de leur patrimoine, de leurs biens mobiles et transportables, avant que le cataclysme ne se produise.

Ceux là étaient officiellement absents ... pour cause de 'tournées dans le bled' !

Les plus acharnés de l'Algérie française se donnaient, eux, corps et âme à l'action clandestine.

Ils étaient devenus activistes 'patentés' ... et avaient lâché sans hésitation le stylo pour le parabellum.

Quelquefois ils collectaient ou géraient des fonds pour le compte de l'Organisation ... et comme les agents des services secrets dans les films d'espionnage, ils se prenaient très au sérieux et avec eux leur entourage qui laissait entendre, avec l'air mystérieux de celui qui ne peut en dire plus, qu'ils étaient absents ... pour cause de 'tourné dans le bled' !

Décidément le bled avait un succès fou en cet automne 61, on devait s'y bousculer ! Peut-être était-ce la saison de la chasse à la gazelle ... allez savoir !

Et puis il y avait les autres, les naïfs, les braves gens, tous ceux qui ne regardaient pas plus loin que le bout de leur nez, qui gobaient sans distinction toutes les fadaises débitées de ci, de là, par les rumeurs de radio-trottoir, par le discours politique grandiloquent et par une presse inféodée et tendancieuse, tous ceux qui ne voulaient pas admettre les vices cachés de la situation du moment et qui refusaient de pressentir les conséquences inéluctables de cette vaste supercherie ou bien encore qui ne croyaient pas que leur société, si bien établie depuis si longtemps puisse ainsi voler en éclats parce qu'ils croyaient dur comme fer aux valeurs de la république.

Tous ceux là refusaient de constater qu'ils étaient assis sur une poudrière dont la mèche avait été allumée depuis bien longtemps par d'autres ténors d'autres républiques ... et qu'à une petite encablure, ils devraient quitter ce pays comme une volée de moineaux en abandonnant tout, absolument tout : biens, gagne-pain, habitudes, amis, souvenirs, illusions et leurs ancêtres au cimetière.

Pourtant, au cours des derniers mois, il s'en était passé des choses significatives des choses qui ne laissaient planer aucun doute sur les turpitudes de nos gouvernants. D'abord, il était évident que le mépris, connu et ... fort ancien, du général envers les pieds-noirs n'avait fait que s'accroître ces derniers temps.

Ce genre de population, bruyante et extravertie, n'était manifestement pas sa 'tasse de thé'...

L'attentat du huit Septembre sur la route de Colombey qui visait sa personne n'avait, quant à lui, sûrement pas arrangé les choses. Là, on peut le comprendre !

De fait, le général-président voulait tout ignorer de la véritable situation de cette "minorité non musulmane"⁽¹⁾ d'Algérie et, sur ordre, le délégué général du gouvernement aussi faisait l'autruche ...

Depuis son accession au pouvoir, la grande question était de trouver le moyen de se débarrasser de ce pays et de ce système dit "colonial" dont soi-disant " les français ne voulaient plus "... après en avoir largement profité, il faut bien le dire, et ce quelqu'en soient les conséquences pour les autochtones, pour l'économie du pays, et même si, à l'issue de l'opération, l'un et l'autre devaient s'en trouver ruinés.

La ruine économique d'un pays n'a, en effet, jamais été le souci majeur d'un chef militaire.

Quand on fait la guerre .. puis finalement la paix sur les ruines de la guerre ... on se fout du reste !

C'est ensuite à la société civile, par son ingéniosité, ses sacrifices, sa sueur et sa détermination de se démerder comme elle le peut pour recoller les morceaux, pour en payer les dommages et pour rétablir l'indispensable flux économique interrompu par la guerre.

Cela n'a jamais été la préoccupation d'un général ... fût-il chef d'un Etat ! Aucune solution d'avenir crédible et rassurante n'ayant jamais été proposée à cette population désorientée, désespérée quant à son devenir, il ne faut donc pas s'étonner qu'elle se livra corps et âme à l'OAS qui, du coup, l'utilisa à sa main après avoir distillé son poison fasciste dans les esprits et que finalement s'installe cette 'chie-en-lit'... tant décriée.

(1) C'est ainsi qu'on appellera officiellement les pieds-noirs dans les accords d'Evian

De leur côté les autorités civiles, Délégation Générale en tête, ayant quitté Alger pour s'établir à Rocher Noir, loin de la ville ... perdirent toute crédibilité.

Ce replis stratégique sentait trop l'évacuation d'urgence.

Quand les rats quittent le navire, avait commenté un client réaliste, le naufrage n'est pas loin ...

Puis, il y avait eu la conférence de presse du général au cours de laquelle il avait affirmé qu'en Algérie " ce dont il s'agit ... c'est du dégagement ".

On ne pouvait être plus clair, d'autant que sur la question de garder ou non le Sahara - et donc le pétrole - il cédait finalement aux exigences du FLN et que dans le même temps, grâce au laxisme concerté des autorités en place, les attentats dans Alger même recommençaient de plus belle.

Il était par ailleurs évident que des deux côtés, GPRA et gouvernement français, on tournait autour du pot ... mais cette fois en sens unique et orienté vers une indépendance sans concession, pour reprendre des négociations que seul un orgueil bilatéral démesuré avait interrompu quelques semaines plus tôt, sur les rives du Léman.

Malgré les informations envoyées au premier ministre et au ministre de l'intérieur par les observateurs qui étaient précisément chargés de les renseigner à ce sujet, on continuait de penser qu'une grande majorité de pieds-noirs resterait en Algérie après l'indépendance.

"Quelques milliers seulement partiront " ... persistait-on à prétendre en haut lieu, alors que les spécialistes du renseignement parlaient déjà de plusieurs centaines de milliers ... par mois ... à fuir l'enfer présumé de l'Algérie algérienne.

On les traitait de fous : ils perdaient la raison !

Il était pourtant bien facile, même pour une brêle (1) de mon genre navigant à vue dans ce merdier pour ses besoins alimentaires, d'entrevoir ce qui se passerait à très court terme.

Point n'était besoin d'être grand stratège pour découvrir que la situation sentait le "chocolat" à plein nez et que ça se terminerait forcément par une catastrophe humaine et économique sans précédent.

Fallait-il que le gouvernement de ce pays soit à ce point imprégné de prétention et emplâtré de certitudes pour l'ignorer à ce point et faire preuve d'une telle désinvolture ...
C'était à désespérer de tout, de tout le monde, en toutes circonstances !

Quant à la lutte anti-OAS, elle se présentait bien mal en ce mois d'octobre 61. Chacun, du ministre de l'intérieur au délégué général et entre les pouvoirs civils et militaires sur place, se renvoyait la balle pour savoir qui devait faire quoi.

La police locale étant complètement 'vérolée', c'est à dire acquise à l'OAS, on ne voulait pas néanmoins lui appliquer le traitement de cheval qui aurait consisté à y injecter une dose massive ou au minimum substantielle, de policiers non corrompus venus de métropole pour transfuser un peu de sang frais à ce corps empoisonné.

Du côté des militaires, c'était à peu près le même vaudeville ... on refusait d'engager des actions de police urbaine contre l'OAS : "Ce n'est pas notre métier" disait le commandant en chef qui avait de sérieux doutes sur la fiabilité de certaines de ses troupes parmi les mieux aguerries à ce genre de sport, face au général concurrent le "grand chef Salan"... censé être le véritable patron de l'OAS (... ce qui restait et reste encore à prouver .. !).

(1) Surnom du bourricot donné aux appelés du contingent par leurs supérieurs hiérarchique.

“ Pendant tout le dix neuvième siècle, l'armée française n'a fait que cela : tirer sur les français, nous, on ne veut plus ! ” disait-il.

Et pour ce qui est de la sacro-sainte légalité républicaine à faire respecter, tous ces messieurs n'en avaient cure ... Leurs préoccupations étaient probablement ailleurs.

Et pendant que ce joli monde tentait de s'approprier les prérogatives du pouvoir local et, plus ou moins, s'étripait à pas feutrés avec les autres autorités du système, la situation sur le terrain laissait de plus en plus à désirer. Elle se dégradait de jour en jour malgré les rodomontades gouvernementales.

Les gendarmes mobiles et les CRS, seuls véritables engagés sur le pavé dans la lutte anti-OAS, en prenaient plein la pipe. Ils devenaient de plus en plus chatouilleux (... et je venais d'en constater les effets, de visu et de touchu !) à force de prendre des coups sur la gueule, sans les rendre et sans aucun résultat tangible.

En arrivant à Alger en cette fin Octobre, ce n'était vraiment pas la joie.

Sitôt passé à l'hôtel pour y larguer mes bagages, j'allais directement au magasin de Mr Zsombrek pour prendre la température et tâter le pouls de l'ambiance régnante .

A peine franchi le seuil de sa porte, me voyant il s'écria :
“Mais Nom de Dieu ... qu'est-ce que vous faites ici ? “

Puis se tournant vers un quidam, il insista :

“Il est fou ce petit, complètement fou ! “

Pour la première fois, il me tutoya spontanément en poursuivant :

“Tu vas me faire le plaisir de foutre le camp d'ici ... vite, vite, très vite ... rentre chez toi, c'est ce que tu as de mieux à faire. Avec ce qui va se passer demain, ça va aller de mal en pis ... Alors, tire toi avant qu'il t'arrive un pépin.

Avec ta tête de “patos” tu risques gros à circuler en ville.

On peut facilement te prendre pour un kabyle ou pire, pour un barbouze ... et en ce moment il n'en faut pas plus pour se faire “dézinguer” !

Allez, va ! retourne à l'hôtel, trouve toi une place dans le prochain avion et gicle ... De toutes façons, même si tu restes, tu ne pourras pas travailler ... on n'en est plus là !
Fous le camp, je t'en prie ... “

Puis, plongeant la main sous le comptoir, il en sorti tour à tour un Colt et une mitraillette ...

“Voilà où on en est maintenant. Ici c'est Chicago.

Si t'as rien pour te défendre, t'es foutu ! Crois moi, ne discute pas, rentre chez toi et ... rendez-vous après l'indépendance ... si je suis encore vivant. Inch'Allah ! “

**

Tout au long de la soirée, plusieurs dizaines d'explosions retentirent aux quatre coins de la ville ... ça pétait dans tous les sens ! ... Impressionnant !

C'était sans doute en prélude à la grande manif “Algérie algérienne”, commémorative du 1er Novembre 54, annoncée et ouvertement encadrée par les fidayines qui allait faire, si ma mémoire est bonne, une petite centaine de morts de plus ...
Broutilles !

Et ce n'était pas fini.

Plusieurs mois de barbarie intense étaient encore à vivre ... ou à mourir ... dans ce pays déboussolé !

Le surlendemain, amer et découragé, je quittais donc le sol de cette Algérie plus tout à fait française, pour n'y plus jamais revenir en tant que telle.

Je savais qu'il me fallait dès maintenant tourner la page.

Qu'il était loin le temps où les amis d'hier se tapaient le ventre et l'anisette en même temps.

Qu'il était loin le temps où ils se racontaient en pataouette, de Kouba à Bab-El-Oued, la bonne dernière grosse blague de cul à l'heure de la kemia et de l'apéro.

Les despotes de basse envergure s'en donnaient désormais à coeur joie. Le poujadisme primaire et débridé, quelque fût sa couleur, tenait la rue.

La connerie universelle était à l'apogée de sa gloire.
Le pays au bord de la ruine ...

Mais qu'étais-je venu foutre ici, sous l'uniforme, très exactement quatre ans plus tôt ... ?

Si c'était pour en arriver là, était-ce bien nécessaire de nous piquer ... ainsi, sans vergogne ... nos vingt berges, à moi ... et à mes trois millions de petits camarades ?

Il fallait que je vienne pour voir. J'avais vu ...
Mais franchement ... “ Si j'aurais su, j'aurais pas venu ! ”

*

Où je fais connaissance avec l'Algérie nouvelle ... et ce qui reste de l'ancienne.

La serviette à la main, d'un pas tranquille et presque nonchalant, comme un visiteur qui revient au pays après une longue absence, curieux de tout et de rien, je flânais dans les parages de l'ex-rue Sadi Carnot à la recherche d'anciens clients ayant résisté au grand chambardement, c'est à dire à l'exode massif des pieds-noirs durant les mois ayant précédé l'indépendance.

Mais, comme je m'y attendais, je n'en trouvais guère ! Cette rue, comme la plupart des grandes artères de la ville, avait été débaptisée et renommée en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

C'est toujours comme ça. Le premier acte politique de tout nouveau régime pour affirmer sa présence sur le terrain, un peu comme le chien lève la patte pour marquer son territoire ... est de changer le nom des rues, des villages et des villes, tout de suite, toute affaire cessante.

Il n'y a rien de plus urgent, de plus important que d'effacer la marque du vilain, de l'odieux régime ayant précédé la révolution salvatrice ! Sans y parvenir d'ailleurs, on espère ainsi impressionner la populace qui, au vrai fond des choses n'en a évidemment "rien à carrer" et continue de vaquer à ses occupations quotidiennes en utilisant imperturbablement et pendant des lustres, les anciennes appellations.

C'est qu'il en faut beaucoup plus pour modifier les habitudes de tous ces moutons de panurge.
Ah ! les ingrats ...

Moins de trois mois après la proclamation de l'indépendance, c'est probablement la seule chose qui avait changé dans le paysage algérois.

Certes, quelques agneaux avaient fait leur apparition sur les balcons des immeubles huppés des beaux quartiers ...

Certes, les uniformes vert olive des vainqueurs (fini les Fell ... vive les Djounoud !) avaient remplacé les treillis fatigués délavés et avachis des bidasses français du contingent !

Certes, les drapeaux vert blanc rouge frappés du croissant, avaient fait leur apparition aux rambardes des immeubles ... Certes, je croisais beaucoup moins de têtes européennes un grand nombre de magasins ou de petites échoppes étaient fermés, d'autres avaient brûlé ou étaient éventrés ... mais à part ça ... et certainement la tranquillité retrouvée des passants qui se lisait sur les visages, les temps nouveaux ne sautaient pas à l'oeil !

Les mêmes autobus bondés crachaient toujours leurs fumées noires au raz du bitume ... Les sirènes hurlantes des convois "VIP" encadrés de motards casqués, tout à fait semblables à ceux "d'avant", étaient toujours aussi nombreuses à sillonner la ville en tous sens et comme on ne pouvait distinguer le profil des nouvelles hautes personnalités cachées derrière les vitres opaques des mêmes voitures noires, ça ne faisait guère de différence.

Tout à l'heure à l'aéroport de Maison Blanche, les contrôles de police et de douane algériennes s'étaient remarquablement bien passés pour moi.

Mon passeport étant dans le camp des perdants je m'attendais au pire, mais aucun signe d'hostilité, aucune autre attitude rébarbative qui ne soit habituelle à cette profession (...) n'avaient été manifestés à mon égard ... comme s'il ne s'était rien passé entre temps !

Cela m'avait fort étonné, car si les rôles avaient été inversés je ne suis pas sûr ... mais alors pas sûr du tout ... que les préposés se soient comportés de la sorte.

A contrario, ce sont les algériens qui semblaient être l'objet des contrôles les plus pointilleux, des fouilles approfondies, voire des brimades systématiques de la part de la nouvelle autorité ... ce qui ne les changeait guère du passé récent, il faut bien le dire.

Peut-être les forces de l'ordre algériennes étaient-elles déjà à la recherche des "trésors" du FLN ... accumulés pendant ces sept années de guerre et de rançons outrancières des populations civiles et qui commençaient à sortir discrètement des nombreuses caches aménagées dans tous les djebel ... de Dunkerque à Tamanrasset et de Bab-el-Oued à la Goutte d'Or ... pour atterrir dans des fouilles imprévues au programme, dans des poches dissimulées et anonymes.

Durant le trajet depuis l'aéroport, la conversation avec le chauffeur de taxi avait été on ne peut plus cordiale. On avait même franchement rigolé en évoquant la politique du moment et ses incohérences. J'étais bien content de constater que l'algérien de la rue n'avait pas renoncé à son esprit critique et gouailleur en parlant du pouvoir, quel qu'il soit.

C'est au moins un héritage, parmi beaucoup d'autres, qui nous était commun et si 130 années de cohabitation tumultueuse n'avait servi qu'à cela ... ça ne serait déjà pas si mal !

A l'hôtel Régina l'accueil du préposé avait été carrément amical. Outre le fait qu'il devait être content, en ces temps économiquement difficiles, de revoir un ancien client qui jadis ne manquait jamais de laisser au service un substantiel pourboire (... du thé bien sur !) il était manifestement heureux de pouvoir enfin échanger quelques mots avec un client de passage.

Il faut dire que les voyageurs ... journalistes compris ... ne se bousculaient pas à ce moment là, après l'indépendance, pour retourner en Algérie.

Peut-être avaient-ils peur des prises d'otages et des disparitions inopinées, comme il s'en était produites de nombreuses quelques mois auparavant pendant le grand bordel, sans espoir ni de recherche ni d'intervention des autorités ni de prise en charge d'une quelconque rançon.

Le procédé, devenu courant de nos jours, n'était pas encore à la mode ... l'état ne casquait pas !
Du coup l'hôtel était presque vide.
Le 'grand dégagement' avait manifestement laissé des traces encore fraîches dans les mémoires.

La rupture consommée comme pavé dans la mare et toutes les atrocités commises en prélude à cette rupture, avaient marqué les consciences.
Beaucoup redoutaient en réplique un "retour du bâton" ... et une poursuite de la chasse aux sorcières avec de nouveaux chasseurs cette fois, n'était pas à exclure a priori.

Le voyageur était donc seul dans ce coup là ... désespérément seul.
Pour ma part, je n'avais pas trop de crainte car, très naïvement, je ne voyais pas ce qu'on pouvait me reprocher.
Mon récent passé de "pacificateur" n'étant entaché d'aucune bavure ou fausse note personnelle, mon "maintien de l'ordre" avait été en tous points irréprochable : j'avais pris des coups sans jamais être en mesure de les rendre ...

Que pouvais-je faire de mieux !
" Blanc comme neige qu'il était le dindon,
... Tout le monde pouvait pas en dire autant ...
Ô gué, Ô gué ..."
J'avais même refusé de payer ma contribution 'bénévole'
à l'OAS ... c'est vous dire !

Mais était-ce réellement suffisant pour échapper aux coups tordus ... ? Là était la question.

Selon les conseils du chauffeur de taxi, il convenait d'être prudent, tout le temps sur ses gardes et de ne pas traîner le soir dans les rues.

“Et si tu dois voyager à l'intérieur du pays, avait-il ajouté alors attention ! En dehors d'Alger les routes ne sont pas sûres du tout. Il y a beaucoup de bandes armées incontrôlées qui rançonnent et assassinent pour leur compte“

Les islamistes d'aujourd'hui n'ont vraiment rien inventé!

* *
*

De loin, j'aperçus une longue file d'attente devant le magasin de Monsieur Zsombrek.

Il était donc présent ... et vivant. Il me fallut jouer des coudes pour me faufiler à l'intérieur. Comme je n'avais pas le look du garagiste et à force de sourires ponctués de ...pardon ... pardon ... j'y parvins sans trop de peine.

Dès que nos regards se croisèrent, d'une grimace expressive il me fit signe de ressortir et de contourner l'immeuble par la porte arrière.

A grands renforts d'excuses, je me frayais un chemin en sens inverse parmi les replis des djellaba et les bleus de mécanos maculés de cambouis. Le temps de faire le tour du pâté de maison, il m'attendait déjà sur le pas de la porte et me serrant chaleureusement la main, il me dit :

“Salut mon petit, je suis bien content de te revoir. Après cette merde que nous venons de vivre c'est bon signe, ça veut dire qu'on en sort !

Tu es le premier voyageur à revenir ici et tu tombes bien, crois moi, car il n'y a plus rien dans les casiers.

Les concessionnaires automobiles n'existent plus. La plupart ont été plastiqués dans les derniers jours de la grande folie et ce qui restait du matériel et de l'outillage a été détruit ou pillé par la personnel avant de partir.

Nous ferons un tour par là ... me dit-il en levant le bras et je te montrerai une partie du désastre.

Les autres magasins de pièces de rechange sont fermés ou abandonnés par leurs propriétaires.

Je crois que, pour le moment, je dois être le seul à livrer un peu de marchandise, car rien ne marche vraiment.

Ici, c'est le bordel !

Tout le monde commande et tout s'achète avec le flûs ... surtout la sécurité. Si tu n'es pas "protégé" sérieusement par la police moyennant de nombreux bakchich glissés dans les poches à tous les échelons de la hiérarchie, me précisa-t-il en se frottant le pouce et l'index, on te pille dans la quart d'heure qui suit ... et pire si hostilité !

Ici, maintenant, c'est comme ça ... comme à Chicago au temps de la prohibition ! (décidément !)

Pour vivre à peu près normalement, il faut arroser.

Actuellement il y a des milliers de voitures et de camions en panne, faute de pièces de rechange. Donc l'important c'est d'avoir de la camelote, coûte que coûte par avion.

On se fout du prix !

Je crois que je n'ai jamais gagné autant d'argent ... et ce n'est que le début ! Le joint de culasse que tu me vends trois cents, je ne le lâche pas à moins de trois mille ...

C'est comme ça !

Et il faut en profiter pendant que le franc français est encore la monnaie du pays.

Ensuite ça sera plus difficile ...

Ce soir après la fermeture et cette nuit, de toute urgence nous allons préparer une très grosse commande de stock qu'il faudra me livrer dans un temps record.

Je paye 'cash' ... avec 5% d'escompte (Glop .. Glop.. !) Je compte sur toi pour que tu interviennes auprès de tes maisons.

Alors viens ce soir à la fermeture, vers sept heures, je t'em-mènerai voir les locaux dévastés du plus important importateur de voitures d'Algérie pour que tu expliques la situation à tes patrons ... puis on cassera la croûte sur place ici au magasin ... et nous nous mettrons au boulot “

Le plan de campagne de Monsieur Zsombrek était lancé. Connaissant le personnage, je savais à l'avance que je n'allais pas regretter ce travail nocturne.

A l'instar de l'italien heureux, comme dit la chanson : 'quand il sait qu'il aura de l'amour et du vin' ... le voyageur se sent pousser des ailes quand il sait que les augures de la commande du siècle se profilent à l'horizon.

Je remontais donc à mon hôtel d'un pas allègre et décidé pour régler quelques affaires courantes et accessoirement prendre la clé de la porte.

A l'heure dite, j'étais de retour au magasin.

Les grilles étaient à demi tirées.

Seul un étroit passage permettait la sortie des derniers clients servis.

Je m'y engouffrais ...

Dans un recoin du magasin qui lui servait de bureau, Mr Zsombrek était occupé à compter la recette de la journée toute en liquide bien sur.

Devant lui un tas de billets de 10.000 (anciens) francs qu'il rangeait par dix dans des bandes de papier, puis par dix paquets de dix, avant de les ranger soigneusement, bien serrés, dans des cartons à chaussures ...

Devant mon oeil surpris et vaguement interrogateur il m'expliqua qu'il allait très tôt chaque matin à l'aéroport et remettait quelques cartons .. (?!?).. à un neveu steward sur un vol quotidien à destination de l'autre rive de la Méditerranée.

De cette façon, me dit-il, ma femme qui est là bas peut payer mes factures sans délai ... et mon 'pognon', lui, reste à l'abri des accords d'Evian et des restrictions que les algériens ne tarderont sûrement pas à adopter sur les 'conseils' avisés de la Banque de France.

Monsieur Zsombrek était décidément un fin stratège !

Pour gagner du temps je l'aidais donc à remplir ses cartons ...
" bien serrés à l'intérieur " insista-t-il encore une fois.

Ce soir là, qui n'était pas un bon jour vu le manque de marchandise, il n'y en avait que quatre !

Cette formalité accomplie, nous sortîmes du magasin.
Sur le pas de la porte, avant de claquer la grille, il appela son caniche :

" Ben Bella !... allez viens ici, on va se promener maintenant ! "

Le chien, la queue en trompette, son éternel bandana rouge autour du cou, franchit alors le pas de la porte d'un air décidé pour lever la patte sur la première voiture en stationnement.

Le dernier client, les deux magasiniers et quelques passants ne purent qu'afficher un sourire mi-figue miraisin suivi d'une mimique qui voulait clairement dire :

"ma parole, ce Zsombrek, il est fou celui là ... il va avoir des problèmes à dire des choses comme ça, en pleine rue ... ! "

En remontant vers les locaux dévastés dont il m'avait parlé et qu'il voulait absolument me montrer pour ma bonne information d'ancien "patos " à peine redébarqué, Monsieur Zsombrek ajouta :

"Ils me croient fou ... et c'est très bien comme ça !

Je paye assez cher des tas de cloportes pour me permettre ces provocations. Moi ça me soulage et eux, ça les épate, car ils ne peuvent pas le faire ! "

Dans une ruelle, Monsieur Zsombrek se dirigea vers une porte métallique qu'il ouvrit à l'aide d'une petite clé et qu'il referma aussitôt derrière nous.

C'était l'entrée dérobée du très grand garage de l'importateur exclusif d'une grande marque de voitures très en vogue en Algérie. Un vent de folie était passé par là ...

Tout y était cassé, brisé, démoli, brûlé, broyé ... systématiquement, méthodiquement !

Des voitures neuves étaient aplaties sous des ponts élévateurs eux mêmes savamment faussés par une manoeuvre intentionnelle évidente pour les rendre à jamais irrécupérables.

Au milieu de cet enchevêtrement de carcasses ayant encore l'odeur caractéristique de la peinture cellulosique des véhicules sortant d'usine, tous les outils manuels ou électriques avaient été pilonnés à la masse, les cabines de peinture éventrées, les bureaux saccagés.

Tout le petit outillage avait évidemment disparu ... Dans le magasin de pièces de rechange on avait carrément mis le feu ...

Je contemplais le désastre d'un oeil éberlué par ce pitoyable acharnement à détruire.

Et tout cela, m'expliqua Mr Zsombrek, a été fait par les cadres et le personnel européen de l'entreprise entre le Vendredi soir et le Dimanche, jour du grand départ ... sans retour. Quand les ouvriers sont arrivés au travail le Lundi matin voilà comment ils ont découvert leur atelier, me dit-il en faisant un grand geste de la main.

“J'ai embauché l'un des magasiniers. C'est lui qui m'a donné la clé, précisa-t-il avec un sourire entendu. Tu comprends qu'avant que tout cela soit remis en état de travailler et de produire, si ça arrive un jour... Zsombrek a le temps de se faire les couilles en or 18 carats et avec moi ceux qui me protègent et qui, eux aussi, ont bien l'intention de profiter un peu de ce bordel ! “

“Oui mais enfin, lui rétorquais-je, ce n'est un secret pour personne : vous avez été un activiste notoire pour le FAF d'abord, puis pour l'OAS ensuite ... et peut-être plus ... et aujourd'hui on doit vous en vouloir pour tout ça, c'est obligé !

Surtout que vous ne faites rien pour passer inaperçu ...
Au contraire !

Vous ne craignez pas qu'on vous cherche des poux dans la tête un de ces jours prochains, qu'on vous demande des comptes pour votre passé ... ? “

C'est alors qu'il fût secoué d'un rire franc et massif !

Sur un ton très amical, voire paternaliste, mais en se payant carrément ma bobine, il me répondit aussitôt :

“Tu es bien naïf mon petit. Tout s'achète et tout s'oublie en ce bas monde, ici comme ailleurs et comme en France ... il n'y a pas si longtemps que ça.

C'est seulement une question de prix et de bien choisir ceux que tu arroses ...

Crois-tu que ceux qui ont collaboré avec les fridolins et ont ramassé du fric pendant la guerre ont tous été poursuivis ou inquiétés... ?

Quelques uns, peut-être, pour donner le change ... mais pas le gros du paquet. La 'Grande Zohra' et bien d'autres ont passé l'éponge et fait en sorte qu'ils retrouvent leur place dans la haute administration, dans la finance et dans les entreprises fraîchement nationalisées.

Le fric gagné pendant l'occupation n'a pas, lui non plus, été inquiété outre mesure ...

Ainsi va le monde, crois-moi ! “

Je mis ça dans ma poche et mon mouchoir par dessus ...

De retour au magasin et après avoir fait honneur à l'excellent casse croûte qu'avait préparé la vieille “ fatma “ de la famille qui s'occupait maternellement de lui depuis qu'il vivait en célibataire, on attaqua derechef notre travail jusqu'à une heure fort avancée de la nuit ... sans désespérer !

Monsieur Zsombrek resta très longtemps encore en Algérie à exercer son florissant business et à jouer en pleine rue au gratte cul provocateur, sans jamais être sérieusement inquiété.

Son caniche gris au bandana rouge s'appela tour à tour ' Ben Bella' jusqu'à l'élimination politique du personnage, puis naturellement 'Boumediène' ... aussitôt après, sans que personne n'y trouve à redire.

Une fois ou deux il eut bien quelques problèmes lors de manifestations, mais il réussit toujours à se sortir sans dommage de ces situations délicates, grâce à ses “ connaissances “ personnelles.

On le prévenait toujours à temps ...

Un jour, il eut même droit à un cordon de police placé en protection devant son magasin pour calmer les ardeurs franchement inamicales d'un groupe de manifestants ...

La bastonnade qui s'ensuivit fut sans concession.

Finalement, bien des années après, gagné sans doute par la fatigue d'une vieillesse qui vous rattrape sans en avoir l'air, ce légionnaire au grand coeur et au regard d'acier, cet éternel jeune homme à l'activité débordante décida de plier bagages et de planter son camp sous d'autres cieux d'un bleu presque identique.

Il obtint sans problème son quitus fiscal et quitta l'Algérie la tête haute et les poches pleines ... de fabuleux souvenirs.

Il mourut accidentellement quelques années après, m'a-t-on rapporté ... d'hydrocution dans sa piscine.

*

*

*

En Algérie , je me considérais désormais pour ce que j'étais : un étranger en visite.

J'observais donc sans état d'âme, mais néanmoins avec tristesse, les fâcheuses conséquences du cataclysme humain qui venait de se produire et qui, conjuguées à la néfaste orientation politique adoptée par les nouveaux gouvernants, allaient finir de ruiner ce pays.

On s'acheminait à grands pas vers un socialisme autogestionnaire à la Castro, les tenants d'une autre politique ayant été débarqués manu militari sans espoir de retour.

Les dictateurs du Kremlin, à l'origine de cette affaire, avaient tout lieu d'être satisfaits de la tournure des choses.

L'Algérie nouvelle allait pouvoir bénéficier de toute "l'aide technique" ... nécessaire à son "redressement" ...

On sait comment tout cela se termina ...

Par le fiasco le plus total.

Beaucoup d'Algériens d'âge mûr, constatant le délabrement économique dans lequel le pays s'enfonçait un peu plus chaque jour et les sombres perspectives d'avenir qui se profilaient à l'horizon, en étaient arrivés à regretter ouvertement le temps de jadis ... celui des pieds-noirs .. ce qui était un comble si peu de temps après l'euphorie générale née de l'indépendance.

Dans le même temps, le radicalisme religieux avait fait de ci de là son apparition et il n'était pas rare de rencontrer de jeunes activistes à la barbe naissante, aux dents serrées et au sourire dédaigneux donnant libre cours à leur haine du roumis.

Ils ne parlaient pas encore des mécréants, mais c'était à peu près la même chose.

Toutefois ce phénomène étant considéré comme marginal personne n'y prit vraiment garde.

Pour la grande masse des algériens rencontrés, l'indépendance représentait simplement le point final d'une guerre déplorable et le début d'une société qu'ils espéraient plus juste et donc meilleure, parce qu'ils en seraient les chefs.

Erreur funeste !

Tout le monde était alors persuadé que l'Algérie indépendante serait aussi prospère que la précédente.

Seuls les leviers du pouvoir et de la richesse, pensaient-ils naïvement, avaient changé de main à leur bénéfice.

Autre erreur funeste !

Personne ne se rendait compte alors, sauf quelques uns des algériens qui regardaient un peu plus loin que le bout de leur nez, que les pieds-noirs avaient été à la fois le “deus ex machina” et la cheville ouvrière de la prospérité de ce pays et que sans eux, sans leur inventivité, sans leur courage, leur acharnement au travail, leur ténacité, le pays ne pouvait pas s'en remettre.

Des générations et des générations d'hommes et de femmes de tous horizons avaient oeuvré inlassablement pour sortir ce pays de l'état de léthargie “caïdale” dans lequel il se trouvait pour en faire un pays moderne, prospère, évolué et dynamique.

Point n'était besoin d'être un grand spécialiste pour se rendre compte de cette évidence et les insupportables dégâts de la guerre civile qui avaient couronné sept années d'une guerre 'coloniale', d'un 'maintien de l'ordre' stupide et ridicule, avaient été le coup de grâce après l'exécution sommaire.

Si les nouveaux maîtres de l'Algérie indépendante avaient eu la moindre parcelle de modestie et de clairvoyance qui leur eut permis de se rendre compte de cette vérité première, le cours des choses aurait été bien différent.

Mais loin de là, emplâtrés de certitudes eux aussi, ils se sont pris pour le nombril du monde parce qu'ils avaient vaincus les français, sans se rendre compte que dans ce genre d'affaire, un vaincu peut en cacher un autre.

Et en effet, comme ce fût le cas pour l'Algérie française, l'Algérie indépendante fût à son tour économiquement vaincue par la suffisance de ses colonels et de ses généraux.

Décidément, elle n'a pas eu de chance ...

Plaise à Dieu, s'il existe, qu'elle s'en remette un jour !

Mektoub.

*

Supplique à rebrousse poils ...

La colonisation française en Afrique du Nord, après tant d'autres en cette terre '*moghrébine*' : phéniciens, grecs, romains, germains, turcs, arabes ... j'en passe ou j'en oublie ... a pris fin officiellement en 1962 avec la déclaration d'indépendance de l'Algérie.

Entre autres bonnes raisons, cette colonisation avait eu pour objectif de planter une fois de plus l'étendard de la chrétienté en terre d'Islam, comme s'il avait été nécessaire à quelques siècles de distance de rendre à Tarik Ben Zyad ... la monnaie de sa pièce.

La concurrence entre les religions est si rancunière et le besoin de conquérir ou de reconquérir les âmes infidèles et leurs territoires est si ardent que de tous temps le croyant convaincu, borné ou fanatique a toujours été partant pour une conquête revancharde et prometteuse.

C'est comme ça !

Depuis la colonisation musulmane des Zènètes en terre ibérique, on est passé à la colonisation catholique en terre maghrébine, pour subir aujourd'hui à domicile, la colonisation islamique.

Certes, les moyens ont changé ...

L'infiltration sociale a remplacé le cheval barbe et la monte à la genet comme vecteur de conquête, mais l'objectif reste immuable ...

Après notre retrait d'Algérie il y eut d'abord cette situation paradoxale où les ex-colonisés, fraîchement libérés d'un joug colonial "impitoyable" ... à l'issue de sept années de croisade guerrière, ont quitté massivement leurs pays d'origine pour se faire à nouveau coloniser sur place ... dans le pays même de "*l'ex-vilain*" colonisateur.

Puis, par le biais de l'occupation massive et organisée de nombreux quartiers de nos cités, voire de villes entières, rendue possible par le laxisme de nos élus à courte vue et par la stratégie de leurs imams, la situation s'est inversée au profit des arrivants et leur a permis ... certes localement pour l'instant, de coloniser à domicile l'ancien colonisateur.

Le rêve des islamistes pourfendeurs de roumis des années 60 s'est finalement concrétisé moins de quarante ans après leurs oracles!

On se retrouve donc aujourd'hui dans une nouvelle position colonialiste, inversée par rapport à la précédente ...

Ce n'est quand même pas banal !
Il me paraît donc intéressant de suivre le cheminement par lequel on en est arrivé là.

* *
 *
 *

Au lendemain de l'indépendance de l'Algérie ... et sous les effets conjugués de la politique "autogestionnaire" imposée par le duo BenBella / Boumedienne, mais aussi du laisser aller d'une population qui a cru aux mirages du charabia politique, du système 'bakchich' généralisé et des combines de tous poils qui s'épanouirent comme fleur au soleil ... ce pays connut une nouvelle descente en enfer de son économie avec, comme toujours à la clé, la misère des populations, malgré les revenus du pétrole et de quelques autres activités lucratives abandonnées de ci, de là, par un colonisateur qui n'a pas tout emporter ... ou tout détruit avant son départ.

Parallèlement, les incohérences de la politique française et des déplorables accords d'Evian, ainsi que les besoins en main d'oeuvre sous-payée de l'industrie français (privée et nationalisée) pour compenser de criantes insuffisances de modernisation des outils de production, avaient créé un très fort “appel d'air” ... de l'Algérie vers la France.

Sous la conjonction de ces phénomènes s'est donc amplifié un flux migratoire de plus en plus dense de cette main d'oeuvre maghrébine inemployable sur son propre sol et prête à accepter, non seulement des salaires au rabais mais aussi une vie minable dans les logements insalubres des vieux quartiers de nos grandes villes ... c'est à dire une situation globale pire que celle qui était la leur au temps du colonialisme de papa.

C'est ainsi qu'à la fin des années 60, avec l'aval tacite de nos syndicats soi-disant '*représentatifs*' (1) on a fermé le bec un peu trop gourmand des salariés français.

Ils avaient en effet un peu trop tendance 'à la ramener' notamment ceux du secteur privé ... '*à se la jouer solo*' comme on le dit aujourd'hui ... confortés qu'ils étaient par le quasi plein emploi du moment pour obtenir des augmentations de salaire et des avantages sociaux jugés (comme d'hab ...!) par le patronat ...” *tout à fait inopportuns dans le contexte actuel*“.

On a donc favorisé l'arrivée et l'installation précaire de cette main d'oeuvre payée avec un lance-pierres pour faire baisser les pressions sociales en même temps que les coûts de production .

Génial ! ... au billard, on appelle ça faire bille et bande !

A la porte des usines ou dans les environs immédiats se sont alors développés tous ces quartiers qui deviendront rapidement surpeuplés et insalubres dans une indifférence quasi

(1) déjà en perte de vitesse et qui espéraient peut-être recruter une nouvelle clientèle !

générale, après que ceux qui y résidaient se furent enfuis devant cet envahisseur inattendu.

Plus tard, un peu partout, sortirent de terre les villes nouvelles, ces délires d'architectes sans âme et sans chaleur, implantés en rase campagne et presque aussitôt transformés en ghettos malfamés où règne la loi du plus fort : délinquance juvénile, banditisme et loi islamique intimement mêlés.

Non content de cela, quelques années après, alors qu'on pouvait déjà constater les graves problèmes sociaux engendrés par ce laisser aller politique face à cette immigration disproportionnée, nos élus du moment et la haute administration de ce pays, cédant sans doute à des pulsions sociales irraisonnées, ont légalisé le regroupement familial ... sachant que les femmes et les enfants qui viendraient rejoindre leurs époux et leurs pères dans ces taudis auraient à l'évidence encore plus de difficultés qu'eux pour s'intégrer dans cette société.

En effet, comment peut-on s'intégrer ici quand on quitte sa mechta et sa vie sociale intense, ce climat ensoleillé, cette ambiance méditerranéenne, ses habitudes coutumières ancestrales, pour vivre cloîtré dans une cage à poule sous le ciel gris, humide et froid de nos banlieues nordistes ... ?

Certes, une minorité eut la volonté et l'immense mérite d'y parvenir rapidement.

Mais ce fut exceptionnel.

A condition de ne pas se voiler les yeux et d'ignorer délibérément les conséquences de telles décisions, on pouvait facilement imaginer ce qu'il adviendrait de la plupart de ces migrants et de leurs enfants présents ou à venir, dans ces communautés maghrébines ainsi ghettoïsées dans des quartiers désertés par ses autochtones et de prévoir les fissures sociales engendrées par cette situation absurde où le colonisé d'hier

transplanté dans un milieu qui lui est globalement hostile, devient à son tour le colonisateur local par effet grégaire ...

Il était alors tout à fait possible d'imaginer la difficile, voire l'impossible adaptation de ces déracinés pour de simples raisons de culture et de religion opposées, de mentalité et de mode de vie bien différents ...

Ces raisons mêmes qui, là bas, ont finalement contraint à l'exil cette "minorité non musulmane" objet des accords d'Evian, après un large siècle de cohabitation difficile ... certes, mais globalement constructive.

Cette décision politique hautement hasardeuse fut prise apparemment sans aucun préalable, sans aucune préparation et sans aucune perspective pour tenter d'en prévoir et d'en limiter les effets.

Encore eut-il fallu faire preuve d'un minimum de bon sens et de réalisme !

Là, est sans doute l'origine de ce qu'on appelle pudiquement aujourd'hui ... le 'problème des banlieues'.

Ce fût, en tous cas, la cerise sur le gâteau de l'ignorance et de l'imprévoyance ...

D'aucuns affirment néanmoins, sans l'ombre d'une hésitation, que ce 'problème' qui résulterait de la 'non intégration' d'une grande partie des maghrébins vivants sur notre sol, serait uniquement imputable à l'esprit colonial persistant des français ...

Cette façon de voir les choses me fait penser à ceux qui affirment péremptoirement que les cambrioleurs n'existent que parce que les cambriolés sont cambriolables ...

C'est pure argutie.

La faute de cette non intégration des maghrébins serait donc due à tous ces 'réac' de la France profonde et non pas à des motifs culturels largement influencés par cet islamisme conquérant et revancharde qui s'est depuis bien longtemps développé sur notre sol, avec l'accord passif de la quasi totalité des musulmans.

La politique socialo-totalitaire des militaires algériens, les besoins à très courte vue de nos industriels bon chic bon genre, le laxisme voire la duplicité des autorités ont donc favorisé le flux migratoire de millions d'individus au mépris de leur intérêt bien compris ... mais aussi du nôtre et en dépit des inévitables conséquences sociales que cela aurait sur nos populations citadines. (1)

On a ainsi créé toutes les conditions du développement d'un racisme bi-latéral qui n'existait auparavant qu'à la dose homéopathique, je peux avec d'autres en témoigner et qui est d'autant plus agressif qu'il est sans fondement réel, hormis les vicissitudes de la vie courante.

Et ce sont les mêmes ténors (ou leurs disciples politiques...) qui, aujourd'hui, viennent nous donner des leçons d'antiracisme et de tolérance .

Ils ne manquent pas d'air!

Les immigrés solitaires d'hier ont naturellement fait des enfants, c'est bien normal.

Ces enfants maintenant adultes ne se sentent ni français ni algériens ... ni autres. Tout le monde le sait et c'est bien là que se situe le coeur du drame.

Ils sont seulement 'beur' (quel mot affreux !) et musulmans surtout, le portent haut et fort.

C'est là leur seule vraie racine, leur seule vraie culture, leur revendication basique.

Tout le reste est rejeté et méprisé.

Leur objectif forgé insidieusement par cet islamisme agressif étant de foutre le bordel dans cette société 'pourrie' pour, enfin, la dominer ... comment veut-on que dans ces conditions ils s'intègrent ?

C'est pure utopie, pure fantaisie que d'y croire.

(1) car 'à la campagne' il ne s'est rien passé de tel ...

Ils sont noyautés par des communautés religieuses agissantes, par des imams activistes qui trouvent en eux un terrain idéal à leurs projets subversifs.

Le verbe fanatique est une arme puissante ... et on fait comme si on ne le savait pas !

Ces quartiers sont devenus au fil des années des camps de recrutement pour la grande bataille de la reconquête sur le christianisme et le judaïsme, de la revanche sur le colonialisme en terre musulmane ... comme au bon vieux temps des croisades, mais en sens inverse .

Pour l'instant, on se bat dans les cours des lycées avec le voile et quelques autres symboles ainsi préfabriqués, en faisant brûler les bagnoles et accessoirement en jetant quelques pavés sur la gueule des flics ou des pompiers ... là où ils n'osent plus s'aventurer qu'à reculons.

Ce n'est qu'une étape préliminaire pour tester notre mollesse. Et ils la testent ... effectivement !

Quant aux islamistes conquérants, ils ont bien compris tout ce qu'ils pouvaient tirer d'une semblable situation et exploiter cette grande faiblesse du roumis au pouvoir, largement expérimentée du temps de l'Algérie française ... la bêtise prétentieuse.

Les exemples ne manquent pas.
Il suffit de regarder le journal télévisé.

*

*

*

Les Zènètes débarquèrent à Gibraltar en 711.
Ils envahirent le sud de l'Espagne et y bâtirent les mosquées
que l'on sait.
Cette colonisation là dura sept siècles.

Dans la lancée ils progressèrent jusqu'à Poitiers mais ils ne
purent poursuivre leur conquête ... peut-être à cause de Char-
les Martel, mais plus sûrement par essoufflement ou par man-
que d'audace.

Ne souriez pas !...
Aujourd'hui cette ambition est permise aux islamistes.
Bien installés à Paris et en Europe, les imams intégristes ont
pignon ... et pignon ... sur la rue.

Ils peuvent se permettre beaucoup de choses.
Ils bâtissent leurs mosquées avec l'argent des califes du pé-
trole, mais aussi du contribuable local sans que cela n'inter-
pelle sérieusement, ni sur la forme, ni sur le fond qui que ce
soit de nos décideurs diplômés.

Au contraire, ils en favorisent l'établissement histoire de glaner
au passage quelques suffrages supplémentaires ...
A l'ombre de ces murs, ils préparent avec détermination la
"prochaine dernière" guérilla urbaine généralisée.
La djihad qu'ils disent.

Cette fois elle se fera chez nous, à domicile, en manipulant à
point nommé tous ces déracinés-déboussolés de nos ban-
lieues 'no man's land'. Le Prophète peut être content, ses af-
faires marchent à nouveau rondement ...
Dans les années 60, quand des pieds-noirs raisonnables pré-
disaient cette situation là et ils étaient nombreux à le faire, pas
seulement les ultras (... je peux encore et avec d'autres en témoigner)
nos élus et nos dignitaires souriaient d'un air suffisant en
écoutant ces fadaises considérées alors comme relent d'un
colonialisme ringard, suranné, périmé .

Comme cela est encore de nos jours, on avait alors volontairement oublié que les guerres de religions sont sans fin.

Nées avec les religions elles-mêmes, elles perdurent de génération en génération attisées par le fanatisme de légions d'intégristes sans cesse renouvelées, par ces prosélytes de tous poils en mal perpétuel de coloniser les âmes et les civilisations considérées comme adverses.

Il n'y a vraiment rien de nouveau sous le ciel du 21^{ème} siècle et même si des détails changent, le fond reste ce qu'il a toujours été ...

Qu'elles regardent vers Rome ou vers la Mecque ...
vers le mur des Lamentations ou vers la place Rouge ...
qu'elles portent le voile, la cornette, la kippa ou la chapka ...
qu'elles arborent ostensiblement la croix, les tresses,
la barbe ou la faucille, les croyances et les dogmes ont
toujours la même démarche :
dominer les consciences et imposer, non seulement à
leurs partisans mais aussi à tous les autres : incrédules,
anticléricaux, apostats ou athées ... leur domination morale,
leur dictature spirituelle.

Aujourd'hui, par élus interposés, par une propagande médiatique intensive, par des pressions exercées au bon endroit au bon moment, par la voix de ministres, de députés, de personnalités acquises à leur cause, les religions et les dogmes imposent leur mode de pensée à toute la société.

Ils agissent ouvertement ou en sous-main pour que telle orientation aboutissant à telle décision s'achemine dans le sens unique de leurs convictions et bien évidemment, de leur intérêt.

Il n'est pour s'en convaincre, là aussi, que de suivre l'actualité.

De toutes parts on constate et on subit ces pressions de la Bible, de la Torah, du Coran ou du Petit Livre Rouge sur notre société qui, n'en déplaise à tous ces propagandistes, n'est pas seulement composée de brebis égarées en attente du sauveur ... ou d'infidèles à pourchasser !

Les groupes de pression catholiques ou le lobby juif ne sont plus les seuls désormais à jouer ainsi au jeu de l'influence.

Depuis bien longtemps d'autres ont pris place dans le cercle de ceux qui pèsent lourdement sur nos destinées. Il y a peu de temps encore l'église communiste, cette nouvelle religion du 20^{me} siècle, car c'en est une avec son catéchisme, ses pompes, ses oeuvres, ses prédicateurs et ses apôtres canonisés de leur vivant ... influençait lourdement et pour longtemps l'orientation de notre société vers ce collectivisme à la soviétique dans lequel nous baignons encore jusqu'au cou.

Les grands prêtres survivants de cette liturgie totalitaire en faillite et la nomenklatura de cette croyance au poing levé n'ont pas renoncé à leurs pressions diverses et multiples.

Nous devons encore et toujours supporter leurs psaumes et leurs incantations médiatiques qui persistent à prôner la lutte des classes ... ou quelque autre fadaise de ce type ... malgré les calamités qu'ils ont engendrées et l'implosion inattendue de l'étalon système .

Et puis voilà que le communisme chinois que l'on croyait foutu redore 'in fine' le blason de la dictature (des dirigeants) du prolétariat, en réinventant la doctrine sous une forme inattendue mais tout aussi dogmatique que la précédente : le capitalisme rouge et son patronat maison, membre de droit des plus hautes instances du parti ... qui fait 'suer le burnous' pire qu'au bon vieux temps révolu de l'esclavagisme industriel et du colonialisme de papa dans l'indifférence admirative quasi générale.

Il fallait oser le faire !

Imaginons notre incontournable Ernest Antoine siégeant comme un pape au bureau politique du PCF dont il serait à la fois membre influent et bienfaiteur d'une classe ouvrière soumise au régime de 65 heures de travail hebdomadaire payée avec une poignée de figues ... mais néanmoins heureuse de l'être ... dans un consensus général !

Que voilà une idée neuve qui permettrait enfin d'obtenir la paix sociale tant recherchée depuis si longtemps dans notre cher pays ! Ne trouvez-vous pas ?

Décidément rien ne nous est épargné dans ce monde moderne.

Mais, trêve de billevesées, redevenons sérieux pour évoquer le grand problème du moment : les disciples du prophète qui montent en puissance chaque jour un peu plus.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse il faut maintenant compter avec cet autre partenaire religieux devenu très influent. Les musulmans sont en effet assez nombreux et structurés désormais pour jouer dans la cour des grands. C'est la force religieuse montante, celle qui a le vent en poupe et avec laquelle il faut composer. Qu'on se le dise !

Alors, dans un tel contexte autant annoncer clairement la couleur : tout cela ne convient pas, mais alors pas du tout au laïc incrédule, impénitent et obstiné que je suis ... et que j'entends demeurer envers et contre tout.

Par atavisme d'abord, ayant hérité de quelques gènes bien ciblés d'un lointain ancêtre et par un faisceau de convictions forgées au fil de la vie ensuite m'est confirmée l'absolue nécessité de ne pas entériner cet état de fait, de ne pas accepter que les religions et les dogmes interviennent, interfèrent et finalement dirigent ainsi les affaires de notre société.

Pour cohabiter harmonieusement, il ne fait pas de doute que la liberté de croyance et de culte, qui doit être totale doit avoir comme absolue contre-partie le respect de la laïcité des autres ... de tous les autres, sans exception ni réserve, y compris des citoyens de culture familiale juive ou musulmane beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit généralement !

Car dans ce domaine, on est loin ... très loin du compte, notamment comme cela n'est pas avec la soi-disante loi sur la séparation de l'église et de l'état qui serait en vigueur depuis 1905 ... après qu'elle eut été instaurée par la Convention puis annulée par Napoléon, le sabre et le goupillon ayant toujours fait bon ménage ... mais qui n'est appliquée qu'en apparence.

L'état dit laïque n'est, en effet, qu'une simple façade derrière laquelle les pouvoirs religieux gouvernent par personnalités interposées, selon leur puissance, leur crédit et leurs principes ... enfin ceux qu'ils ont en communs, bien sur ... tout en s'affrontant sur le reste.

Là est l'origine de la plupart des problèmes du moment, car si le christianisme ou le judaïsme peuvent être considérés aux yeux de certains comme des religions ronronnantes, confortablement installées dans nos murs depuis si longtemps qu'elles ne chercheraient finalement qu'à faire progresser en douceur leurs idées ... (encore que il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet sensible ... !) il en va tout autrement de l'islamisme qui est dans une phase de conquête violente, outrancière, pure et dure ... avec trop de foi et aucune loi, hormis la Charia !

La guérilla de religion sur notre sol, avec les méthodes féodales qu'on lui connaît pour en avoir chaque jour un aperçu détaillé dans les médias aux quatre coins du monde, nous pend donc au nez chaque jour davantage.

Est-il concevable, est-il convenable au nom de je ne sais quelle idéologie fumeuse et de principes dépassés par la réalité, de rester penaud comme nous le sommes trop souvent aujourd'hui devant ce cortège d'actions dominatrices, de haines et de cruautés ... ?

A notre époque où tout va si vite, la riposte ne doit-elle pas être proportionnelle ... non pas à l'attaque, mais aux menées subversives qui y mènent dès lors qu'on en a eu vent ... à l'attaque en gestation pourrait-on dire, au lieu d'attendre comme benêts qu'elle se soit produite et qu'on se trouve plantés là, sans remède et sans riposte.

Dans ces circonstances, l'excès de démocratie n'est-il pas devenu un péché mortel ?

Qu'en sera-t-il quand la Turquie et son gouvernement islamiste pour très longtemps au pouvoir n'en doutons pas auront investi les rouages et les arcanes de la communauté européenne pour en pomper la substantifique moelle, quand ils seront devenus une communauté agissante dans la Communauté ?

Je suis prêt à parier qu'alors l'attitude de la Turquie envers les européens changera du tout au tout et que la progression du pouvoir islamique deviendra alors la priorité absolue.

Il faut être bien naïf pour se contenter aujourd'hui de la mine conciliante adoptée par le chef du gouvernement de cet état religieux activiste.

On peut d'ailleurs se demander pourquoi la Turquie insiste tant pour rejoindre l'Europe. Elle pourrait très bien, par exemple, avec quelques autres pays musulmans argentés et dynamiques, il n'en manque pas au Moyen Orient, créer une semblable communauté économique concurrente ou associée à l'Europe, avec les objectifs spécifiques qu'ils ont en commun ...

Non, ce que veut la Turquie c'est s'associer avec le diable, investir le monde des mécréants et y prendre sa place aux frais exclusifs des infidèles ...

Et pourquoi cela ? Mais pour conquérir économiquement et religieusement l'Europe, c'est évident, et parce qu'à ce jeu là les Moyen- Orientaux que sont les Turcs ne l'oublions pas, rompus à toutes les subtilités du langage, de l'intrigue et de l'infiltration (1) qui nous échappent depuis la nuit des temps sont beaucoup, mais alors beaucoup plus forts que nous !

Avec 70 millions de musulmans de plus en Europe, demain sera forcément un autre jour. Ce sera le grand méchant loup dans une bergerie qui compte déjà tant de petits louveteaux prêts à mordre en toute impunité et à qui on a depuis bien longtemps inoculé le virus de la haine du roumis ...

A-t-on vraiment cherché à estimer les véritables conséquences d'une telle situation, au lieu de ne voir que les avantages économiques immédiats et ... pour certains, de s'en poulécher déjà les babines ?

Non, bien évidemment !

Car, comme d'habitude on laisse aller.
Priorité au business à courte vue !

Cet événement pourrait bien être la grosse allumette qui mettra, un de ces prochains jours, le feu à la poudrière de nos banlieues, ces zones de non droit auxquelles nous n'osons pas toucher par démagogie, par calcul électoral ou par excès de principes.

D'ici là, les disciples de l'islamisme pur et dur confortablement installés sur notre sol auront tout le temps d'affûter leurs ambitions et de se préparer à la grande offensive qui mettra ...
Inch'Allah ! ce pays à feu et à sang pour la cause du Prophète.

(1) ce ne sont pas nos qualités premières, mais nous en avons d'autres.

Cinquante ans après le déclenchement de cette djihad des temps modernes qui débuta sous la djellaba dans les Aurès par un beau matin d'automne ... (et à laquelle, vous le savez, Toto, toujours plein de bonnes intentions, participa activement ...) ce nouvel épisode de la ' der des der ', version islamique, qui baigna dans le fanatisme, le pétrole et le flûs ...

après tant de tergiversations, d'erreurs d'appréciation
... tant de décisions hasardeuses

après tant de discours, de mensonges, d'injustices
... tant de promesses électorales fallacieuses

après tant d'irresponsabilité, de laxisme
... tant d'hésitations et tant de murmures

après tant de vérités dissimulées
... tant de combines et de fractures

et pour jacter comme un énarque engoncé de platitude
... après tant de 'dysfonctionnements' ...

puis-je un court instant et pour la dernière fois, je vous le promets, mon colonel, tenir des propos tout à fait utopiques pour tenter d'infléchir le cours des choses et faire comme si ... (mais quelle prétention !) ... comme si la guerre civile religieuse étant à notre porte chaque jour plus menaçante, on pouvait espérer que nos élus, (last but not least) que nos caïds ... en hommes libres de toute influence orientée (mais si c'est possible!) déchaussent enfin leurs jolies lunettes en contre-plaqué doré sur la tranche pour regarder en face, mais vraiment en face, c'est à dire telle qu'elles sont et non pas comme ils les voudraient voir ... les réalités du moment qui nous sont infligées par toutes ces "communautés" religieuses ou doctrinales dont la préoccupation majeure est la lutte d'influence et l'appropriation du pouvoir, pour enfin ...

tirer les conséquences, les leçons et bien sur les actions qui s'imposent pour y résister, dans le seul intérêt de la laïcité universelle si nécessaire à cette société.

Il en va de sa survie ou de sa disparition ... ad vitam aeternam ... d'autant plus que désormais, il ne faudra plus compter sur la participation bénévole de TOTO ... pour tenter de recoller les morceaux !

Hautes Alpes le 14 Juillet 2005

Il n'est plus au pouvoir de personne de se désintéresser de l'angoisse universelle.

Eugène Carrière

